

ALISON McNAMARA

**MON ÉTÉ
INTERDIT
À BONDI BEACH**

EDITIONS FULL SUN

COPYRIGHT © ALISON MCNAMARA 2026

TOUS DROITS RÉSERVÉS,

Y COMPRIS LE DROIT DE REPRODUIRE

TOUT OU PARTIE DE L'ŒUVRE.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE

<u>1.</u>	<u>4</u>
<u>2.</u>	<u>6</u>
<u>3.</u>	<u>9</u>
<u>4.</u>	<u>13</u>
<u>5.</u>	<u>15</u>
<u>6.</u>	<u>19</u>
<u>7.</u>	<u>27</u>
<u>8.</u>	<u>38</u>
<u>9.</u>	<u>45</u>
<u>10.</u>	<u>52</u>
<u>11.</u>	<u>62</u>
<u>12.</u>	<u>69</u>
<u>13.</u>	<u>79</u>
<u>14.</u>	<u>87</u>
<u>15.</u>	<u>94</u>
<u>16.</u>	<u>96</u>

1.

Veillez attacher vos ceintures.

Ces quatre petits mots, je les ai déjà entendus des dizaines de fois. J'ai pas mal voyagé, pour aller en vacances, ou bien pour le boulot. Mais à chaque fois, cette courte phrase d'apparence anodine me fait dresser les cheveux sur la tête.

Les mots ont une force incroyable. Ils peuvent éveiller des émotions extrêmes chez les gens.

Je jette un coup d'œil à l'hôtesse de l'air assise deux rangées devant moi. Une jeune femme noire, très jolie. Elle porte un rouge à lèvres écarlate, un petit foulard rouge, et sa tenue Air France bleu marine épouse magnifiquement ses formes généreuses. Elle me sourit. Elle a tout de suite compris que j'étais terrifiée, lorsque je lui demandé si tout allait bien au décollage.

Je lui rends son sourire, mais le cœur n'y est pas.

— Arrête de flipper, Sophie.

Je tourne la tête vers Nadine. Assise à côté de moi, elle ne prend même pas la peine de me regarder. Les yeux à moitié fermés, elle somnole devant un vieil épisode du Prince de Bel Air.

Elle n'est pas maquillée et ses longs cheveux blonds tombent de façon un peu désordonnée sur ses épaules nues. Cependant, même *au saut du lit*, elle est toujours aussi magnifique.

Elle ouvre enfin ses beaux yeux verts et les plante dans les miens avec un large sourire.

— Je sais que tu as peur, dit-elle en saisissant ma main. Mais tu ne devrais pas. Je t'ai déjà dit que l'avion était le moyen de transport le plus sûr au monde.

D'habitude, Nadine sait être convaincante. C'est peut-être dû à son accent bavarois, à la fois doux et autoritaire. Mais là, j'ai beaucoup de mal à croire ce qu'elle me dit.

Je meurs de trouille.

— Oui, oui, je sais, l'avion est le moyen de transport le plus sûr, et j'ai plus de chances de mourir dans un accident de voiture, blah blah blah. Je suis sûre que les passagers du vol Malaysia Airlines 370 se disaient ça, eux aussi.

Je connais par cœur tous les accidents d'avion des cinquante dernières années. Leurs numéros de vol, le nombre de victimes et autres détails morbides. C'est une obsession chez moi. Tandis que notre Airbus a380 commence à être secoué par des turbulences, des images terribles de crashes aériens, de corps déchiquetés et de bagages éparpillés dans la mer me viennent à l'esprit. Je me demande quelles peuvent être les dernières pensées d'un passager qui sait que son avion va s'écraser.

Je ne peux imaginer l'horreur..

Je regarde à travers le hublot tout en agrippant le siège devant moi, un peu comme si j'essayais de prendre le contrôle de l'avion pour le piloter.

Nous avons entamé un grand plongeon dans les nuages. Je déteste cette sensation de perte de contrôle.

Nous traversons une zone de turbulence. Ca va un peu secouer, mais nous toucherons le sol d'ici une dizaine de minutes.

Au lieu de me réconforter, les paroles du commandant de bord décuplent mon stress. Je deviens parano. S'il ressent le besoin de nous dire que ça va secouer, c'est que ça va *vraiment* secouer. Et puis, qu'est-ce qu'il veut dire par *toucher le sol* ? Pourquoi ne pas dire *atterrir* ?

Les turbulences deviennent de plus en plus sévères. Je serre la main de Nadine, mais elle continue de regarder Le Prince de Bel Air comme si de rien n'était. Carlton danse comme un idiot, Will se moque de lui, comme toujours, et oncle Philippe fout Jazz à la porte.

Nadine ne se demande pas le moins du monde si notre Airbus va s'écraser.

J'ai envie de pleurer, et me promets de ne plus jamais prendre l'avion. A partir de maintenant, j'économiserai mon argent pour partir en croisière au lieu de dépenser des fortunes en fringues. Je voyagerai sur des paquebots de luxe, et réserverai uniquement des cabines avec une grande terrasse donnant sur la mer.

— Je te rappelle que c'est toi, qui as insisté pour qu'on passe une année à Sydney.

Elle lit dans mes pensées, ou quoi la teutonne ?

— Je sais, mais...

— On s'est déjà tapé 23h30 de vol depuis qu'on a décollé de Paris, avec en plus une escale à Singapour. C'est pas maintenant que tu vas nous faire une crise de panique, j'espère ?

Je jette un coup d'œil à la jolie hôtesse de l'air. Elle regarde à travers le hublot, et je ne perçois aucune inquiétude dans ses yeux. Comment font-ils, tous ces gens, pour ne pas péter un câble dans cette boîte de conserve géante qui plane à 10 000 mètres d'altitude ?

Décidément, je les déteste. Et puis je me déteste moi aussi, parce que je suis une grosse poule mouillée.

Nadine se penche au-dessus de moi et pointe le hublot du doigt.

— T'as vu le spectacle ?

Je fais un effort surhumain pour regarder à travers le hublot. Nous avons franchi la couche de nuages, et le ciel est incroyablement bleu à présent. C'est le bleu le plus profond que j'ai vu de toute ma vie. Un peu plus bas, je vois une baie magnifique, avec des bateaux lilliputiens et un pont en acier brillant de mille feux. Et puis j'aperçois un monument familier, l'opéra de Sydney, un joyau blanc trônant dans l'eau turquoise. Même à cette distance, il est d'une beauté stupéfiante.

Je n'arrive pas à croire qu'on va enfin arriver.

C'est la première fois que j'oublie ma peur depuis que nous avons décollé. J'ai l'impression d'être une petite fille devant ce spectacle grandiose. Tous ces sacrifices ont servi à quelque chose, après tout.

Sydney, nous voilà.

2.

La jolie jeune femme aux cheveux bruns coupés au carré vient d'avoir 18 ans. C'est un événement que l'on se doit de célébrer ! 18 ans, c'est l'âge où l'on peut s'émanciper. L'âge où l'on peut aller en boîte et acheter de l'alcool sans s'entendre dire que l'on est encore trop jeune pour cela.

18 ans, c'est le plus bel âge d'une vie.

Les amies de la jolie jeune femme ont loué une limousine pour aller à Rose Bay, le quartier à la mode de Sydney. Elles comptent papillonner d'une boîte de nuit à l'autre, et faire la fête jusqu'à l'aube.

— Bonne soirée, maman ! dit la jolie jeune femme en rejoignant ses amies qui l'attendent dans le jardin de sa belle maison.

— N'oublie pas, réponds sa mère. Tu m'as promis de rentrer à 2 heures du matin, grand maximum. Ne me fais pas regretter de t'avoir fait confiance.

— Je serai de retour à 2 heures tapantes, c'est promis !

La jolie jeune femme se rend bien compte qu'elle a menti à sa mère. Elle se sent un peu coupable ; elle aime beaucoup sa maman, et elle n'a pas l'habitude de lui raconter des bobards.

Mais ce soir, elle a 18 ans.

La jolie jeune femme glousse et discute de tout et de rien avec ses amies du lycée. Elles ont mis des robes ultra courtes qui moulent admirablement leurs corps de rêve, et elles comptent bien s'amuser ce soir.

Gemma, la plus extravertie des filles dans la limousine, sort deux bouteilles de Vodka Stolichnaya d'un frigo miniature. Elle sert ses amies, et la jolie jeune femme avale son shot. L'alcool lui brûle la gorge, mais elle aime bien la sensation de chaleur qu'il lui procure. Elle reprend de la vodka, et bientôt, elle se sent tout étourdie.

Elles discutent fringues, ciné, musique, Facebook, Instagram et parlent des mecs les plus mignons du lycée tout en buvant un peu trop de vodka. La jolie jeune femme adore la liberté que l'on ressent lorsque l'on a 18 ans.

La limousine s'arrête à Rose Bay, là où sont alignées les boîtes à la mode. La jolie jeune femme est déjà saoule, et elle ne se souvient même plus de la boîte dans laquelle elles sont entrées.

Elle fonce directement sur la piste de danse et se déhanche avec ses amies au rythme de la musique électronique. Elle a chaud, et elle a le tournis, mais elle adore la sensation de détachement et d'abandon que lui procure l'alcool. Elle a toute sa vie devant elle, et l'impression que le monde lui appartient.

Un bel inconnu s'approche alors d'elle. Un garçon brun d'environ 25 ans, aux yeux brûlants comme de la braise. Il commence à danser devant elle, et elle joue à son petit jeu. Elle se trémousse de façon très sexy, et colle ses fesses contre le pantalon du bel inconnu. La jolie jeune femme se sent émoustillée. Elle ne dirait pas non à une aventure d'un soir.

Le bel inconnu s'approche d'elle, et leurs langues entament une danse sensuelle. Il saisit ses fesses, et elle se laisse faire. Lorsque leurs bouches se quittent enfin, il tend son poing fermé vers elle, puis il l'ouvre.

Au début, la jolie jeune femme ne comprend pas de quoi il s'agit. Elle se penche légèrement pour mieux voir dans l'obscurité, et elle aperçoit une pilule blanche dans le creux de sa main.

Elle plonge alors ses yeux dans les siens, sans dire un mot.

Il hoche la tête en souriant.

Pendant une fraction de seconde, la jolie jeune femme se demande si elle devrait prendre la pilule, ou bien la refuser. Elle jette un coup d'œil à ses amies, qui dansent et attirent toute l'attention sur elles. Elle pense à sa mère, à son père, à son petit frère.

Ils n'en sauront rien.

Le bel inconnu est beau et rassurant. Alors, elle saisit la pilule, la porte à sa bouche et l'avale en rendant son sourire au bel inconnu. Ils recommencent à danser, et très rapidement, la jolie jeune femme se sent incroyablement bien. C'est comme si les effets de l'alcool s'étaient décuplés. Elle est pleine d'énergie. Elle a l'impression qu'elle pourrait gravir l'Everest ou bien remporter un marathon.

La jolie jeune femme colle son corps excité contre celui du bel inconnu. Elle est dans un état second ; elle a l'impression que la musique est en train d'entrer en elle, de la pénétrer. Non, elle a carrément l'impression de *devenir* la musique.

— Est-ce que ça va, Michelle ? lui demande Gemma.

La jolie jeune femme regarde son amie et se demande pourquoi son visage exprime tant d'inquiétude. Ne sont-elles pas venues ici pour faire la fête ? Elle ne lui répond pas. Elle n'en a pas envie. Tout ce dont elle a envie, c'est de danser, danser, danser.

Danser, danser, danser, danser, danser, danser, danser, danser, danser, danser, danser.

Elle sent la main de Gemma sur son épaule. Pourquoi essaye-t-elle de l'empêcher de danser ? Pourquoi faut-il toujours que ses proches jouent aux rabat-joie ?

A la maison, son père lui donne toujours des ordres. C'est un juge de Sydney, un homme influent. Mais à partir de maintenant, elle ne veut plus recevoir d'ordres de personne. Ce soir, *elle a 18 ans*.

Et puis quelque chose de bizarre se produit. La jolie jeune femme est prise d'une violente nausée, et elle vomit dans sa bouche. Elle regarde dans la direction du bel inconnu, mais il s'est volatilisé comme par magie. La jolie jeune femme sent alors que ses jambes sont en train de lâcher sous elle. Elle a l'impression de tomber, mais sa chute semble durer une éternité, comme si elle tombait au fond d'un précipice infini.

Elle entend Gemma crier son nom, mais la voix de son amie et la musique électronique semblent provenir de loin, très loin.

Maman...

Papa...

Mon petit frère...

Elle ferme les yeux.

3.

Je somnole dans le taxi qui nous emporte à Kings Cross, le quartier où atterrissent la plupart des jeunes européens vivant à Sydney. Nadine voulait une chambre dans un hôtel de backpackers, mais j'ai réussi à la convaincre de louer un appartement Airbnb.

Elle est absorbée par la lecture de son Kindle et ne se rend pas compte que le chauffeur de taxi d'origine asiatique la mate en douce dans son rétroviseur. Elle a toujours fait de l'effet aux hommes. Pas étonnant, on dirait une Blake Lively allemande. Je souris intérieurement. Elle porte un t-shirt décolleté, et a *oublié* de mettre son soutien-gorge. Comme toute nana normalement constituée, je n'aime pas spécialement avoir des amies super canons qui peuvent me faire de l'ombre. Est-ce mesquin ? Peut-être, je n'en sais rien. En tout cas, Nadine est une exception. Elle est vraiment trop cool pour que je lui en veuille d'attirer toute l'attention des mecs sur elle.

Nous fonçons à vive allure dans les rues du quartier d'affaires de Sydney. Autour de nous, les gratte-ciel démesurés me donnent l'impression d'avoir atterri dans un film américain. Wall Street peut-être, avec Michael Douglas et Charlie Sheen ? Ou bien Le loup de Wall Street avec Leonardo DiCaprio ? C'est très beau, très impressionnant, mais aussi très froid. Je ne suis pas particulièrement fan de gratte-ciels. J'aime l'architecture à taille humaine, et les belles plages, bien entendu.

C'est Bondi Beach, que j'ai particulièrement hâte de voir.

Le taxi s'engouffre dans William Street, puis il débouche sur Darlinghurst Road, l'artère la plus célèbre du fameux quartier de Kings Cross. C'est l'adresse historique de la fête et de la débauche à Sydney ; le Pigalle local, en quelque sorte. Cependant, Kings Cross paraît très calme en ce mercredi après-midi. Il y a là quelques sans-abris, deux ou trois prostituées devant des clubs de strip-tease, et un ou deux dealers. Bref, rien de bien méchant. Je suis un peu déçue. Le temple du vice s'avère être une rue somme toute assez banale, où des immeubles de luxe ont commencé à remplacer les peep shows.

— This is Kings Cross ! annonce le chauffeur de taxi.

— On n'avait pas remarqué, rétorqué-je dans ma barbe.

Oui, je l'avoue : je ne suis pas de bonne humeur. Je n'ai pas du tout dormi dans l'avion, et je suis exténuée.

Nadine daigne lever les yeux de son Kindle.

— Pas terrible, le quartier que t'as choisi.

Le regard du chauffeur de taxi s'illumine.

— *Françaises ?* demande-t-il dans la langue de Molière.

Nadine fait la moue.

— Huuum, si on veut.

— Je parle français moi aussi. Je suis vietnamien !

— Chouette ! dit-elle d'un air mi-figue mi-raisin. Bon, est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur ce quartier ?

Le taxi est ravi que sa jolie passagère blonde fasse la conversation avec lui.

— *Lock-out law* ! s'écrit-il. Y a eu trop de grabuge à Kings Cross, ces dernières années. Des jeunes sont morts à cause de la violence qui régnait ici. Bagarres, drogue, viols... C'est pourquoi la mairie de Sydney a promulgué une loi qui interdit l'achat d'alcool après 1h30 dans le quartier.

Nadine me foudroie du regard

— Alors non seulement t'as choisi un coin craignos, mais en plus, on peut même pas faire la fête ici ? Ah ben bravo !

Son regard vert à la sévérité toute germanique m'effraye légèrement. Je regarde le rétroviseur du taxi ; lui aussi m'observe de façon antipathique. J'ai l'impression qu'ils se sont donné le mot pour me mettre mal à l'aise.

— Ecoute, je n'ai jamais entendu parler de cette *lock-out law*. Et puis en plus, on va habiter à Elizabeth Bay, juste à côté de Kings Cross. Tout ce que je sais, c'est que ce coin de Sydney est supposé être très sympa. Beaucoup de jeunes étrangers vivent ici, et je peux te garantir qu'ils aiment faire la fête.

Darlinghurst Road débouche sur MacLeay Street, et le quartier de Kings Cross devient officiellement Potts Point. En une fraction de seconde, tout est plus agréable. Très chic, même. Les clubs de strip-tease, boutiques de téléphonie mobile et cafés cradings laissent la place à de jolies boulangeries, épiceries fines et boutiques de luxe. Il y a beaucoup moins de junkies dans la rue, et beaucoup plus de beautiful people. Les passants semblent tous sortir d'une pub Tommy Hilfiger, et les jeunes australiennes que j'aperçois m'étonnent particulièrement. Elles s'habillent ultra sexy, avec des robes et des tops échancrés qu'une parisienne n'oserait jamais mettre par crainte de se faire harceler. J'aime cet air de liberté. Les hommes, eux, sont majoritairement athlétiques, grands, et ils ont une apparence virile et soignée.

— Ca y est, nous sommes arrivés à Elizabeth Bay.

Notre taxi s'arrête devant la jolie porte d'entrée d'un immeuble art déco situé sur Elizabeth Bay Road, une rue perpendiculaire à MacLeay Street. En fait, Kings Cross, Potts Point et Elizabeth Bay semblent former un seul et même quartier. Le taxi nous aide à sortir nos bagages du coffre, et je le paye sans lui laisser le moindre pourboire. J'ai lu que les pourboires n'étaient pas obligatoires en Australie, et de toute façon, je ne l'aime pas trop, ce mec.

Radine, moi ? Détrompez-vous. J'ai pour règle de ne récompenser que les gens qui offrent un service ex-cep-tion-nel.

— T'as les clés ? demande Nadine.

— *Ja, wohl.*

Je fouille dans mes poches, sort les clés, puis ouvre la grande porte en verre. Nous nous engouffrons dans le plus grand ascenseur du monde et filons à une vitesse vertigineuse vers le 4e étage.

*

Nadine siffle longuement.

— Pas maaaaal!

Pour une fois, j'ai bien choisi notre Airbnb. L'appartement est grand, haut de plafond et lumineux.

— Bien joué, ma vieille ! s'écrit Nadine en m'assénant une tape dans le dos.

— Aïe !

— Holala, toujours aussi douillette !

Elle me serre dans ses bras et m'embrasse la joue. Je la sens moins stressée que dans le taxi, plus sereine. J'ai l'impression qu'on va passer un bon moment ensemble à Sydney.

Nous jetons un coup d'œil aux différentes pièces de l'appartement. La déco est cosy, très girly. J'aime bien les meubles mexicains aux couleurs pastel délavées. La propriétaire a collé des affiches de films pour midinettes sur les murs. Je reconnais Ballroom Dancing, Dirty Dancing et Footloose. Une danseuse peut-être ? Il y a aussi une grande photo d'Ayers Rock, le magnifique rocher géant perdu au milieu de l'Outback.

— La proprio doit être sacrément narcissique, constate Nadine. T'as vu tous les miroirs qu'il y a dans le salon ?

En effet, elle en a accroché cinq.

— Narcissique ? Un peu comme toi, non ?

— Hahahahaha, qu'est-ce que tu es drôle !

Nous posons nos bagages dans la grande chambre aux lits séparés. Une immense terrasse offre une vue imprenable sur le quartier d'Elizabeth Bay. En bas de chez nous, il y a une petite jetée avec un ponton, un café, et un parc où les habitants du quartier viennent pique-niquer.

C'est vraiment très joli.

— Sympa ce quartier. On dirait un peu l'Europe, non ?

— C'est vrai, répond Nadine en s'auscultant dans le grand miroir trônant au-dessus de la table de chevet. Dis-moi, est-ce que tu trouves que j'ai grossi ?

J'éclate de rire. Décidément, ma meilleure amie ne changera jamais.

*

J'ouvre les yeux et me demande où je suis. Pendant un instant, j'ai complètement oublié ce que j'ai fait avant d'atterrir dans ce lit. Puis, petit à petit, je retrouve la mémoire. L'aéroport Charles de Gaulle. Notre avion Air France. Moi, en train de me bourrer de Xanax au décollage. Le film avec Dany Boon que j'ai regardé pendant le vol, et dont j'ai oublié le nom. Mon poulet aux morilles dégueulasse. Ces 24 heures passées dans une grosse boîte de conserve flottant parmi les nuages. Nadine qui me dit d'arrêter de stresser avant l'atterrissage.

Le ciel d'un bleu profond... La baie... Le pont... L'opéra...

Je me frotte les yeux, m'assieds et m'étire. Je jette un coup d'œil au lit à côté de moi et me rends compte que je suis seule, et qu'il fait encore jour. Je suppose que je me suis allongée sur le lit pour me reposer, et que je me suis endormie comme une masse. Je me lève et me rends sur la grande terrasse. Le vent chargé de sel fait danser les palmiers au dessus de la baie, et la mer scintille comme un diamant sous les rayons du soleil. Je me souviens d'un article que j'ai lu avant de partir. Une interview de

David Bowie, qui a vécu dans ce quartier de Sydney il y a des années de cela, à l'époque où il avait tourné le clip de Let's dance en plein Outback. Il y explique qu'Elizabeth Bay est son quartier préféré au monde. Mais il ajoute aussi qu'à l'époque, dans les années 80, l'Australie était un pays extrêmement raciste, surtout avec les Aborigènes.

D'après ce que j'ai pu entendre, certains français expatriés à Sydney disent avoir été victimes de racisme. J'ai du mal à y croire. A part notre taxi que j'ai trouvé antipathique, tout le monde s'est montré extrêmement gentil depuis que nous sommes arrivés. Pourtant, Nadine et moi avons un accent à couper au couteau quand nous parlons anglais.

Je me rends dans le salon en traînant des pieds. Nadine est assise sur le grand canapé fuchsia. Elle est en train d'appliquer du rose à ongles sur ses orteils en tirant la langue.

— T'as bien dormi, dis donc !

— Pas étonnant. J'ai pas fermé l'œil de la nuit, dans l'avion.

— T'as développé un stress post-traumatique, c'est ça ?

Je m'assieds à côté d'elle, et l'observe attentivement. Elle a pris une douche, et ses longs cheveux blonds sont encore tout humides. Bien entendu, elle a enfilé un t-shirt rose décolleté qui moule parfaitement ses formes.

— Il est quelle heure ?

— 17h30.

— Quoi ? J'ai dormi si longtemps ?

— T'étais tellement mignonne et tu ronflais avec tant d'énergie, que j'ai pas voulu te réveiller. Et en plus, t'as pas pété dans ton sommeil, pour une fois.

— Alors là, je te donne un 12/20 pour ta vanne. Pas mal, mais peut mieux faire.

Je me lève et ébouriffe mes cheveux. Moi aussi, j'ai besoin d'une bonne douche. Cependant, mon ventre commence à gargouiller. Sûrement le décalage horaire.

— J'ai super faim.

— Moi aussi.

— J'ai regardé sur Internet, il y a un restau thaïlandais avec des super critiques à quelques pâtés de maison. T'as envie de l'essayer ?

— Et comment !

4.

Le soleil se couche très tôt, bien que nous soyons arrivées à Sydney en plein milieu de l'été. C'est sûrement dû à la latitude de cette ville sur la carte du monde. Nous remontons Elizabeth Bay Road jusqu'à MacLeay Street, puis nous empruntons Victoria Street. D'après ce que j'ai lu sur le web, une jeune touriste belge s'est fait violer dans le coin récemment. Pourtant, à première vue, cette Victoria Street me semble bien inoffensive. C'est très résidentiel, avec des maisons victoriennes qui n'ont pas l'air données, quelques cafés et restaurants sympas, et beaucoup d'auberges de jeunesse pour backpackers. De jeunes touristes européens en t-shirts, shorts et tongs traînent devant *Eva's Backpackers*, un grand *hostel* aux couleurs criardes. Ils s'interpellent en allemand, français ou italien, fument et squattent en plein milieu de la rue. Au premier abord, je ne les aime pas trop.

— Bip, bip ! fais-je en bousculant légèrement un grand blond genre surfeur qui nous bloque le passage.

Il bouge à contrecœur, et je l'entends bougonner quelque chose dans sa barbe. Il a bien fait de dégager. Il ne sait pas à qui il a à faire...

Nous nous arrêtons devant Thai Power, un petit restaurant asiatique qui ne paye pas de mine.

— Apparemment, c'est une institution dans le quartier, dis-je en me demandant secrètement si j'ai bien fait de choisir ce restaurant.

A l'intérieur, des groupes de touristes et des jeunes européens en vadrouille dévorent des spécialités thaïlandaises. Les assiettes sont bien remplies, et tout a l'air vraiment succulent.

Nous nous approchons du comptoir et ordonnons deux Pad Thai avec des cocas, puis nous nous installons à la seule table encore disponible, près de deux jeunes mecs en survêtement qui ne nous quittent pas des yeux.

Ils nous écoutent discuter avec un petit sourire en coin. Je sais déjà qu'ils vont nous parler.

— Salut, dit l'un des deux en français.

Ca n'a pas traîné, me dis-je en mon for intérieur.

Je le regarde du coin de l'œil. C'est un garçon brun aux yeux bleus. Il est assez petit, un peu freluquet, et son apparence juvénile lui donne l'air d'un adolescent. Ses yeux intenses et perçants trahissent toutefois son âge. Il doit bien avoir entre 25 et 30 ans.

Nadine et moi les saluons en même temps.

— Vous êtes françaises ?

— Élémentaire, mon cher Watson.

Il m'observe avec un petit sourire décontenancé. Nadine, elle, me jette un regard noir. Elle n'aime pas que je me paye la tête des gens. Mais moi, je n'y peux rien. Depuis quelques temps, je manque de patience, surtout avec les mecs.

J'ai mes raisons.

Le jeune backpacker français me sourit sans se démonter.

— Eh bien... vous auriez pu être québécoises par exemple, non ?

— Tabarnak, t'as pas tort, dis-je en imitant l'accent de Céline Dion.

Ils éclatent tous de rire. Je regarde Nadine ; elle me sourit à présent. Elle a peut-être tous les défauts du monde, mais elle n'est pas rancunière.

Les deux français nous serrent la main. Le petit brun aux yeux bleus s'appelle Thierry, et l'autre, un grand antillais à lunettes qui a l'air intello, se prénomme Marc. Physiquement, ils sont diamétralement opposés, et c'en est presque comique. On dirait une version *black and white* de Laurel et Hardy.

— Vous venez d'où exactement ? demande Marc.

— Paris, marmonne Nadine entre deux bouchées de Pad Thai.

Je la laisse faire la conversation, car je suis affamée. Bien entendu, ces deux mecs sont ravis de discuter avec elle. Les hommes trouvent souvent les jolies filles un peu froides, mais Nadine fait exception à la règle. Ils nous racontent leur périple australien : leurs petits jobs de saisonniers dans le Queensland, leur odyssée dans le désert de l'Outback, ou encore leur rencontre avec un grand requin blanc quand ils apprenaient à surfer à Perth. Je les écoute d'une oreille distraite. J'ai du mal à me concentrer sur ce qu'ils disent, et puis, je trouve qu'ils en font un peu trop. Sûrement pour essayer de nous impressionner.

— Tu parles pas beaucoup, dis-moi. Tu as perdu ta langue ?

Thierry s'est penché vers moi. Il sent vaguement la transpiration. En fait, il me dégoûte un peu. Je n'ai pas envie de traîner avec des français. Je veux rencontrer des australiens et souhaite éviter ce côté franchouillard qui me pesait tant à Paris.

Bien entendu, ce n'est pas la seule chose qui m'a fait partir pour Sydney.

— Désolée, mais je suis épuisée, rétorqué-je en me levant.

Je déteste vexer les gens, et je n'ai vraiment pas envie de passer pour une pimbêche. Mais je ne souhaite pas entendre le reste de leur périple au pays des kangourous. Et puis en plus, j'ai deux ou trois trucs à régler.

— Je rentre, Nadine. Tu peux rester discuter avec eux, si tu veux. T'inquiète pas pour moi.

— Non, non, je t'accompagne.

— Reste ! C'est bien que tu te fasses de nouveaux amis.

— Alleeeee, reeeesteeeee... disent-ils en prenant des voix de fausset.

Ils proposent de lui offrir une bière pour la convaincre. Elle me regarde un instant dans les yeux, et je hoche la tête en souriant. Finalement, elle accepte de rester encore un peu. De nous deux, c'est elle la plus sociable, ça c'est clair.

Mission accomplie.

5.

Les rues de Sydney sont particulièrement sombres, la nuit. C'est très mal éclairé. Je comprends maintenant pourquoi on appelle Paris *La Ville Lumière*. Heureusement, le quartier de Potts Point est particulièrement animé le soir. J'aperçois des couples BCBG, des gays bodybuildés partis faire la fête, et des jolies filles aux jambes interminables qui se trémoussent devant l'entrée de bars à la mode.

Je pense à Luc...

C'est à cause de lui, que je suis devenue antisociale. Surtout avec les hommes. Depuis que ce salaud m'a laissé tomber, j'ai l'impression de faire une grosse dépression. Pourtant, avant notre rupture, j'étais une vraie boute-en-train.

Mais tout ça, c'est du passé. J'ai d'autres chats à fouetter, maintenant.

Je rentre enfin chez nous, dans cet appartement Airbnb si chaleureux, et m'assieds sur le beau canapé fuchsia en soupirant longuement. Il est super confortable...

J'aime ces moments de calme avant la tempête.

Je retire mes tongs, m'étire, puis regarde la baie à travers la grande fenêtre de la terrasse. Dans l'obscurité, je vois quelques promeneurs au bord de la plage minuscule, et dans l'eau, un chien joue et saute dans les vagues léchant le sable. Les palmiers sont très grands, comme ceux que l'on voit dans les films hollywoodiens. Au loin, les lumières de *North Sydney* scintillent dans le noir. J'ai hâte d'explorer le reste de cette ville magnifique.

Le cri guttural d'un cacatoès me tire de mes rêveries, puis un oiseau inconnu émet un son comparable aux pleurs d'un bébé affamé. Je vérifie l'heure sur mon iPhone.

20h15. Je suis en retard.

Je ferme la porte de l'appartement à double tour et m'enferme dans notre chambre. Je sors alors mon MacBook Pro dernier cri et m'installe confortablement sur le siège devant le bureau. Je regarde mon fond d'écran un instant. Deux dauphins hilares qui jouent dans la mer. L'inverse de ce que je ressens à ce moment-là.

Je pose l'index sur ma souris pour cliquer sur le logiciel de vidéoconférence, mais je n'appuie pas tout de suite sur le bouton. J'hésite.

A chaque fois, je ressens la même chose.

Une goutte de sueur glacée coule le long de mon échine. Ce n'est pas de la peur ; non, c'est plus complexe que cela. Un mélange d'anxiété, et d'excitation. Je sens l'adrénaline se déverser inexorablement dans mes veines. C'est presque comme une drogue.

Je ne peux pas me permettre de le faire attendre plus longtemps.

Je clique deux fois sur le bouton de la souris pour lancer le logiciel.

Mon visage cerné apparaît sur l'écran. Je me trouve l'air fatigué. Pas étonnant, après 24 heures de vol... ou plutôt, 24 heures de terreur inimaginable... Soudain, un autre visage remplace le mien. Le visage d'un homme d'environ 45 ans, beau et émacié. Le visage d'un homme qui

semble avoir vécu, et survécu à beaucoup de choses. Comme à son accoutumée, il porte une chemise blanche aux manches nonchalamment retroussées sur ses bras et une cravate bleu marine. Il s'est rasé de près, et il ressemble à un danseur de tango argentin avec ses cheveux poivre et sel coiffés en arrière.

— Comment ça va ? demande-t-il.

Sa voix de fumeur me semble plus rauque que d'habitude.

— Vous avez pris froid, monsieur Duval ?

— Non, pourquoi ?

— Pour rien.

— Vous par contre, vous semblez fatiguée.

— Oui, je sais. Je déteste prendre l'avion, alors imaginez un vol Paris-Sydney...

Il fronce ses sourcils broussailleux.

— Il y a des stages pour ce genre de phobie. Vous devriez peut-être...

— Ne vous inquiétez pas. Ca va mieux, maintenant.

— Sydney vous plaît ?

— C'est une ville splendide. Mais vous savez mieux que moi que je ne suis pas venue ici pour faire du tourisme.

Il m'adresse ce qui ressemble à un sourire. En fait, il ne semble jamais vraiment sourire. Il s'agit plutôt d'un rictus qui me fait penser au Joker dans les films *Batman*.

— Vous me faites un rapide topo ?

— Nous sommes bien arrivées. L'Airbnb est confortable. J'ai établi le contact.

— Votre amie ne se doute de rien ?

Je soupire, puis lui adresse un sourire peut-être un chouïa trop cynique.

— Vous me prenez pour une débutante ?

— Détrompez-vous.

Un autre visage d'homme apparaît à l'écran, près de monsieur Duval.

— Ravi de vous avoir rencontrée, Sophie.

Thierry, le jeune français maigrelet qui nous a abordées au restaurant thaïlandais, m'observe avec un petit sourire en coin que je n'apprécie pas du tout. Mon intuition féminine me dit qu'il va me mettre des bâtons dans les roues, celui-là.

— Enchantée. Est-ce que je peux vous donner un petit conseil ?

— Bien sûr. Allez-y.

— Vous devriez attendre quelques minutes avant d'engager la conversation avec des inconnues. Là, ça avait l'air un peu louche.

— *Oui, chef*, répond-il avec une ironie non dissimulée.

Il rit comme un abruti. Je préfère ne pas insister, car je n'en ai ni la volonté, ni la force. Et puis je n'ai pas le temps de pinailler avec ce clown. S'il a eu le temps de rejoindre le Big Boss, cela veut dire qu'ils sont probablement tous rentrés à la maison, et que Nadine est sur le chemin du retour, elle aussi.

— Nous avons rendez-vous demain après-midi, ajoute-t-il comme si cela allait de soit. Bondi Beach, à droite de la plage, 15 heures.

Bondi Beach... La plage magnifique que j'ai toujours voulu visiter. Je me souviens avoir entendu que Steve Jobs a nommé son premier iMac *Bondi Blue* en l'honneur du bleu turquoise de la mer, là-bas.

— OK, j'y serai.

— Bonne soirée, Sophie.

Mon boss ferme la connexion sans autre forme de procès. Je reste immobile, les yeux dans le vague. Je me sens soudain incroyablement seule.

Luc...

Comme dans un mauvais film d'espionnage, Nadine frappe à la porte pile quelques secondes après la fin de notre conversation. Je ferme vite mon Mac et le range dans son tiroir avant qu'elle ne me prenne sur le fait. C'était moins une.

— Ca va ma louloute ? demande-t-elle en me pinçant la joue comme si j'étais une gamine.

— Oui, pourquoi ?

Ses yeux plongent dans les miens. Je perçois de l'inquiétude dans son regard ; elle me connaît par cœur.

— Tu penses toujours à Luc, c'est ça ?

Je hoche la tête en silence, puis m'écroule dans ses bras en pleurant à chaudes larmes. Et je peux vous assurer que ce n'est pas du cinéma.

*

Je suis au centre d'entraînement de la DGSE. Je dégainé mon arme, ferme un œil, vise et appuie doucement sur la gâchette. Je porte un casque, mais chaque déflagration résonne comme un coup de tonnerre.

Pan... pan... pan...

Ce bruit, on ne s'y fait jamais. C'est le bruit de la mort.

J'appuie encore sur la gâchette. Trois fois, quatre fois, cinq fois... Mon flingue chauffe dans ma main, on dirait qu'il est vivant. Son but ? Tuer.

Je baisse mon arme. Pas mal du tout. Toutes les balles ont atteint le milieu de la cible.

Je n'ai pas le temps d'être fière de moi, car j'entends soudain des cris. Je tourne la tête et retire mon casque.

Vision d'horreur. Manu, l'un de mes collègues, pointe son arme sur sa tempe.

— Reculez, ou je me flingue !

Notre entraînement nous a habitués aux situations les plus difficiles, mais c'est la première fois que nous avons affaire à un collègue suicidaire. Tout semble se dérouler au ralenti. Je ne ressens ni peur, ni surprise. Cela fait quelques semaines déjà que Manu n'est pas dans son assiette.

Depuis que sa femme l'a quitté, et qu'il a commencé à boire pendant son service.

Mes collègues essayent de le raisonner, en vain. Leurs visages expriment une horrible impuissance.

— Reculez je vous dis ! Foutez-moi la paix !

Etrangement, j'entends le coup de feu après que la flaque de sang ait éclaboussé le mur à côté de lui.

— *Noooooon !*

Nous avons tous crié en même temps. L'esprit de corps, sans doute. C'est seulement à ce moment-là qu'une peur mortelle s'empare de moi. Mes jambes flageolent et j'ai l'impression que je vais vomir.

— *Noooooon !*

Je me réveille en hurlant, puis jette des coups d'œil terrifiés autour de moi.

— Où je suis ??

Une forme longiligne s'approche de moi dans l'obscurité. Ma chère Nadine.

— Tu as encore fait un mauvais rêve, dit-elle en me cajolant.

Elle est gentille. Tellement gentille...

— De quoi tu as rêvé, cette fois ?

— De...

Je me mords la lèvre inférieure.

— J'ai rêvé... que j'étais encore dans l'avion.

Je déteste lui mentir.

Elle me serre dans ses bras. Elle sent très bon, elle a un parfum de rose.

— Je suis désolée, Nadine.

Désolée de te mentir comme ça...

— Mais non, tu n'as pas à être désolée. Allez, fait-elle en me serrant fort dans ses bras. C'est fini. Tout va bien.

Comment ne pas adorer cette fille ? Elle a toujours été là pour moi ; c'est elle qui m'a sauvée, lorsque Luc est parti.

Je me rendors sans même m'en rendre compte.

6.

Au petit matin, Nadine et moi parlons administration. Elle a l'élégance de ne pas évoquer ce qu'il s'est passé la veille.

— Tu sais, les deux mecs d'hier soir ? dit-elle en beurrant sa biscotte. Ils nous ont invitées à passer l'après-midi à Bondi Beach. J'ai dit oui.

— Bonne idée !

— Je pensais que tu ne voudrais pas. T'avais pas l'air de les trouver très intéressants, hier soir.

— Non, non, ils sont très sympas. J'étais juste... fatiguée. Je suis ravie d'aller à Bondi Beach, tu sais que c'est mon rêve depuis toujours. Mais avant ça, il va falloir ouvrir un compte bancaire australien, obtenir des cartes SIM pour nos téléphones, demander un numéro d'immatriculation fiscale, et bien sûr commencer à chercher du taff.

Pourquoi chercher du taff, si tu bosses déjà pour la DGSE ?

Je déteste cette petite voix intérieure qui me nargue quand je mens à Nadine.

— Pas de sushi ! répond-elle avec enthousiasme. J'aime bien quand tu planifies les choses. Je dois être la seule allemande désorganisée au monde.

Je me douche enfin, bois un café, enfile mon bikini, un t-shirt Hello Kitty et mon paréo, puis nous filons prendre le métro à la station de Kings Cross.

*

La plage de Bondi Beach est encore plus splendide que je l'avais imaginé. Un véritable tableau d'artiste. Décidément, la nature fait bien les choses... Immédiatement, l'eau turquoise me donne envie de me déshabiller pour piquer une tête, malgré les vagues impressionnantes qui s'écrasent sur le sable doré. J'admire le courage des jeunes surfeurs blonds et musclés qui tentent de les dompter.

On dirait une carte postale animée. Je suis ravie de savoir que nous allons passer un an dans cette magnifique ville de Sydney. Même si cette année ne sera pas vraiment de tout repos...

Autour de nous, tout le monde semble être jeune, beau et athlétique. Je me sens pale comme un cachet d'aspirine, et ça fait un bout de temps que je n'ai pas fréquenté une salle de gym. Je commence à flipper quand des starlettes dignes d'Alerte à Malibu nous croisent sur la plage. Même Nadine semble s'inquiéter lorsqu'elle voit ces sirènes dans leurs bikinis laissant peu de place à l'imagination.

— T'as vu les bimbos ? dit-elle en sifflant.

— Oui, on dirait toutes des clones de Gigi Hadid.

— *Nadine !*

Une voix d'homme à l'accent français très prononcé résonne au loin. Il s'agit de Thierry. Je regarde ma montre. Au moins, ce clown est à l'heure.

Pendant qu'il court vers nous comme un dératé, je me demande pourquoi mon boss a décidé de me le mettre dans les pattes. Peut-être

pense-t-il qu'une jeune femme de 22 ans ne peut pas se débrouiller toute seule pour mener ce genre de mission à bien ? Cela ne m'étonnerait pas. Les services secrets français ? Un vrai club de machos.

Mon chaperon porte un short de bain rose particulièrement ridicule, et il est torse nu. Il est encore plus maigre que je l'imaginais, mais les apparences sont trompeuses. Ses muscles noueux trahissent l'entraînement extrême qu'il a subi pour devenir agent de la DGSE. Les espions ne payent souvent pas de mine ; plus ils ont une apparence passe-partout, mieux c'est.

— Merci d'être venues !

Il a l'air absolument ravi de voir Nadine. Décidément, aucun mec ne lui résiste ! Espérons qu'elle ne le déconcentre pas trop dans sa mission...

— Alors, c'est pas beau ? demande-t-il.

Il fait un geste grandiloquent en direction de la plage, un peu comme un roi en son royaume.

— Magnifique, dis-je en réprimant un haut-le-cœur. Décidément, je ne le supporte pas.

Thierry nous demande de le suivre vers un groupe de serviettes installées en bas de rochers, à droite de la plage. Juste au-dessus, je reconnais le fameux restaurant *Icebergs*, avec sa célèbre piscine d'eau de mer. Partout autour de nous, les jeunes *Sydneysiders* piquent-niquent, boivent du vin blanc et font la fête, tout cela dans une ambiance très festive. Je découvre une agréable frivolité dans cette ville, un air d'insouciance que existait à Paris à une époque maintenant révolue.

Deux garçons en short de bain sont allongés sur les serviettes : Marc, le grand jeune homme d'origine antillaise, et un autre garçon que je n'ai encore jamais vu. Il se lève pour nous saluer.

Fracture de la rétine.

C'est un grand garçon châtain, au visage à la fois doux et viril et aux yeux gris acier. Bronzé, il porte un maillot de bain noir et blanc Rip Curl qui épouse à merveille les courbes de ses fesses. De l'huile solaire fait délicieusement briller son torse musclé, et je remarque qu'il a un tatouage maori sur le bras gauche.

Je dois avouer que j'ai immédiatement envie de lui. C'est le genre de mec que je ne rencontre jamais à Paris. Un magnifique spécimen de surfeur australien bien musclé dont le sourire me fait fondre sur place.

Il me fait la bise, et j'ai l'impression que je vais défaillir. Je n'ai jamais vu un mec aussi beau de toute ma vie !

— Nadine, Sophie, je vous présente Derek, dit Thierry en me faisant un clin d'œil.

Je me demande si ce beau gosse est aussi *de la maison*, ou bien si c'est une connaissance que Thierry a liée pour se rapprocher de la cible.

— Salut Sophie, dit-il avec son charmant accent australien.

— Salut.

Ses yeux gris en amande sont incroyablement sexy, et j'adore la fossette sur son menton volontaire. Mon cœur bat très fort dans ma poitrine. J'ai l'impression qu'il va sortir de ma cage thoracique, un peu

comme dans les dessins animés de Tex Avery. Je sens que je suis en train de rougir comme une pivoine, chose que je déteste plus que tout au monde.

Derek fait la bise à Nadine, mais ses yeux restent posés sur moi un peu plus longtemps qu'il ne le faudrait.

Cela m'étonne, et me fait plaisir aussi.

Derek travaille comme sauveteur à Bondi Beach le week-end, et il nous propose de visiter le quartier général des *lifeguards*. Il nous montre les planches de surf immenses qu'ils utilisent pour sauver les estivants de la noyade. Apparemment, beaucoup de jeunes touristes venus de pays asiatiques se noient ici, car ils ne sont pas habitués à se baigner dans l'océan. Je l'écoute attentivement, ne pouvant m'empêcher de dévorer du regard ses pectoraux bronzés, ses biceps à l'arrondi parfait et ses abdos en tablette de chocolat.

Il fait une pause et me sourit à nouveau. Intimidée, je détourne le regard. Je dois avouer qu'il me fait un sacré effet. C'est bien la première fois que je craque pour un mec, depuis Luc.

— Sophie ?

Thierry me tend une bière sous le nez.

— Non, merci.

— Allez ! fais pas ta rabat-joie.

Je le regarde d'un air réprobateur. A quoi joue-t-il ?

Je lui arrache la bouteille des mains, l'ouvre et bois une gorgée de bière. Elle est délicieuse, et très rafraîchissante. Je ferme à moitié les yeux bien que je porte des Ray-Bans. Le soleil de Sydney tape très fort aujourd'hui. Il doit bien faire 35 degrés, et l'alcool commence à échauffer mes sens.

Une main chaude et douce se pose sur mon épaule.

— On va se baigner ? glisse Derek dans mon oreille.

Je frissonne légèrement. C'est à moi qu'il a posé cette question, et à personne d'autre.

J'hésite un instant. Je vais devoir retirer mon paréo pour aller nager. Je me sens un peu complexée, surtout avec toutes ces jolies filles autour de nous. Nadine, elle, n'hésite pas une seconde. La belle plante blonde laisse tomber sa jupe sur sa serviette de bain et court vers le rivage dans son bikini rouge. Marc et Thierry se lancent à ses trousses comme deux chiens en rut.

— On y va ? demande Derek avec son sourire irrésistible.

Il plonge ses yeux gris acier dans les miens, et je ne sais plus où me mettre. Pourquoi faut-il toujours que je me sente si mal à l'aise face aux beaux mecs ? C'est comme ça depuis le lycée...

Je retire maladroitement mon paréo, et le surprends à regarder ma poitrine. Mes tétons sont durs sous mon bikini bleu ciel. Je me sens gênée, et en même temps, un feu incandescent commence à se consumer au niveau mon sexe.

Nous courons vers la mer, mais j'hésite à y entrer, car l'eau est plus froide que je ne l'imaginais.

— Holala, mais ça caille! Je suis pas sûre que je vais pouvoir nager !
— Allez, viens Sophie ! hurle Nadine en gloussant dans les vagues.
Thierry lui envoie de l'eau à la figure. Elle le pousse dans la mer en riant, puis se jette sur lui en faisant mine de le noyer.
— Courage, dit Derek en saisissant ma main.
Sa main est chaude et incroyablement douce. A présent, il n'est plus qu'à 10 centimètres de moi. Il est très grand et me domine de toute sa hauteur. Je me sens vulnérable à côté de lui, et très féminine.
— J'adore nager ici, dit-il en m'emmenant doucement dans l'eau.
J'avance en claquant des dents, mais petit à petit, je m'habitue à la température de la mer, qui n'est pas si froide que ça après tout.
— Ca va ?
— Oui... Je suis une grosse frileuse !
Je tourne la tête vers Nadine, qui s'amuse comme une gamine dans l'eau. Autour d'elle, tous les mecs de 7 à 77 ans la matent comme des malades. Quant à moi, je n'ai plus pied, à présent.
— Je surfe à Bondi Beach depuis que je suis tout petit, explique Derek. C'est mon endroit préféré au monde.
Le soleil ressemble à un immense pamplemousse au-dessus de la mer. Une mouette vient soudain se poser tout près de moi.
— C'est un endroit merveilleux, dis-je en parvenant enfin à soutenir son regard.
J'admire le dessin de son visage très masculin, sa mâchoire volontaire, son nez bien droit. Il a un petit côté aventurier des mers du Sud. On dirait un baroudeur à l'ancienne. Et puis soudain, j'ai la trouille. Je me souviens que je suis en Australie, pas dans le Sud de la France.
— *Il y a des requins ici, non ?*
Il éclate de rire. Je regarde machinalement les goûtes d'eau qui glissent sur son torse musclé. J'aimerais être l'une d'entre elles.
Téméraire, il me prend dans ses bras, comme si j'étais sa petite amie. Comment lui résister ? Le contact de son torse contre mes seins me fait oublier les requins, crocodiles, barracudas et autres piranhas qui sont peut-être sous l'eau. Mais aussi la raison pour laquelle je suis venue à Sydney.
Je ne sais plus quoi faire. Je commence à trembler. Son sexe frôle le mien sous l'eau, de façon presque imperceptible. Je me sens tellement excitée...
— Tu as froid ? demande-t-il sans cesser de sourire.
Il me porte comme une plume dans ses bras musclés. J'aime sentir ce corps d'homme rassurant contre le mien. L'alcool, la chaleur et l'adrénaline dans mes veines me donnent le tournis, et je ressens une certaine euphorie. Plus loin, Nadine ne joue plus avec Marc et Thierry. Elle nous observe d'un air étrange. C'est la première fois qu'elle n'accapare pas toute l'attention d'un beau mec, et décidément, cela ne me déplaît pas.

— Ca vous dirait de nous accompagner en boîte ce soir ? demande Thierry.

Il a dit ça le plus naturellement du monde. Il fait des progrès, ce petit. Nadine plonge ses beaux yeux verts dans les miens. Elle n'a même pas besoin de parler ; je sais déjà ce qu'elle va dire.

— Allez Sophie... Tu veux bien ? S'il te plaît, dis oui !

Bien sûr, que je vais dire oui...

— O.K., pourquoi pas.

Nous nous sommes installés dans le salon des garçons, sur leur canapé en cuir beige. C'est un peu bordélique (pas étonnant, avec trois mecs vivant sous le même toit), mais joli et lumineux. Et puis, la vue de leur terrasse sur Bondi Beach est à tomber par terre...

— On a un autre pote français, vous savez ? dit Marc.

— Ah oui ? rétorqué-je avec ironie. Décidément, il y a trop de français à Sydney. Une vraie invasion!

— Il s'appelle Pierre. Il est néo-calédonien.

Mon cerveau fait tilt.

La cible ?

— Son père est le proprio du club Egg.

— Le club Egg ? dit Nadine en levant les yeux au ciel. Ca veut dire *œuf* en anglais, non ? Ridicule comme nom.

— Ce nom est peut-être ridicule, explique Marc, mais la jeunesse dorée de Sydney et le gratin du showbiz viennent tous faire la fiesta dans cette boîte de nuit.

— Malgré la Lock-Out Law ? demande Nadine avec inquiétude.

— Oui. Y a pas de Lock-Out Law dans ce club. Pierre a le bras long.

Thierry intervient.

— Si vous voulez, on peut se préparer et aller faire la fiesta là-bas.

Ben voyons, me dis-je en mon for intérieur.

Nadine fait la moue.

— Je suis couverte de sel et de sable. A la rigueur, Sophie et moi pouvons rentrer chez nous pour nous changer, et on vous retrouvera après.

Elle n'a pas tort. Le sel de mer me gratte ; j'ai besoin d'une bonne douche, et puis on ne peut pas aller là-bas en paréo. Thierry émet un rire graveleux.

— Vous pouvez vous changer ici, si vous voulez. Ca ne nous dérange pas du tout.

— Hahahahaha. T'es un p'tit comique, toi.

— Voyons Thierry, intervient Derek tout en m'adressant un grand sourire. Je croyais que les français étaient des gentlemen ?

— Les français du passé, rétorqué-je. Pas ceux d'aujourd'hui. Ils ont bien changé.

Entretemps, Marc est parti dans sa chambre. Il en revient avec deux robes de soirée, l'une rose, l'autre bleu marine.

— Elles appartiennent à ma sœur, explique-t-il en nous collant les robes sous le nez. Vous pouvez les emprunter, si ça peut vous dépanner. Elle doit faire la même taille que vous.

Je n'en reviens pas. Est-ce que Thierry a préparé ces robes à l'avance ? Et Marc, est-il dans le coup, lui aussi ?

*

La salle de bain, qui se trouve de l'autre côté de l'appartement, est particulièrement propre. Encore une fois, cela m'étonne. Je me déshabille en réprimant un frisson. Je ressens comme un léger tournis. Je ne supporte pas bien l'alcool, je suis une petite nature de ce côté-là.

Nue, j'observe un instant mon reflet dans le miroir. Je suis plutôt grande, mince et vraiment pâlotte. J'aime bien mes seins, mais j'aimerais me débarrasser de la cellulite sur mes fesses. Comment font-elles, toutes ces bimbos australiennes pour être aussi canons ? Elles mangent deux carottes par jour, un yaourt nature et puis c'est tout ?

Je pose mes vêtements sur une armoire et me glisse dans la douche. Le jet d'eau chaude me réconforte. Que c'est agréable... Je ferme les yeux pour méditer en silence. Ce n'est pas parce qu'il y a un beau mec dans la pièce d'à côté que je dois perdre mes moyens. J'ai subi un entraînement intensif à l'académie de la DGSE. Et j'ai déjà connu des situations bien plus périlleuses.

On m'a envoyée ici pour accomplir une mission. Pas pour draguer.

J'entends soudain un bruit suspect, qui me fait ouvrir les yeux. La porte de la salle de bain semble s'être ouverte toute seule, comme si un fantôme avait tiré sur la poignée. Je jure entre mes dents et sent une douce brise caresser ma peau. Le contraste entre cette brise et l'eau chaude est saisissant. J'en ai la chair de poule.

Je saisis le bouton de la douche pour éteindre l'eau, puis dirige mon regard vers la porte de la salle de bain. Je peux voir la salle à manger inondée de soleil à travers l'embrasement de la porte. Une fenêtre est restée ouverte dans la pièce, ce qui explique ce vent coquin.

Quelqu'un est assis sur une chaise, accoudé sur la table de la salle à manger.

Derek. Il est en train de m'observer.

Je sursaute, puis instinctivement, je serre les bras devant ma poitrine afin de dissimuler mes seins à son regard. Mon cerveau carbure à 100 à l'heure. Je ne comprends pas ce qu'il fait là, assis à me regarder ainsi. Comment ose-t-il ? Est-ce lui qui a ouvert la porte, ou bien le vent ? Je me rappelle soudain que je suis entièrement nue. Le sang me monte aux joues. Je descends une main devant mon sexe et cache mes seins tant bien que mal avec mon autre bras.

Il me sourit le plus naturellement du monde.

— Tu veux bien fermer la porte, Derek ? dis-je d'une voix courroucée. Son sourire s'élargit. Il ne bouge pas d'un pouce.

Je le foudroie du regard, mais son beau visage souriant est plus que désarmant. Je ressens une sensation bizarre, un peu comme si tout cela n'était qu'un jeu, un rêve. Sydney, et Bondi Beach en particulier, ont une

influence étrange sur moi. Cette plage magnifique, l'océan, l'alcool, le soleil comme un pamplemousse, ces jeunes corps musclés et bronzés... J'ai l'impression de vivre dans une réalité alternative, ou tout n'est plus que sensualité.

Mes yeux ne semblent plus vouloir quitter les siens. C'est comme s'ils avaient leur propre volonté.

Je baisse doucement les bras afin d'offrir mon corps nu à son regard. Il hoche la tête de façon imperceptible, comme pour m'encourager. Mes yeux quittent enfin les siens, puis ils se baladent le long de ses pectoraux, de ses abdominaux, jusqu'à son short de bain. Je vois qu'il commence à bander pour moi.

Je l'excite, et j'aime ça.

Je saisis le savon liquide et le fait couler lentement sur ma poitrine. La sensation froide du savon me fait sursauter, et la brise un peu fraîche continue de caresser mes seins. Je baisse les yeux et regarde mes tétons en me mordant la lèvre inférieure. Ils sont tellement durs...

A présent, des papillons semblent voltiger dans le creux de mon estomac, et je ressens une chaleur intense au niveau du sexe.

Je masse le savon liquide sur mes seins, caressant leur chair douce et moelleuse tout en regardant Derek droit dans les yeux pour mieux l'exciter. Il ne manque pas une miette du spectacle. Je ferme à moitié les yeux et me lèche les lèvres, puis je pince doucement mes tétons. J'aime la légère douleur que cela me procure. J'ouvre les yeux à nouveau et vois qu'il a glissé sa main dans son short de bain.

— Continue, murmure-t-il.

Un peu plus loin, dans le salon, j'entends la conversation entre Nadine et les garçons.

S'ils se doutaient de ce qui est en train de se passer ici...

Je fais couler un peu plus de savon liquide sur mes seins, puis je les malaxe sensuellement. Je n'arrive pas à croire que je suis en train d'agir ainsi devant ce parfait inconnu. C'est comme si une autre fille que moi se caressait devant lui. Je n'ai jamais fait quelque chose d'aussi osé.

Je fais couler un peu plus de savon liquide dans le creux de ma main, puis je commence à nettoyer mon sexe humide devant lui. Il hoche à nouveau la tête, et le mouvement de sa main dans son short s'accélère.

Je masse doucement le savon sur mon pubis, faisant glisser mes doigts dans ma toison, puis je les fais glisser autour de mon clitoris, sans pour autant le toucher. Alors, je ferme à moitié les yeux et gémis doucement tout en m'offrant du plaisir.

La respiration de Derek s'accélère. Je sais qu'il va bientôt jouir.

Je caresse mon clitoris tout en massant le savon sur mes seins de mon autre main. L'eau chaude coule sur ma peau comme une cascade voluptueuse. J'enfonce un doigt dans mon vagin et me masturbe de plus en plus vite, et de plus en plus fort. Derek ferme les yeux. Il jouit devant moi, en silence. Le voir prendre tant de plaisir précipite mon propre orgasme. Mon vagin se contracte inexorablement autour de mon doigt, et je mets ma main sur ma bouche pour ne pas hurler. La jouissance que je

ressens est comme un tremblement de terre. Seul l'interdit peut procurer un tel plaisir...

Derek se lève, puis il fait quelques pas vers la porte de la salle de bain. Il se penche légèrement pour me mater une dernière fois et pose son index sur ses lèvres pour me demander de garder le secret.

Il referme alors doucement la porte.

7.

Marc est au volant de sa Mustang rouge décapotable, et je suis assise à côté de lui. Derrière nous, Nadine, Derek et Thierry s'amuse à prendre des selfies sur Snapchat.

Keisha chante à tue-tête à la radio. Le coucher de soleil, radieux, souligne la beauté stupéfiante de Sydney. J'admire les plages merveilleuses qui s'étendent à perte de vue, et je me sens bien. Tellement bien, que l'idée de retourner à Paris me semble insupportable.

Nous parlons de tout et de rien. J'adore la robe bleu marine que Marc m'a prêtée. Elle épouse tellement bien les formes de mon corps. De temps à autre, Derek m'adresse un regard complice dans le rétroviseur, sans rien dire.

Je me demande si j'ai vraiment agi comme je pense l'avoir fait, ou bien si j'ai rêvé. En tout cas, si c'était un rêve, il était bien plus agréable que mes cauchemars récurrents.

Marc roule vite, mais bien. D'habitude, je suis malade en voiture, mais là, je n'ai aucun problème. Nous prenons la direction du club Egg à Kings Cross, là où les beautiful people de Sydney font la fête, et plus si affinités.

Nous nous sommes tous mis sur notre 31, et dans cette voiture décapotable, nous ressemblons un peu aux acteurs de la série Beverly Hills 90210. Enfin, tous, sauf Thierry... Je pense à James Dean, à Grease, mais aussi à cette vidéo de Katy Perry... Teenage Dream. Ce clip où elle roule dans une décapotable avec l'homme de ses rêves...

Je me demande un instant si j'ai rencontré l'homme de mes rêves à Sydney, moi aussi. Je regarde dans le rétroviseur, et Derek me sourit une nouvelle fois.

Une petite voix en moi me tire alors de mes rêveries. C'est une petite voix féminine, dure, sèche, une petite voix qu'il m'est impossible d'ignorer.

Tu as fini de te comporter comme une midinette ? Tu es à Sydney parce que tu as un objectif, une mission à accomplir. Un baron de la drogue à arrêter. C'est un français, en plus !

J'ai envie de me donner une bonne claque pour reprendre mes esprits, mais je me retiens. Après deux années d'entraînement intensif à l'académie, c'est la première fois que je m'amuse un peu. Ça doit être pour ça que je perds si facilement le fil de mes pensées. Mais ce n'est pas une excuse.

Reprends-toi.

Nous nous garons non loin du club, un bâtiment à trois étages de style art déco. Avec ses néons roses démesurés épelant les lettres E.G.G, on ne peut pas le louper.

— Terminus, tout le monde descend ! lâche Thierry.

Je jette un coup d'œil rapide à Derek. Il est très beau, dans sa chemise blanche et son pantalon noir. A chaque fois que je le regarde, mes yeux croisent les siens, comme par magie.

Il y a beaucoup de clubbers devant la boîte. Filles et garçons, ils sont tous beaux, bien habillés, et apparemment très friqués. Des Porsche et des Ferrari sont garées un peu partout. C'en est presque indécent.

— Ne vous inquiétez pas, fanfaronne Thierry en passant sa main dans ses cheveux bruns clairsemés. Nous, on n'aura pas besoin de faire la queue.

Nous passons devant tout le monde. A l'entrée, une armoire à glace avec des tatouages de biker nous scrute de la tête aux pieds. Puis il nous laisse passer en silence.

— Vous avez vu la classe ?

Je lève les yeux au ciel.

A peine entrée dans le club, je sens les yeux des autres nanas se poser sur moi et me transpercer comme des lasers. La compétition est rude ; pas de solidarité féminine ici. Pourquoi faut-il toujours que les femmes se mettent des bâtons dans les roues ?

Heureusement que Nadine est avec moi. Elle est resplendissante, dans sa robe rose bonbon. Elle a bronzé sur la plage, et ses cheveux blonds magnifiques tombent en cascade sur ses épaules nues.

— J'ai très envie de danser ce soir ! me dit-elle d'une voix surexcitée.

Le club est immense. Autour de la piste de danse dominée par un balcon, des fêtards attablés descendent des magnum de Moët et Chandon. Derek s'approche de moi. Je sens le parfum délicieux de son eau de toilette. J'ai immédiatement envie de lui.

— Ca te plaît, Sophie ?

— Oui. Je pense que nous allons passer une bonne soirée ici.

Une hôtesse nous fait signe de la suivre. Nous nous installons à une table à droite de la piste de danse, et puis elle nous apporte deux bouteilles de Champagne.

— De la part de Pierre, dit-elle.

Le fameux Pierre.

Derek s'assied à côté de moi. Je le regarde, et comme à chaque fois, des papillons font des acrobaties dans mon estomac. Je ressens un désir infini pour ce garçon. Cela n'a rien de vraiment romantique ; c'est purement physique. Pourquoi me sens-je tellement excitée depuis que je suis à Sydney ? Est-ce que c'est la chaleur ? L'alcool que j'ai bu ? Ou autre chose ?

Marc verse le champagne dans nos flûtes, et nous trinquons. Je goûte au délicieux nectar pétillant, et presque immédiatement, je ressens la même euphorie qui s'est emparée de moi un peu plus tôt dans la journée.

Tu dois te reprendre, Sophie. Tu dois garder la tête froide.

Marc nous explique que de nombreuses célébrités passent leurs soirées dans ce club, et que Brad Pitt a tourné un film ici. Thierry m'observe en silence. Sa bouche a une drôle d'expression. Je n'arrive pas à deviner s'il est en train de sourire ou non. Décidément, je ne l'aime pas, celui-là. J'ai l'impression qu'il me juge, qu'il me prend de haut. Mais je suis obligée de collaborer avec lui pour atteindre notre cible.

J'ai hâte de le rencontrer, ce fameux Pierre. Après tout, c'est à cause de lui que je suis ici. Pour enquêter sur ce gang de trafiquants néo-calédoniens, et donc français, qui a fait main basse sur le trafic d'ecstasy à Sydney. Plusieurs jeunes femmes sont mortes récemment parce qu'on

leur a offert ces pilules mortelles. L'une d'entre elles était la fille d'un juge au bras long.

L'affaire a fait beaucoup de bruit. Elle a pris une tournure internationale. Quand le bureau a appris que des français étaient dans le coup, nous avons proposé nos services à la police australienne.

C'était la moindre des choses.

Je dois l'arrêter. L'empêcher de nuire, coûte que coûte.

Je sens une main se poser sur mon genou et sursaute légèrement. Décidément, Derek est particulièrement sûr de lui. Cela ne me dérange pas, chez un homme. Je saisis toutefois sa main pour la retirer. Je ne veux pas qu'il pense que je suis une fille facile.

— Pardonne-moi, chuchote-t-il dans mon oreille.

Il a l'air très surpris par ma réaction, et je ne peux m'empêcher de rire.

— Ne t'inquiète pas, Derek. Je veux juste y aller... doucement.

L'expression de son visage semble se détendre. Il me sourit.

— Je comprends. Je suis désolé, mais tu me fais un effet fou.

Je plonge mes yeux dans les siens, et il soutient mon regard. J'ai très envie de l'embrasser. En fait, j'ai carrément envie qu'il me prenne sur la table pour me faire l'amour devant tout le monde.

Nadine et Marc sont en train de débattre pour savoir quel animal australien est le plus mignon, entre le koala et le quokka. J'entends à peine ce qu'ils racontent. Je ferme à moitié les yeux et saisis la main de Derek sous la table, puis je la pose sur ma cuisse. Sa paume chaude remonte lentement sous ma robe. Il caresse sensuellement ma cuisse, là où la chair est la plus douce. J'ai envie de gémir, mais je fais tout mon possible pour me retenir.

— Ca va, Sophie ? demande Nadine. Tu n'es pas très bavarde ce soir.

— Oui, oui, tout va bien. Je suis juste un peu fatiguée.

La main de Derek continue de se balader sur ma cuisse. Elle remonte alors jusqu'au bord de ma petite culotte en dentelle. Il commence à masser mon sexe à travers la douce étoffe. Je mouille comme une fontaine, et j'ai l'impression que je vais bientôt jouir devant les autres s'il continue ainsi.

Que diraient Nadine, Marc et Thierry s'ils voyaient ce qui se trame sous la table ? En temps normal, je ne laisserais jamais un mec agir de la sorte avec moi. Mais là, c'est différent. Je suis dans un état second. Je ne me reconnais plus. Je ne pense plus qu'au sexe.

Les doigts de Derek plongent dans ma culotte. Ils massent mon Mont de Vénus puis descendent et s'arrêtent près de mon clitoris, sans jamais le toucher. J'aime cette douce torture...

Des décharges électriques naissent dans mon sexe et se propagent dans tout mon corps. Je mords ma lèvre inférieure, car j'ai envie de crier comme une folle tellement j'aime ce qu'il me fait.

— Tu es sûre que ça va ? me demande Nadine.

Elle a compris que quelque chose était en train de se passer. Elle m'observe avec curiosité, car elle n'est pas habituée à ce qu'un mec s'intéresse en priorité à moi.

— Ne... t'inquiète pas. J'ai pris un peu trop de soleil aujourd'hui. Ça ira mieux quand je mangerai un bout.

Derek caresse doucement mon clitoris. Je sens que je vais venir. Je sens que...

Il retire soudain sa main de ma petite culotte, juste au moment où j'allais atteindre l'orgasme. Je le foudroie du regard, mais lui m'adresse un sourire.

— Pourquoi ? murmuré-je.

— Ahhh, voilà mon ami Pierre !

Thierry s'est levé comme si Mick Jagger venait d'arriver. Mais en lieu et place de la rockstar, un jeune homme brun d'environ 25 ans se dirige vers notre table. Il est grand, mince mais musclé, et il porte une chemisette blanche et une très jolie veste Armani bleu foncé. Bien qu'il soit né en Nouvelle-Calédonie, il semble être d'origine européenne. Je remarque immédiatement ses yeux. Ils sont particulièrement intenses, et d'une couleur indéfinissable.

Les jolies minettes autour de lui semblent prêtes à tout pour attirer son attention, et cela ne m'étonne pas. Non seulement il est riche et influent, mais il dégage un magnétisme viril qui ne peut laisser aucune femme indifférente.

— Salut, dit-il de sa voix grave et sensuelle.

Il s'assied à droite de Derek. Ils sont aussi beaux l'un que l'autre, mais de façon diamétralement opposée. Derek a une beauté solaire, tandis que Pierre a un charme ténébreux.

Immédiatement, son regard se pose sur Nadine et moi.

— Qui sont ces belles demoiselles ?

— Deux françaises que nous avons rencontrées à Kings Cross.

— Kings Cross, dit-il d'un air pensif. Le repère des jolies touristes venues s'encanailler.

Il nous sourit avec un aplomb que je trouve irritant. Cependant, j'ai du mal à lui en vouloir. Son beau visage masculin exprime une détermination sans faille. Il a un nez légèrement aquilin qui lui confère beaucoup de caractère, les cheveux coiffés en arrière, une barbe de trois jours et ses yeux sombres semblent sonder mon âme. Il a retiré sa veste, et les manches courtes de sa chemisette blanche laissent apparaître ses biceps musclés.

— Ton père est le propriétaire du club ? demande Nadine.

— Oui. Tout ceci est à moi.

Il ponctue sa phrase avec un grand geste de la main, comme pour indiquer qu'il est le propriétaire de tout objet ou être vivant présent dans la salle.

Soudain, une magnifique asiatique jaillit de la piste de danse. Elle fonce en direction de Pierre, comme une fusée. Elle porte un chemisier super décolleté, une mini-jupe ultra mini et des talons hauts. Comme beaucoup de jeunes femmes à Sydney, elle a un look un peu vulgaire, mais très sexy.

— Pieeeeeerrre !! crie-t-elle d'une voix stridente.

Elle se penche au-dessus de la table, plongeant son décolleté sur le nez de Thierry, qui manque de s'étouffer. Alors, elle dépose un baiser sur les lèvres de Pierre.

— Hooooow aaaare yooooou ???

— Un peu plus tard, McKenzie. Tu vois bien que je suis occupé, non ?

Elle se redresse brusquement. Je n'ai jamais vu une telle expression de désespoir dans les yeux d'une femme.

— Bien sûr, répond-elle d'une voix blanche. On se voit plus tard.

Elle s'en va en remuant du popotin. Aucun mec autour d'elle ne loupe le spectacle.

Je n'arrive pas à croire qu'il l'ait rembarrée ainsi. N'importe quel autre type aurait remué ciel et terre pour passer même une seule minute avec cette bombe. Mais Pierre l'a envoyée balader comme une malpropre. La féministe qui sommeille en moi fulmine.

— Pourquoi tu lui as demandé de partir comme ça ? dis-je en ayant du mal à dissimuler ma colère. Elle aurait pu partager une flûte de champagne avec nous.

— Je ne lui ai pas demandé de nous rejoindre, répond-il sans se démonter.

Je le foudroie du regard.

— C'est vraiment n'importe quoi. Elle est censée te demander la permission pour aller aux toilettes, aussi ?

Pierre rit doucement, ce qui a le don de décupler ma colère. Mais pour qui il se prend, ce mec ?

— Ce que Pierre veut dire, explique Thierry pour désamorcer la situation, c'est que beaucoup de gens voudraient lui parler ce soir. Après tout, il est connu comme le loup blanc à Sydney. Mais s'il laisse tout le monde s'asseoir près de lui, on finira par être 50 autour de cette table et on ne pourra plus s'entendre parler !

Je l'observe sans rien dire, et me demande comment il a réussi à lier amitié avec Pierre. Sans vouloir être méchante, il n'a ni le look, ni les moyens de traîner avec la jeunesse dorée de Sydney.

Nadine tend sa flûte de champagne vers moi.

— Allez, on trinque.

Nous portons un toast, et je m'efforce d'ignorer Pierre. Il m'a mise hors de moi. Je le trouve un peu trop sûr de lui, et je déteste ce genre de fils à papa qui se croit tout permis. Cependant, je ne dois pas oublier qu'il s'agit de la cible. Je ne dois pas m'éparpiller.

Tu penses être dans une cours de récréation ? me demande cette voix intérieure qui me taraude depuis que je suis arrivée à Sydney. Je regarde à nouveau Pierre. Ses yeux sombres et perçants trouvent immédiatement les miens.

Il me dévisage en silence. Est-ce que je lui plais ? Ou peut-être se doute-t-il que je suis un agent secret en mission à Sydney pour l'arrêter ? Les criminels ont souvent un 6e sens...

Je détourne le regard et boit une gorgée de Champagne.

— On va danser ?

Nadine me saisit par la main et m'entraîne vers la piste de danse. Je titube un peu, mais je parviens à la suivre. Le DJ est en train de mixer mon morceau préféré de David Guetta : Titanium. Nadine et moi commençons à danser l'une en face de l'autre. Je me déhanche au rythme de la musique électronique, au milieu d'une foule compacte de clubbers. Je me sens sexy. Nadine s'approche de moi, et nous entamons une danse sensuelle, nous frottant l'une contre l'autre tandis que les mecs autour de nous nous matent sans vergogne. Ils se rapprochent de nous, et nous collent d'un peu trop près... Je sens leurs corps musclés contre le mien ; leur souffle chaud ; je sais que nous les excitons, et j'aime ça. Resté assis à notre table, Derek m'observe sans comprendre. Bras croisés, il fronce les sourcils et son regard s'est assombri.

Je ne sais pas trop pourquoi j'agis ainsi devant lui. Les spotlights multicolores, le beat de la musique électronique, ces beaux gosses autour de moi me mettent en transe.

Soudain, un grand mec à l'air éméché se plante juste devant moi.

— Heeelloooo ! dit-il d'une voix pâteuse.

— Euh, hello dis-je en lui tournant le dos.

Il me saisit soudain par les épaules, me retourne et se penche pour m'embrasser. Il n'est pas beau, et son haleine pue l'alcool. Je fais un pas en arrière.

— Non !

Nadine s'interpose.

— Laisse-la tranquille !

Soudain, une main se pose sur l'épaule de cet abruti.

Pierre.

— Tu as deux secondes pour dégager, dit-il en lui tordant le poignet avec ce qui ressemble à une prise d'Aïkido.

Le goujat gémit comme un chihuahua apeuré, puis il court vers un canapé beige non loin du bar et s'écroule dessus en pleurnichant. Tout s'est passé très vite, et je n'ai pas eu le temps de souffler.

— Je suis désolé, dit Pierre avec un sourire. Mes videurs prennent toujours soin de trier notre clientèle sur le volet. C'est la première fois que j'assiste à ce genre de comportement dans mon club.

— Ce n'est rien. Plus de peur que de mal. Tu es plutôt calé en arts martiaux, dis-moi !

L'autre connard bourré ne m'a pas fait peur. J'en ai vu d'autres, au cours de ma courte carrière d'agent secret. Ce que je ressens, c'est plutôt de l'irritation. Et une certaine timidité devant Pierre. Je dois avouer qu'il a une aura incroyable. Il fait bien une tête de plus que moi, est large d'épaules, et puis il sent très bon...

Nooon... Je sens que je rougis encore... Heureusement, il ne peut pas s'en apercevoir dans l'obscurité de la boîte de nuit.

Nous commençons à danser l'un en face de l'autre, un peu comme dans un rêve. La musique est devenue douce et sensuelle. Il colle son corps contre le mien, et je sens son torse musclé sur mes seins...

— Tu es très jolie, Sophie, murmure Pierre dans mon oreille. Et tu as du caractère, à ce que j'ai pu voir.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus. Et tu es un goujat.

Il éclate de rire. Quant à moi, mes jambes sont en train de vaciller. L'alcool, la musique, le corps de Pierre contre le mien me rendent fébrile. J'en ai même oublié Nadine. Je jette un coup d'œil rapide à notre table. Elle discute avec les garçons, mais Derek ne semble pas l'écouter. Il nous foudroie du regard, Pierre et moi. Je sens qu'il est jaloux. C'est terrible, mais je ne peux m'empêcher d'aimer ça. Je me demande pourquoi j'attire autant l'attention des mecs depuis que je suis arrivée à Sydney.

— Tu as acheté ce club ? murmuré-je dans l'oreille de Pierre.

— Mon père l'a acheté il y a 20 ans. C'est un magnat de l'immobilier, il a beaucoup de relations et d'influence en Nouvelle-Calédonie.

— Impressionnant...

— Et toi, que fais-tu dans la vie ?

Je ne lui réponds pas tout de suite. Je ne sais pas quoi dire, et puis sa question me rappelle aussi à ma mission.

— Je suis... étudiante en journalisme. Et... j'ai décidé de venir à Sydney pour écrire un bouquin sur cette ville.

— Très bon choix. Sydney est une ville formidable. C'est mon endroit préféré en Australie, avec la ferme de mes parents dans l'Outback juste à côté d'Alice Springs. J'aimerais bien te la faire visiter, un jour.

Il plonge ses yeux mystérieux dans les miens.

— Je suis en train de passer une très belle soirée avec toi, Sophie.

— Moi aussi.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je suis censée prendre ce dealer en flagrant délit pour le coffrer. Je ne suis pas là pour flirter avec lui ! Des sentiments contradictoires m'étreignent. Est-ce que je suis en train d'avoir le coup de foudre pour ce criminel ?

— Tu es différente des autres filles que je connais. Bien plus séduisante, et très intelligente aussi.

— Peut-être qu'il y a trop de grandes blondes à gros seins dans cette ville, et qu'à côté d'elles, je paraît exotique ?

Il rit doucement.

— Ca doit être ça.

Il se penche vers moi, et ses lèvres se posent sur les miennes. Je tremble comme une feuille, et j'ai l'impression que des décharges électriques traversent tout mon corps. Sa langue s'enroule autour de la mienne... Il a tellement bon goût... Il pose doucement ses mains sur mes fesses et nous dansons langoureusement tout en nous embrassant. J'ai l'impression que je vais m'évanouir.. Est-ce que ce beau brun ténébreux m'a ensorcelée ?

Au loin, j'entends un bruit de chaise qui se renverse. Nos bouches se détachent l'une de l'autre, et je tourne la tête vers la table où nous étions installés. Derek s'est levé d'un bond. Il fonce vers la sortie du club en serrant les poings.

Je ne suis pas étonnée par sa réaction. C'est plutôt mon comportement, qui me sidère.

— Je vais lui parler, dit Pierre dans mon oreille. On se retrouve un peu plus tard.

Il me laisse seule sur la piste de danse, et pendant quelques secondes, je reste immobile au milieu des danseurs. J'ai l'impression d'être K.O. debout. Je me remets finalement à danser, mais le cœur n'y est pas. Nadine profite que je sois seule pour me rejoindre. Elle saisit ma main et m'attire vers un canapé de velours écarlate sur lequel nous nous asseyons.

— Eh ben dis donc, dit-elle en écarquillant les yeux. T'es un vrai bourreau des cœurs, Sophie ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Nadine parle-t-elle de moi, cette fille toujours un peu maladroite avec les mecs, surtout quand il s'agit de beaux gosses ? D'habitude, à Paris, c'est ma meilleure amie qui plaît à tous les mecs, tandis que moi, je suis complètement transparente. Mais à Sydney, tous les mecs les plus canons de la planète semblent s'être donné le mot pour me draguer !

— Si tu continues comme ça, je vais acheter un fusil à pompe pour te protéger des assauts de la gente masculine !

J'essaie de rire, mais il s'agit d'un rire jaune. Nadine, elle, semble objectivement heureuse pour moi et ne fait preuve d'aucune jalousie. La seule chose qu'elle semble ressentir, c'est de la curiosité. Elle doit se demander pourquoi tous ces beaux gosses australiens craquent pour moi.

— Tout va bien ?

Thierry pose sa paluche moite sur mon épaule, ce qui me fait sursauter. Je le regarde avec un certain dégoût. Je n'aime pas qu'il me touche, mais je ne dis rien. Je perçois du mépris dans ses yeux à la fois vieux et juvéniles. Il me prend certainement pour une fille facile.

Un agent secret qui ne mérite pas ce titre.

J'espère qu'il n'enverra pas un rapport désastreux à mon boss.

— Oui, tout va bien.

— On dirait que quelque chose a contrarié Derek, dit-il avec un sourire de furet. Pierre est parti le chercher, j'espère qu'ils ne vont pas en venir aux mains.

Il se penche vers moi. Je sens l'odeur désagréable de sa transpiration ; il faudrait que quelqu'un lui offre un stick de déodorant.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, murmure-t-il dans mon oreille.

Soudain, je suis prise d'un vertige. Je ne me sens pas bien du tout.

— J'ai envie de rentrer, dis-je en essayant de me lever.

Je titube, puis manque de tomber par terre. Thierry me rattrape juste à temps, et Nadine court vers moi.

— Sophie ?? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je... je...

Je plonge soudain dans un profond tourbillon noir.

*

Je me réveille dans le lit de notre grand appartement Airbnb. Pendant un court instant, je ne me souviens plus de rien.

— Où je suis ? dis-je en essayant tant bien que mal de m'asseoir sur le matelas.

Quelqu'un allume la lampe de chevet. La lumière m'aveugle et je pose ma main sur mes yeux. Nadine est assise sur le rebord du lit. Elle porte toujours sa jolie robe rose moulant merveilleusement ses courbes de rêve, mais son maquillage a coulé sur ses joues.

— J'étais vachement inquiète pour toi, tu sais ? T'es tombée dans les pommes dans le club. Tu te souviens ?

— Non, dis-je en me massant le crâne.

J'ai l'impression que ma tête est une enclume, et que quelqu'un est en train de taper dessus avec un marteau. Note pour plus tard : ne plus jamais boire d'alcool.

— Oh attend, si, maintenant je me rappelle de ce qu'il s'est passé.

Je jette un coup d'œil machinal vers la baie vitrée. Dehors, dans l'obscurité, l'écume blanche des vagues caresse le sable de façon presque érotique.

Décidément, j'ai l'esprit mal placé, en ce moment...

— Pierre a parlé à Derek ? demandé-je finalement.

— Je n'en sais rien. Tu leur as fait forte impression, ce soir !

— Ca c'est clair, dis-je en me frottant les yeux.

— Tu veux que je te prépare un thé ?

— Non, ça ira. J'ai juste besoin de me reposer.

Nadine me sourit en poussant un long soupir.

— Bon, je te laisse roupiller. Je crois que tu en as bien besoin.

— Merci, très chère infirmière.

Elle m'embrasse sur le front, puis s'en va.

Je médite un instant.

Il y a une différence entre s'infiltrer dans la nightlife de Sydney pour arrêter un trafiquant de drogue, et allumer tous les mecs à la ronde comme je l'ai fait aujourd'hui. Mais qu'est-ce qui me prend ? Je m'assène une petite gifle. Parfois, je fais ça pour reprendre mes esprits, quand je commence à perdre pied dans une situation difficile.

Il va falloir que tu te calmes, ma grande.

Jusqu'à présent, mes états de service ont toujours été irréprochables. Mais si je fais capoter cette mission, je peux tirer un trait sur ma carrière à la DGSE, et ça, c'est hors de question. J'ai fait trop de sacrifices pour en arriver là. Je ne peux pas laisser mes hormones foutre ma vie en l'air.

Le problème, c'est que depuis Luc, je n'ai pas rencontré d'autre garçon qui me plaise. Et là, soudain, je craque pour deux mecs en même temps. Dont un pour lequel il m'est interdit d'avoir des sentiments.

Je pense à Derek. Il doit être très fâché contre moi. Et comment lui en vouloir ? Je l'ai sûrement beaucoup déçu.

Je me lève tant bien que mal et m'assieds devant le bureau. Quand j'allume mon MacBook Pro, je ressens le trac habituel.

— Bonsoir.

La voix sévère de monsieur Duval me ramène à ma réalité d'agent secret.

— J'ai établi le contact.

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai parlé. Là, maintenant. Ce soir.

Il se racle la gorge et passe sa main dans ses cheveux gominés.

— Vous semblez chamboulée. Tout va bien ?

— Oui, oui. C'est juste... le décalage horaire.

— Thierry m'a raconté ce qu'il s'est passé.

Je soupire longuement. J'étais sûre qu'il me ferait un mauvais coup.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement ?

— Ecoutez, Sophie, je ne sais pas trop à quoi vous jouez, mais j'ai l'impression que c'est un jeu dangereux.

Thierry s'est empressé de moucharder. Mais en même temps, avait-il le choix ?

— Ne vous inquiétez pas. J'ai les choses bien en main. Tout cela fait partie de mon plan.

— Votre plan ? Votre mascara coule sur votre visage et on dirait qu'un rouleur compresseur vous est passé dessus. Vous êtes sûre de savoir ce que vous faites ?

— Oui, chef. Croyez-moi. Mon but est d'approcher Pierre Dulaurier au plus près pour mieux le prendre en flagrant délit.

— Thierry est quelqu'un de très intelligent, et c'est un vrai pro. S'il m'informe d'un problème, j'ai tendance à le croire. N'oubliez pas qu'il a bien plus d'expérience que vous.

Sa remarque me vexe terriblement. Cependant, je dois conserver mon calme.

— Très bien. Je garderai ça à l'esprit.

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

J'hésite un instant. C'est vrai, que vais-je faire maintenant ?

— Eh bien... étant donné que nous avons sympathisé, je vais faire en sorte de le revoir.

— Sympathisé ? En effet, c'est ce que j'ai crû comprendre.

Il commence à m'énervier, avec ses remarques sarcastiques. Mais c'est lui le chef. Je dois m'incliner devant son autorité.

— Je vais continuer sur ma lancée pour le prendre la main dans le sac. C'était un peu trop difficile ce soir. Je...

J'ai faillit lui dire que je n'avais pas mon arme sur moi, au club.

Mauvaise idée. Je n'ai pas envie de lui donner une autre raison de me virer.

— Je vous garantis qu'on va les avoir, chef. Je vous en donne ma parole.

— Je l'espère bien.

Il coupe la communication sans rien ajouter de plus. Il a l'air très en colère contre moi. Bien sûr, ça n'est pas la première fois qu'il m'adresse des critiques ; mais il ne m'a jamais manqué autant de respect auparavant. C'est mon boss, mais parfois il se comporte comme mon père, ou comme un oncle trop protecteur.

Je me couche dans le lit et éteins la lumière. Je suis trop fatiguée pour me déshabiller. Je ferme les yeux et repense à cette soirée étrange. Ou plutôt, à Derek, et à Pierre.

J' imagine que je suis topless, et que j'ai enfilé un porte-jarretelles avec des bas. Je virevolte sur une barre de pole dance, et les haut-parleurs jouent un tube de Sean Paul. Je suis dans le club de Pierre, et des dizaines d'hommes vêtus de costumes sont assis dans la grande salle. Il m'admirent et essayent de mettre des billets dans mon porte-jarretelles. Je sais qu'ils bandent tous pour moi, et qu'ils veulent me faire l'amour. Soudain, Derek et Pierre me font un signe de la main. Ils m'emmènent vers une grande table sur laquelle ils m'allongent. Pierre s'agenouille entre mes cuisses, et Derek nous regarde un peu plus loin.

Pierre écarte le bord de ma culotte en dentelle afin d'admirer ma chatte. Je sens son souffle chaud sur mon sexe excité. Il dépose des baisers doux et torrides sur ma vulve humide, et je gémiss de plaisir. J'essaie de le repousser, parce que c'est un criminel et que je ne dois pas faire ça. Mais mes poignets son attachés à un anneau sur le mur derrière ma tête. Je sens sa langue chaude se poser sur mon sexe. Il lèche ma chatte comme un fruit défendu, tandis que Derek nous observe en se masturbant. Je jouis comme une folle.

*

Au petit matin, je me sens à la fois excitée et dérangée par le rêve érotique que j'ai fait. Au moins, cette fois, ça n'était pas un horrible cauchemar. Je m'assieds sur le lit et regarde autour de moi. A travers la baie vitrée, je vois des gens pique-niquer en bas, sur Elizabeth Bay. Des familles avec des enfants mignons qui jouent au ballon, accompagnés de petits chiens qui ressemblent à des peluches. C'est un quartier décidément très agréable, et je comprends pourquoi David Bowie l'aimait tant.

Je fais un tour dans le salon. Nadine semble s'être absentée, ce qui m'étonne vu mon état de la veille. Je ne peux m'empêcher de lui en vouloir de m'avoir laissée seule. En même temps, est-ce bien sa faute si je me comporte comme une gamine ?

Je me dirige vers la salle de bain, me déshabille, prend une douche et me refais une beauté. Puis j'enfile une robe d'été à fleurs, jette mon Glock dans mon sac à main et fais l'effort surhumain de sortir pour acheter quelque chose à manger.

8.

Il fait un temps radieux. Dans la rue, des cacatoès à la blancheur immaculée s'activent autour des terrasses de café. Ces gros perroquets braillent comme des bébés et agitent leurs crêtes jaunes pour communiquer. Il y a aussi de grands ibis blancs avec de petites têtes au long bec recourbé. On dirait qu'ils sortent tout droit d'un papyrus égyptien. Ces oiseaux sont tellement exotiques à côté de nos pigeons parisiens!

Ils ramassent les miettes laissées par les clients attablés aux terrasses, qui ressemblent tous à des modèles de fitness. Un peu plus loin, j'avise une boulangerie et jette un coup d'œil à la vitrine. Les pâtisseries y ont l'air délicieuses. J'entre et me laisse tenter par deux pains au chocolat et un café au lait de soja. Tant pis pour ma ligne. De toute façon, tous les australiens de sexe masculin que j'ai rencontrés jusqu'à présent semblent me trouver à leur goût. Alors c'est pas deux kilos en plus qui vont changer grand chose !

Je m'en vais avec mes pains au chocolat et mon café, et vais m'asseoir sur un banc d'Elizabeth Bay, juste devant le ponton. J'admire les yachts alignés comme autant de jouets de riche, et souris en voyant les petits chiens s'amuser dans les vagues. Derrière moi, quelques familles prennent leur petit-déjeuner sur l'herbe, et un clochard ronfle sur un banc. Le quartier est vraiment très paisible.

C'est la première fois que j'ai deux secondes pour souffler. Mon boulot d'agent secret est épuisant. D'ailleurs, je commence à me demander si j'ai choisi la bonne profession. Peut-être que me faire virer serait la meilleure chose qui puisse m'arriver ?

Je regarde l'horizon, le ciel d'un bleu profond sans aucun nuage, la mer turquoise. Habiter près de l'océan, c'est ce qu'il y a de plus beau.

Et puis je pense à Luc. C'est à cause de lui que j'ai commencé cette carrière à la DGSE. C'est lui qui m'a rendue malheureuse, et presque suicidaire. C'est lui qui m'a donné envie de changer de vie, et de travailler pour mon pays.

C'est dans l'adversité que s'est révélée ma force de caractère.

Soudain, mon téléphone sonne. Punaise, je ne peux pas être tranquille cinq minutes... Bien sûr, c'est Nadine.

— Les garçons nous invitent à faire une promenade au bord de la mer. Tu veux venir ?

J'ai envie de lui dire non.

— O.K., j'arrive.

Le devoir m'appelle.

*

Nous retrouvons les garçons à Bondi Beach, comme d'habitude. Ils nous ont invitées à faire le *Bondi-Coogee Walk*, une grande balade de plusieurs kilomètres le long des plages paradisiaques de la côte Est de Sydney.

Thierry et Marc sont là, ainsi que Derek et Pierre. Lorsque j'aperçois les deux beaux gosses, je ne sais plus où me mettre. Après la soirée d'hier, cette situation est quelque peu gênante...

Ils nous font la bise, et la bonne humeur de Nadine rend tout de suite l'atmosphère plus respirable.

— Ca va les mecs ? dit-elle en agitant ses nichons dans tous les sens.

Comme toujours, elle porte un t-shirt rose et a *oublié* son soutien-gorge.

Derek et Pierre discutent comme si de rien n'était. J'ai l'impression qu'ils ont fait la paix, hier soir. Mais j'ai l'impression que Pierre fait preuve de distance à mon égard. A moins que ce ne soit mon imagination ? Je n'en sais trop rien.

Nous quittons Bondi Beach et commençons notre balade au sommet des falaises. En chemin, nous apercevons des plages absolument sublimes en contrebas. La mer d'un bleu profond est impossiblement belle, et il n'y a aucun nuage dans le ciel dégagé. En bas, le sable fin semble avoir été déposé sur les plages par une main divine. Partout, des jeunes australiens jouent au volley, font du surf, nagent et flirtent avec insouciance. Je n'ai jamais vu autant de mecs et de filles canons au mètre carré.

Est-ce que j'ai trouvé le paradis dans ce pays ? Pourquoi serais-je obligée de rentrer en France ? Il y a tout ici. La mer, un climat de rêve, du boulot, des beaux mecs en veux-tu en voilà... A côté, l'hexagone me paraît d'une tristesse sans nom...

— Comment vas-tu ? me demande Derek.

Il porte un t-shirt bleu ciel Quiksilver et un short de bain noir. On dirait un sauveteur d'Alerte à Malibu.

— Bien, et toi ?

Je l'avoue, je me sens très embarrassée...

— Ca va bien, merci. Je suis désolé d'être parti si précipitamment hier soir.

— Ce n'est rien. Je...

Je ne sais pas trop quoi ajouter.

— Qu'est-ce que tu penses de Sydney ? me demande-t-il.

Devant nous, Pierre se retourne pour me jeter un coup d'œil furtif. Puis il détourne le regard. Il est décidément très distant...

— Pour le moment, je trouve cette ville géniale ! Il y a tellement de choses à faire ici. Et puis, comment s'ennuyer avec toutes ces belles plages ?

— Tu sais qu'il y a plus de 100 plages à Sydney ?

— Quoi, vraiment ?

Je lui souris tout en l'observant attentivement. Il est vraiment très beau, et très charmant. C'est le genre de garçon qu'il me faudrait dans ma vie, cela ne fait aucun doute. Il a toutes les qualités que je recherche chez un mec, et puis en plus, il semble s'intéresser à ma personne, et pas seulement à mes fesses. Ca me change des losers qui me draguent à Paris!

J'ai de la chance qu'il daigne encore me parler après mon comportement d'hier soir... Alors, pourquoi suis-je toujours en train de penser à Pierre ?

Nous longeons de sublimes villas au bord d'une autre falaise, puis nous atteignons la plage de Tamarama. Je m'arrête une seconde pour respirer l'air pur de l'océan. Que ça fait du bien... Autour de nous, les habitants de Sydney semblent tous être en bonne santé, et heureux de vivre. Il y a quelque chose d'idyllique dans ce cadre de vie. Je comprends enfin pourquoi tant de personnes souhaitent immigrer dans ce pays.

Cependant, je me sens toujours un peu perdue. Depuis que je suis arrivée ici, je ne me comporte pas de façon rationnelle. Je me rends bien compte que je suis en train de laisser mes émotions et mes sensations me dicter leurs quatre volontés.

Nous atteignons enfin Coogee, une très jolie plage qui semble être le point de rencontre (et de drague) principal des jeunes habitants de Sydney. Et là, pareil, je me dis encore que j'aimerais bien rester pour toujours dans cette belle ville ensoleillée. Je suis vraiment en train de craquer pour Sydney ! La grisaille parisienne et la mauvaise humeur légendaire des habitants de la capitale ne me manquent pas du tout.

Nous installons nos serviettes sur la plage, et je jette un coup d'œil à Pierre. Il a retiré son t-shirt, et je peux admirer à loisir le dessin harmonieux de ses muscles saillants et bien proportionnés. Il est à la fois mince et athlétique, le genre de physique que j'adore chez un mec. C'est la première fois que je le vois en plein jour, et il est encore plus beau sous le soleil radieux de Sydney. A présent, je peux voir que ses yeux sont vert foncé, comme de sombres émeraudes. J'y devine un mélange d'assurance, et de tristesse.

Nous nous installons sous nos parasols. Immédiatement, Derek s'allonge à ma gauche, et Pierre à ma droite. Punaise ! Ca, c'est ce que j'appelle une situation ambiguë... Qu'est-ce que je dois faire ? Je ne suis pas du tout habituée à côtoyer d'aussi beaux mecs dans ma vie de tous les jours.

Pierre se penche vers moi.

— Tu t'es bien amusée, hier soir ? demande-t-il.

— Euh... oui... c'était chouette, rétorqué-je bêtement.

Je ne sais plus où me mettre...

Il plonge ses yeux verts dans les miens tout en me souriant, puis il se lève et court vers la mer pour aller nager.

Je me sens toute chamboulée.

— Est-ce que tu veux que je te passe un peu de crème solaire ? me demande Derek.

A-t-il perçu mon émotion ?

— D'accord... Pourquoi pas...

Il s'assied derrière moi, et ses grandes mains chaudes commencent à masser la crème sur mon dos, puis sur mes épaules et mes bras. Ses caresses sont très agréables. Je suis anxieuse de nature, et ce massage merveilleux me fait un bien fou. Il détend mes muscles et calme mes

nerfs. Je dois l'avouer : le contact de ses mains sur ma peau me fait un sacré effet. A ma grande surprise, je sens que je commence même à mouiller. En même temps, j'observe Pierre tandis qu'il nage le crawl dans les vagues au loin.

Pierre, le beau voyou que je dois arrêter coûte que coûte.

— Je peux baisser un peu le haut de ton bikini ?

La question de Derek me surprend. Je le trouve bien téméraire.

— O.K., m'entends-je répondre.

Tandis que je continue d'observer Pierre, Derek fait glisser les bretelles de mon bikini sur mes épaules, et je frémis. Je commence même à avoir la chair de poule... Alors, il baisse un peu l'étoffe de mon bikini, au niveau de mon décolleté. A présent, il peut admirer le haut de mes seins. Il masse la crème solaire sur mon cou, puis ses mains descendent sur le début de mes seins. Je commence à trembler... Ce qu'il est en train de faire est particulièrement osé...

Nadine me regarde avec un petit sourire tandis que Derek fait glisser ses mains de plus en plus bas. A chaque caresse, ses doigts s'enfoncent un peu plus profondément dans le haut de mon bikini. Je ferme à moitié les yeux. J'aime ce qu'il me fait... C'est tellement bon... Je ne devrais pas le laisser faire ça... Mais j'aime...

Au moment où ses doigts frôlent mes tétons, je lui donne une petite tape sur la main.

— Non mais dis donc, tu ne crois pas que ça suffit comme ça ? dis-je en faisant mine de me fâcher.

Il me regarde sans trop savoir si je suis sérieuse ou non.

J'éclate de rire.

— Tu m'as assez badigeonnée de crème, maintenant. Tu peux passer à autre chose, Derek.

Je m'allonge sur ma serviette tandis que les autres se lèvent pour rejoindre Pierre. Derek me demande de venir aussi, mais cette fois, j'ai envie de rester seule.

Je ferme les yeux et essaye de faire le point. Mais j'ai du mal à me concentrer sur mes idées. Les caresses érotiques de Derek m'ont incroyablement émoustillée. Et puis Pierre... No comment. Il va falloir que je prenne une douche froide, en rentrant à la maison.

Je les regarde s'amuser dans les vagues. Comme toujours, Nadine capte rapidement l'attention de tous les mecs autour d'elle, ce qui n'est pas très étonnant. Elle porte un bikini blanc qui laisse peu de place à l'imagination. Oui, vous avez bien lu ce que j'ai dit... Ses tétons sont durs sous son haut de bikini transparent, sa chute de reins est toujours aussi sublime, et ses fesses ultra fermes sont hautement appétissantes.

Elle discute avec Pierre, et ils semblent bien s'amuser. Lorsqu'il la prend dans ses bras pour la balancer dans les vagues, je commence à m'inquiéter... Est-ce qu'elle serait en train de... Mais oui, ma parole, elle est en train de le draguer ! Sacrée Nadine... Toujours prête à tout pour faire tourner la tête des beaux gosses.

Je baisse mon chapeau en paille sur ma tête et l'expression de mon visage se renfrogne. Je sais, je sais, je suis censée enquêter sur ce mec pour l'arrêter. Mais je ressens tout de même un pincement au cœur quand je les vois flirter ainsi.

Lorsqu'ils retournent à leurs serviettes, je fais semblant d'être absorbée par la lecture de mon Elle. Je ne veux surtout pas que Pierre pense que je suis jalouse. C'est hors de question ! Je passe l'heure suivante à lire mes magazines sans presque rien dire, tandis que Nadine discute avec les mecs. Comme toujours, Thierry, ce brave clown, me regarde avec un sourire entendu. Il s'attend peut-être à ce que je lui adresse un clin d'œil complice, ou quelque chose de ce genre. Il peut rêver !

Lorsque nous nous préparons pour rentrer à la maison, Derek m'invite à aller boire un verre avec lui, et j'accepte. Nous disons au revoir aux autres, et Pierre me regarde bizarrement. J'accompagne ensuite Derek au Coogee Pavilion, un joli pub rempli de *beautiful people*.

— Je suis content que tu aies accepté mon invitation, dit-il tandis que nous trinquons.

— Et je suis ravie que tu m'aies invitée dans ce lieu magnifique.

Le pub fait plusieurs étages, et il est vraiment très beau avec sa déco surfeur chic. J'ai bien compris que Derek cherchait à m'impressionner.

— Je voulais m'excuser pour mon comportement d'hier soir, dis-je en buvant une gorgée de mon mojito. J'étais un peu saoule. Je ne savais plus trop ce que je faisais.

Il sourit.

— Tu n'as pas à t'excuser. Tu peux faire ce que tu veux, tu sais ? Je ne suis pas ton petit ami.

Son sourire s'estompe, et il hésite un instant. Ses beaux yeux gris expriment une certaine inquiétude.

— Bien que... J'espère pouvoir le devenir, un jour.

Je manque de m'étouffer sur ma paille. Je savais que Derek était entreprenant, mais pas à ce point.

— Je... Merci pour ce beau compliment, Derek.

Ses yeux gris plongent dans les miens, et nous nous observons sans rien dire. Il se penche alors vers moi, mais je détourne la tête avant que ses lèvres ne rencontrent les miennes.

— Tu ne veux pas sortir avec moi ?

— Je suis désolée. C'est juste que... tout va un peu trop vite. J'ai besoin de temps. Surtout après tout ce qu'il s'est passé hier soir.

Bien entendu, je devine une immense déception dans son regard. Mais Derek est un vrai gentleman.

— Je comprends. Et je suis prêt à attendre.

Comment lui expliquer que je suis un agent secret, envoyé ici pour arrêter Pierre et détruire son syndicat du crime ? Et comment lui dire que je le trouve à mon goût, mais que le truand que je dois mettre hors d'état de nuire me plaît aussi ?

Il est difficile d'expliquer ce genre de choses quand on ne sait pas soi-même où l'on en est. Derek paye l'addition, nous nous faisons la bise, et

je saute dans le premier métro pour rentrer à Kings Cross. Pendant le trajet, je me sens toute tourneboulée. Mes idées vont de Derek à Pierre, et de Pierre à Derek. Pourtant, je devrais plutôt réfléchir à ma mission ; trouver le meilleur moyen de la mener à bien pour pouvoir rentrer en France avec le sens du devoir accompli.

Pas facile, d'être un agent secret célibataire de 22 ans...

*

Je marche sur Darlinghurst Road. Autour de moi, des touristes, des backpackers, des prostituées, des transsexuels, des drogués, des clodos, des alcoolos, des hommes d'affaires, des flics et des matelots se côtoient dans la plus grande harmonie. Je commence à bien aimer ce quartier, qui me fait penser au 18e arrondissement de Paris.

J'atteins la magnifique Macleay Street, avec ses bâtiments classés art déco, puis je tourne à droite sur Elizabeth Bay Road. L'idée de retrouver mon appartement Airbnb me ravit. Ca ne fait pas très longtemps que nous y avons emménagé, mais je m'y sens déjà chez moi. Il ne me reste plus qu'à appeler mon boss pour lui faire mon rapport, et ensuite je pourrais m'allonger sur mon lit pour regarder un film sur Netflix tout en buvant un bon verre de vin rouge.

Je regarde ma montre : elle indique 17 heures. Ca va, j'ai encore un peu de temps. J'enfonce ma clef dans la serrure, et au moment où je la tourne, j'entends un bruit suspect.

Je saisis mon flingue et avance doucement dans le salon.

Le bruit semble provenir de la chambre de Nadine.

Je suis entraînée pour ce genre de situation. Je n'ai pas peur. Je suis comme un prédateur qui avance vers sa proie.

La porte de la chambre de Nadine est entrouverte. Je l'ouvre un peu plus grand et jette un coup d'œil à l'intérieur. Elle est dans son lit, avec un mec. Lui est resté habillé, mais elle a retiré ses vêtements. Elle est totalement nue, et magnifique, comme toujours. L'homme caresse ses seins aux tétons roses durcis par le désir. Elle gémit tandis qu'ils échangent des baisers passionnés.

Mon esprit n'accepte pas tout de suite la réalité de ce qu'il se passe.

L'homme qui est en train d'embrasser Nadine, c'est Pierre.

J'ai l'impression que mille aiguilles transpercent mon cœur. Je baisse mon arme, et des larmes emplies d'amertume me viennent aux yeux. Ce mec est un criminel, mais je ne peux pas m'empêcher de ressentir un mélange de chagrin et de haine. Finalement, Nadine a encore gagné...

Le visage de Pierre descend sur la poitrine de Nadine. Il saisit ses seins de ses mains expertes et les embrasse avec gourmandise. Il suce ensuite ses tétons roses, et elle saisit ses cheveux bruns pour mieux le guider. Elle frotte son sexe nu contre Pierre, et semble prendre un plaisir incroyable à faire ça. Ils sont beaux, tous les deux, et je ne peux m'empêcher d'être excitée malgré ma colère et ma tristesse.

— Sophie !

Nadine m'a aperçue dans l'embrasure de la porte. Je m'en vais alors sans rien dire.

Je fonce dans la rue. J'ai l'impression d'avoir des œillères, comme un cheval de course. La petite voix en moi essaye de me raisonner, de me dire que je suis venue à Sydney pour arrêter ce mec, pas pour sortir avec lui, mais mes larmes continuent de couler.

Comme toujours, quand je pense à Pierre, des émotions contradictoires s'emparent de moi. J'aimerais être à la place de Nadine, mais en même temps, je m'inquiète pour elle. Pierre est sexy, et très dangereux. Je n'aime pas la tournure que prennent les événements.

Bien entendu, je vous voir déjà venir : vous vous demandez comment un agent secret hautement qualifié comme moi peut craquer pour le type qu'elle doit arrêter, et bien entendu vous avez raison. En temps normal, je ne tomberais jamais dans un tel piège. Mais si vous voyiez Pierre, vous comprendriez immédiatement pourquoi je suis en train de perdre la tête.

Le mot *séduisant* n'est pas assez fort pour décrire ce garçon...

Un policier voit mes larmes et me demande si tout va bien, mais je continue à marcher tout en l'ignorant. Je fonce alors comme une fusée en direction de Kings Cross afin de prendre le métro direction je-ne-sais-où.

Une Porsche rouge s'arrête soudain près de moi. Son conducteur me regarde avec inquiétude.

— Monte, s'il te plaît, dit Pierre.

Il porte une veste d'été bleu marine et des lunettes de soleil Persol, celles que portait Steve McQueen dans le film *Le Mans*.

Je continue à foncer sans lui répondre, tandis qu'il roule à mes côtés, comme pour m'escorter.

— Allez, monte Sophie.

— Non. Nadine t'attend dans sa chambre. Tu devrais aller la retrouver.

— S'il te plaît.

Je m'arrête soudain et le regarde droit dans les yeux. J'ai envie de le laisser en plan, mais je n'y arrive pas. Je me sens paralysée sur place.

— Viens, murmure-t-il.

Je saute dans sa décapotable, et il démarre en trombe.

9.

Nous traversons le fameux pont de Sydney en direction du Nord.

L'opéra d'une blancheur immaculée brille de mille feux sous les rayons ardents du soleil, et les ferrys remplis de touristes semblent minuscules sur la baie turquoise. Ils les emmènent à Mosman, là où se trouvent les fameuses plages de Manly et de Balmoral.

Pierre et moi n'échangeons pas un mot. Il ne tente pas de me donner d'explications, et je ne lui pose aucune question. Seul le son de la radio interrompt le silence qui règne entre nous. Je reconnais *Under the bridge*, des Red Hot Chili Peppers. J'adore cette chanson.

*It's hard to believe
That there's nobody out there
It's hard to believe
That I'm all alone
At least I have her love
The city she loves me
Lonely as I am
Together we cry*

Nous traversons différents quartiers que je ne connais pas, et roulons à côté de plages magnifiques s'étendant à perte de vue. Dee Why... Narrabeen... Mona Vale... Avalon Beach... Whale Beach... Palm Beach...

Palm Beach est la dernière plage à l'extrémité Nord de Sydney. C'est là qu'est tournée la célèbre série *Home and Away*, un sitcom très populaire dans les pays anglophones, mais peu connu en France.

— Mon père a une villa ici.

C'est la première fois que Pierre ouvre la bouche depuis qu'il m'a demandé de monter dans sa Porsche.

Nous roulons au sommet d'une colline à la végétation desséchée par le soleil. Il se gare alors devant une magnifique villa de style victorien surplombant la baie. La maison est immense. Nous descendons de la Porsche pour mieux admirer la vue sur l'océan, qui est simplement grandiose. Il ouvre ensuite la grande porte verte de la villa, sans prononcer un mot, et nous y entrons.

A l'intérieur, je trouve exactement ce à quoi je m'attendais. Une maison digne d'une star hollywoodienne, avec un salon immense et haut de plafond, des murs immaculés recouverts de tableaux de maîtres, un chandelier et une vue panoramique sur l'océan. Un piano trône près de la baie vitrée.

— Ce piano a appartenu à Elton John, explique Pierre.

Je pianote sur les touches tout en admirant la vue. Je commence à comprendre pourquoi l'argent donne le vertige à certaines personnes. En bas, le sable a une teinte légèrement ocre. On voit bien que c'est du sable australien. L'océan infini propulse ses vagues formidables sur la plage, et des surfeurs sans peur et sans reproches s'élancent dans l'écume, tels des gladiateurs de la mer.

— On descend ?

Pierre ouvre la baie vitrée et me fait signe de l'accompagner. J'avise le sentier qui descend de la terrasse vers la plage, de l'autre côté de la colline.

Nous nous engageons sur le chemin escarpé, au milieu de la végétation jaunie par le soleil. Des ronces m'écorchent un peu les jambes, mais je m'en fiche. Je me demande où Pierre veut en venir... Devant moi, de magnifiques papillons multicolores s'élancent vers le ciel, et au-dessus de nous, le soleil australien a déjà commencé sa descente vers l'horizon.

Nous atterrissons enfin sur la plage, baignés par la lumière rose des derniers rayons du soleil.

— J'avais très envie de te montrer mon endroit préféré, dit-il.

Je regarde autour de moi. Palm Beach est une plage magnifique, la plus belle de toutes celles que j'ai vues en Australie, ou même en Europe. Je comprends pourquoi il aime tant ce lieu.

— Et pourquoi veux-tu partager tout cela avec moi ? Je t'ai vu avec Nadine. Vous aviez l'air de bien vous entendre... c'est le moins qu'on puisse dire.

Il sourit, mais l'expression sur son visage a quelque chose de figé.

— Je suis désolé, Sophie. Je ne voulais pas... te faire du mal.

— Me faire du mal ? Tu as une bien grande opinion de toi-même.

Il observe l'océan en silence. Le vent souffle doucement dans ses cheveux bruns, et la lumière d'or du soleil couchant illumine son beau visage mystérieux.

— Je sais que je ne me suis pas toujours bien comporté, dit-il enfin.

Il se tourne vers moi.

— J'ai même commis... des actes impardonnables. Mais...

— Oui ?

— Nous ne nous connaissons pas très bien, mais le peu de choses que je sais de toi me donne envie de changer. De devenir quelqu'un de bien.

La brise du soir soulève mes cheveux, et je tremble un peu. J'ai l'impression de vivre une scène de cinéma.

— Je suis sûr que tu peux m'aider, Sophie.

Il approche ses lèvres des miennes et m'embrasse. J'ai l'impression de m'envoler, comme un oiseau. A ce moment précis, plus rien au monde n'existe à mes yeux, mis à part ce baiser. J'oublie Nadine, Derek, Thierry, Paris, la DGSE, ma mission.

Il me saisit tendrement dans ses bras, puis il m'allonge sur le sable. Il s'accoude au-dessus de moi, et dépose de doux baisers sur mes lèvres frémissantes. Un feu sauvage naît au creux de mon sexe et se propage dans tout mon corps. Je le désire follement...

Il caresse mes seins sous ma robe d'été, et je sens que mes tétons durcissent sous l'étoffe. J'aime sentir son corps musclé et viril contre moi. J'ai besoin de ses caresses, de ses baisers. Il embrasse mon front, mes paupières, mes joues et ma bouche. Puis il descend jusqu'à mon décolleté, qu'il embrasse sensuellement.

Je n'en peux plus...

— Je te veux, dit-il en caressant mes cheveux. Montons dans la villa.
Il me prend par la main, et nous retournons dans sa grande maison, en haut de la colline.

*

Le salon baigne dans la lumière mordorée du soir, et une douce brise à la senteur marine agite les rideaux de la baie vitrée. Pierre a ouvert une bouteille de Champagne, et il nous a préparé une sole meunière succulente. Nous buvons le Champagne et nous régalons de ce plat savoureux. Dehors, le panorama est absolument fantastique.

— Je suis ravi que tu aies accepté de venir.
Je souris, et je sens que je rougis de plus belle.
— Cela aurait été dommage... que tu partes sans écouter ce que j'avais à te dire, continue-t-il. Nadine est une amie, c'est tout.
Je fais la moue.

— Désolée, Pierre. Mais j'ai l'impression qu'elle représente un peu plus que cela pour toi.

Il me ressert du Champagne, peut-être pour m'amadouer ? J'accepte toutefois de trinquer avec lui.

— Je porte un toast à cette très belle soirée passée ensemble, Sophie. Et à d'autres peut-être ?

Je bois une gorgée du délicieux nectar. Pourquoi faut-il que je sois toujours attirée par des hommes dangereux ? Il se lève soudain, me dominant de toute sa hauteur. Il me prend alors dans ses bras et m'emmène dans la grande chambre de ses parents, puis il me dépose sur un lit à baldaquins couvert de draps de soie pourpre. Je me laisse faire comme une poupée de chiffon.

Il m'embrasse tendrement, et des frissons de plaisir saisissent tout mon corps. Ce sont les frissons de l'interdit.

Et puis soudain, je redeviens lucide. Je me souviens de la raison pour laquelle je suis là. Ce qu'a fait Pierre. *Ce qu'il est.*

— Attends, dis-je entre deux soupirs.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je...

Je le repousse doucement.

— Tu ne veux plus ?

— Je préfère... y aller doucement.

Je le désire comme je n'ai jamais désiré un homme. Mes sens enflammés m'ordonnent de faire l'amour avec lui, mais mon cerveau me dit que non, je ne peux pas faire ça... Je ne peux pas trahir ma hiérarchie, pas plus que mon pays.

Il dépose un tendre baiser sur mon front.

— Il n'y a pas de problème, Sophie. Je comprends.

Il s'allonge derrière moi, et pose son bras sur le mien. J'aime sentir son corps chaud... Je suis à la fois heureuse, et malheureuse. Je veux devenir sa petite amie, mais je dois aussi l'arrêter.

Je ne sais plus quoi penser...

Nous nous endormons l'un contre l'autre, enivrés par la douce odeur salée de l'océan et bercés par le bruit des vagues.

*

La sonnerie de mon iPhone me réveille. Je m'assieds sur le lit à baldaquins et regarde autour de moi. Je suis seule dans la chambre du père de Pierre. Mon smartphone continue de sonner, et j'essaye de voir où il se trouve. Rien à faire, je n'arrive pas à le trouver.

Pierre ouvre soudain la porte de la chambre. Il porte une chemise en lin entrouverte sur son torse musclé. Ses pectoraux sont à croquer, et je ne parle même pas de ses abdominaux...

— Tiens, dit-il en me tendant l'iPhone avec un grand sourire.

Je saisis le téléphone et lui adresse un petit sourire intimidé. Je ne sais pas trop quoi penser de ce qu'il s'est passé. Tout ce que je sais, c'est que j'ai adoré cette soirée ensemble. C'était tellement romantique.

— Allô ?

— Sophie ? C'est moi !

La voix de Nadine tremble dans le combiné. Je sens qu'elle a vraiment eu peur pour moi.

— Où es-tu passée ? J'étais morte d'inquiétude !

— Ne te fais pas de souci pour moi, Nadine. Je vais bien. Et toi ?

— Je... je... Est-ce que je peux t'expliquer ce qu'il s'est passé ?

Je regarde Pierre. Il boit un verre de jus d'orange tout en m'observant.

— Tu n'as pas besoin de t'expliquer, dis-je en le pensant vraiment. En fait, je suis... avec Pierre.

Nadine reste muette pendant quelques secondes qui semblent durer une éternité.

— Sophie, écoute-moi bien. Pierre et moi avons regardé ton téléphone en ton absence.

Une goutte de sueur glacée coule le long de mon échine.

Au camp d'entraînement, on m'a appris à réfléchir très vite, pour analyser les situations les plus périlleuses et mettre au point une stratégie en moins d'une minute.

J'essaye de me rappeler de ce qu'il s'est passé la veille.

En effet, j'ai laissé mon iPhone à la maison quand nous sommes allés nous promener au bord de la mer. Nadine et Pierre sont sûrement tombés dessus pendant que je buvais un verre avec Derek.

Quelle imbécile je fais...

Pierre m'observe toujours en sirotant son jus d'orange. Les rayons du soleil mettent en valeur le dessin de ses muscles sous sa chemise d'été immaculée. Il est terriblement sexy, mais aussi terriblement dangereux.

Arrête de divaguer... Réfléchis...

Il a eu accès à mon téléphone. Est-ce que cela signifie qu'il a vu les messages de mon boss ?

Pierre s'approche de moi et prend le téléphone de mes mains, avant de l'éteindre. Je ne proteste pas.

— Tu sais tout ? demandé-je d'une voix blanche.

— Oui. Je peux te dire que ton amie Nadine est tombée des nues. Elle ne se doutait pas une seconde que tu étais un agent de la DGSE, et que tu es venue ici pour m'arrêter. Et je dois dire que moi aussi, je ne m'attendais pas à une telle surprise.

Il avale une autre gorgée de jus d'orange tout en me regardant droit dans les yeux.

— Je...

J'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de mal, de l'avoir trahi, alors que pourtant, c'est lui le criminel. Et puis, j'ai aussi l'impression d'être une idiote. Je n'ai pas été pro, sur ce coup-là.

Mais je peux peut-être me rattraper.

Mon premier réflexe est de poser ma main sur ma ceinture, et bien sûr, je me retrouve encore une fois désarmée. Ca devient une habitude, chez moi.

— Tu cherches quelque chose, Sophie ?

J'ose enfin le regarder droit dans les yeux.

— Pourquoi m'as-tu emmenée chez ton père, si tu savais que j'enquêtais sur toi ?

Au lieu de m'effrayer, ses yeux perçants ont quelque chose de presque rassurant. Je ne sens pas la moindre agressivité en lui.

— Je t'ai invitée... Parce ce que tu me plaît terriblement.

Il s'approche soudain de moi, et en un geste d'une rapidité foudroyante, il me passe une paire de menottes aux poignets.

— Non !

Il me saisit par la taille et me soulève comme une plume. Puis il me laisse retomber sur le lit à baldaquins sans que je ne puisse rien faire. J'essaye d'écarter les bras pour desserrer les menottes, mais c'est impossible. A présent, je suis sa prisonnière. Il marche à côté de moi, félin et sûr de lui. Je sens le délicieux parfum de son eau de toilette.

— Ne fais rien que tu risques de regretter, dis-je d'une voix tremblante. Les autorités françaises savent que je suis ici.

Il attache les menottes sur le panneau du lit derrière ma tête. J'ai peur, et en même temps, je suis tellement excitée que je mouille comme une fontaine dans ma petite culotte.

Que va-t-il me faire ? Est-ce qu'il va me tuer ?

D'un seul geste, il fait glisser le haut de ma robe le long de ma poitrine. Je ne porte pas de soutien-gorge, et mes seins jaillissent d'un seul coup hors de l'étoffe. Mes tétons sont tellement durs et excités qu'ils me font mal. Il les embrasse avidement, et lèche la douce chair de mes mamelons. Je pourrais hurler à l'aide, mais je n'en fais rien.

J'aime trop ce qu'il est en train de me faire.

— *Non...* dis-je sans conviction. *Non...*

Il suce chacun de mes tétons comme s'il s'agissait de framboises, puis il fait glisser ma robe d'été le long de mon corps. A présent, je ne porte plus que mon string en dentelle noire.

— Je ne peux pas... faire ça... dis-je faiblement.

Je suis totalement offerte à ses désirs, vulnérable, sans défense. Il peut faire de mon corps tout ce qu'il veut.

Il enfonce sa langue dans ma bouche tout en promenant sa main douce et chaude le long de mon corps. Il caresse ma joue, mes seins, mon ventre, puis il masse ma toison avec le dos de sa main.

J'adore tellement ce qu'il fait, que j'ai l'impression que je vais jouir dans la seconde. Il est en train de chambouler mes sens dans un déluge de volupté...

Il suce ma langue comme un bonbon. Puis sa langue chaude et humide descend sur mes seins, mon estomac frémissant, mon sexe brûlant...

Je crie de plaisir. Mon corps attaché et sans défense se raidit. Je n'en peux plus...

— Pierre... dis-je dans un soupir.

Il se montre doux et autoritaire à la fois. Je suis sa prisonnière, et je ne peux m'empêcher d'aimer cela.

Il embrasse mon sexe humide, faisant glisser ses lèvres et sa langue sur mes poils pubiens, les lèvres de ma chatte, mon clitoris. Il titille mon intimité, se régaland de mon sexe comme d'un plat exquis. Je n'en peux plus de plaisir... Je sens un orgasme monstrueux se masser en moi, tel un animal sauvage prêt à bondir hors de sa cage.

— J'adore ce que tu fais, dis-je dans un souffle...

— Je veux te voir jouir, Sophie.

Un orgasme phénoménal explose en moi, tandis que des contractions de plaisir aussi puissantes qu'un séisme font vibrer mon sexe et le reste de mon corps. J'ai l'impression d'être emportée dans un tsunami de volupté que seul l'interdit peut procurer.

Pierre se régale de mon jus féminin, le buvant jusqu'à la dernière goutte, comme un bon vin. Il se lèche alors les lèvres en plongeant ses yeux gourmands dans les miens.

— Tu es délicieuse, dit-il avec un air de fin connaisseur.

— Pierre...

Je n'ai plus la moindre force en moi. Je me sens à la fois vidée, épuisée, honteuse et très heureuse. Il se relève, puis il reboutonne sa chemise. Il saisit alors une clé dans sa poche avant et la dépose près de mon pied nu, avec un grand sourire.

— Je te laisse ce petit souvenir. J'espère te revoir bientôt.

Rien dans son expression ne trahit un quelconque sentiment de haine. A vrai dire, ses yeux sont emplis de bonté, et d'une charmante ironie.

Il s'en va.

— Pierre, non !

J'entends la porte claquer. Je suis seule dans la grande villa, épuisée par mon orgasme, attachée sur le lit, avec cette clef minuscule à mes pieds. Je crains que le père de Pierre ne rentre et me surprenne ainsi, nue sur le lit. Et puis je réalise que finalement, c'est le moindre de mes soucis.

Il va falloir que je joue à la contorsionniste pour me libérer.

Allez, fais un effort, Sophie. Tu peux y arriver.

J'avance mon pied gauche vers la clef et la saisit entre mes orteils, un peu comme le ferait un chimpanzé.

Heureusement que je suis souple. Je fais de la gym depuis que je suis toute petite. Enfin plutôt, j'en faisais.

Je grimace en faisant un effort surhumain pour ramener mon pied au niveau de ma poitrine. Mes os craquent, et j'ai immédiatement des crampes. On dirait une acrobate... Et puis je parviens à laisser tomber la clef sur mon ventre.

L'acier froid sur ma chair me fait sursauter. Je fais une pause pour souffler un peu.

Encore un tout petit effort.

Je soulève mon estomac au-dessus du lit pour essayer de faire glisser la clé vers ma poitrine. Ça ne marche pas. Je propulse alors mon corps de haut en bas et de bas en haut pour que la clef rebondisse sur moi. Je dois m'y reprendre à 10 fois, et puis finalement, la clef atterrit sur ma lèvre supérieure, me blessant légèrement au passage.

Je maudis Pierre. Comment ce salaud a-t-il pu me faire ça ?

Je fais un effort surhumain pour saisir la clef entre mes dents. Je prends alors une grande inspiration, tourne la tête vers mes poignets attachés au lit, et crache la clef le plus fort possible vers mes mains. Je réussis à la saisir en plein vol.

Bingo.

Je tords mes poignets comme une malade. Harry Houdini serait fier de moi ! Le métal s'enfonce dans ma chair et me fait très mal, mais je dois continuer. Qui sait si Pierre n'a pas envoyé quelqu'un pour s'occuper de mon cas ? Je dois me libérer, et me lancer à ses trousses.

Je m'en veux terriblement d'avoir craqué pour lui... Je m'en veux d'avoir succombé à mes désirs. J'aurais de la chance si je parviens à conserver mon job...

Je fais un dernier effort et parviens à introduire la clef dans la serrure des menottes. Ça y est, elles s'ouvrent. Je suis enfin libre. Je m'assieds, mais j'ai le vertige. Je dois attendre quelques minutes avant de parvenir à me tenir debout.

Et puis je me lève. J'enfile ma robe, me recoiffe très rapidement, et quitte la villa de Pierre à toute vitesse.

10.

J'ai sauté dans le premier bus pour Sydney, et le trajet a bien duré 1h30. Je suis exténuée, ma robe est à moitié déchirée et mon mascara coule sous mes yeux. Pas étonnant que les autres passagers me regardent comme si j'étais un zombie!

J'en veux terriblement à Pierre, parce qu'il s'est joué de moi. Et Nadine... Je la retiens celle-là ! Pourquoi a-t-il fallu qu'elle espionne mon téléphone, et qu'elle partage mes secrets avec ce dealer ?

Je suis outrée par leur comportement, et catastrophée aussi, car je me rends compte que je suis en train de saboter cette mission avec mon comportement immature.

Mais maintenant, c'est fini, les bêtises.

Il est tard, quand j'arrive à Kings Cross. Je prend la direction d'Elizabeth Bay Road et regagne en vitesse notre appartement. Nadine m'attend sur le grand canapé. Elle est pale, anxieuse, et je vois bien qu'elle a pleuré.

Je la foudroie du regard.

— Le fait que tu aies fricoté avec Pierre, je m'en fiche. J'ai réagi comme une gamine, et je m'en excuse. Mais que tu aies allumé mon téléphone... Ca, je ne l'accepte pas.

— Je... je... balbutie-t-elle.

Elle fond en larmes et plonge son visage entre ses mains.

Je ne m'attendais pas à cela. Je me sens coupable. Je repense à toutes les fois où elle m'a soutenue, quand je n'allais pas bien. Surtout quand Luc m'a abandonnée.

Je m'approche d'elle pour la prendre dans mes bras, mais elle retire soudain ses mains de son visage et me jette un regard empli de haine.

— Et toi ?! Tu crois que tu es une sainte ? J'apprends que tu es un agent secret parti en mission à Sydney, et que tu m'as entraînée ici sans rien me dire. Tu ne penses pas que j'ai le droit d'être en colère, moi aussi? J'en reste bouche bée.

Nous nous observons en silence, comme deux boxeurs sur le ring avant le premier round.

Et puis elle me tombe dans les bras.

— Allez, allez, dis-je doucement. Ne te rends pas malade comme ça.

— Je ne voulais pas te mettre dans une situation pareille. Tu aurais pu mourir à cause de moi. Il aurait pu te tuer !

— Chuuut, chuuut. C'est de ma faute. Tu as raison ; j'aurais dû te dire la vérité.

Je regarde ses yeux emplis de larmes. Je vois bien qu'elle est vraiment désolée.

— Allez, vas te reposer.

Elle hoche la tête sans rien dire. Je l'embrasse sur la joue, et lui prépare un thé que je lui apporte dans son lit.

— J'espère... que tu ne vas pas aller chercher Pierre, maintenant.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— C'est trop risqué, Sophie. Je te conjure de ne pas y aller.

— O.K., c'est promis. Je reste ici.

Je quitte la chambre et gagne le salon. Je sors alors ma valise du placard, fouille dedans et enfille une paire de jeans, un t-shirt violet Zara et des Converse. Puis, je prends mon bon vieux Glock, le charge et le passe dans la ceinture de mon jean.

Je ne me sens pas fière d'avoir menti à Nadine, mais je n'avais pas le choix.

*

Il est minuit, une heure de grande affluence devant le club Egg. Je me fraye un passage parmi les clubbers sur le trottoir. Les belles plantes sur leurs talons aiguille me dévisagent, se demandant ce que je peux bien fiche là avec mon jean délavé. J'avance prudemment jusqu'au videur, au milieu du brouhaha. Certains fêtards éméchés me demandent de faire la queue comme tout le monde, mais je leur adresse un magnifique doigt d'honneur.

Le videur me dévisage.

— Tu crois que je vais te laisser entrer, avec ton jean pourri ?

Je lui montre ma plaque. Une insigne de la DGSE, ça a du chien. Il m'analyse de haut en bas, puis il plisse les yeux d'un air méchant avant de chuchoter quelque chose dans son oreillette.

— Ferme ta gueule ! m'entends-je hurler.

Je lui assène un coup de genou magistral dans les parties, et le gorille s'écroule en pleurnichant. Il ne s'attendait pas à recevoir une telle branlée de la part d'une nana deux fois plus petite que lui.

Les apparences sont trompeuses...

Je m'élance dans l'obscurité du club, bousculant au passage les clubbers sur la piste de danse. La musique électro, les spotlights, la chaleur m'étourdissent, et je me rappelle alors de ce qu'il s'est passé ici la veille au soir.

En haut, au deuxième étage, Pierre est installé à une table avec des mecs à l'air patibulaire. Il semble agité. Il doit être en train de préparer sa fuite.

Concentre-toi.

Je grimpe les escaliers quatre à quatre. A présent, je n'ai plus aucune pitié pour lui. Je vais l'arrêter, ici et maintenant. Mais mon cœur bat très fort dans ma poitrine. L'adrénaline se déverse comme un torrent dans mes veines tandis que je m'approche de leur table. Je sais déjà que ça va barder, et que je risque peut-être d'y rester.

Lorsque j'arrive à 10 mètres du groupe de malfrats, je sors mon arme.

— Bouge pas !

Pierre se couche sous la table, et l'un de ses sbires tire dans ma direction. J'entends la balle siffler à deux centimètres de mon oreille, mais c'est comme si les choses se passaient au ralenti. Un peu comme dans cette scène de Matrix où Neo esquivait les balles de revolver de son adversaire.

Je me planque derrière une colonne en marbre tandis que le club plonge dans le chaos. Les gens hurlent, courent dans tous les sens et se bousculent les uns les autres. Je ne peux pas me permettre de tirer ; je risquerais de blesser quelqu'un, ou pire encore. Je lève alors la tête pour voir où se trouve Pierre.

Il a ouvert une sortie de secours et pris la poudre d'escampettes.

Je fonce vers la sortie, mais l'un des malfrats me tire dessus. Je m'allonge par terre pour éviter d'être touchée et riposte en lui tirant dans les jambes. Il s'écroule lourdement, en hurlant, et pointe alors son arme dans ma direction. Sans réfléchir, je l'abats d'une balle dans la tête.

Le sang tambourine dans mes tempes. Ma respiration est saccadée, et l'adrénaline fait trembler mon corps. Je suis dans cet état second qui s'empare de moi lorsque je pars au combat. Une autre brute me saisit soudain par derrière. Je renverse ma tête en arrière, de toutes mes forces, pour lui mettre un coup de boule et briser son nez. Il s'écroule par terre, et je n'hésite pas à loger une balle dans son cœur.

Je bondis comme un ressort, ouvre la sortie de secours, déboule dehors et me lance aux trousses de Pierre sur Victoria Street. Je suis en mode prédateur ; je n'ai pas peur. Je suis le chat, et lui est la souris. Sur mon chemin, les passants affolés par le bruit des balles dans le club s'enfuient en hurlant et se planquent là où ils peuvent. Je n'en ai que faire. Je suis habituée à ce genre de situation. Tout ce que j'ai en tête à présent, c'est d'intercepter ce criminel et de le mettre hors d'état de nuire.

J'arrive au bout de Victoria Street. Pierre descend les escaliers qui mènent vers le quartier de Woolloomooloo, là où mouillent les bateaux de guerre de l'Australian Navy. Je le poursuis, et j'ai l'impression de voler au-dessus des escaliers plus que je ne les descends. Je bouscule un jeune couple terrifié au passage, et dans l'obscurité, je croise le regard phosphorescent d'un chat errant. Lui ne semble pas être dérangé par notre course-poursuite dans les rues de Sydney. C'est un chasseur, tout comme moi.

J'atteins le bas des escaliers et au loin, j'entends des sirènes de police. La cavalerie va bientôt arriver. Je cours tout en pensant à Nadine. J'aurais dû tout lui raconter, depuis le début. Ma vie d'agent secret ; ma mission à Sydney. Et puis je me rappelle de ce qu'il s'est passé entre Pierre et moi, dans le lit de son père. Je me force à ignorer ces images ambiguës qui me trottent dans la tête. Je n'ai pas le temps pour ça.

Pierre fonce le long d'une marina cossue où ont alignés des yachts valant des millions de dollars. Il tourne ensuite à gauche et s'enfonce dans la banlieue de Woolloomooloo. Il fait très sombre dans ce coin-là. C'est le quartier Aborigène, l'un des plus pauvres de Sydney. Je suis surprise de voir un lieu aussi délabré près d'une marina de riches.

J'avance doucement dans une ruelle mal éclairée. Je sais qu'il est là. Ma respiration se fait plus rapide, comme celle d'une panthère à l'affût.

Soudain, je reçois un coup fulgurant à l'arrière du crâne qui me fait chuter à terre, tête la première. Je suis sonnée, et je vois des étoiles. Une

silhouette se penche au-dessus de moi. Je reconnais immédiatement ces longs cheveux blonds, et ce parfum de rose enivrant.

— Nadine ??

Un éclat glacé brille dans les yeux verts de la belle allemande.

— Élémentaire, mon cher Watson.

Elle a un revolver à la main, et elle me met en joue.

Les mots *étonnement* ou *surprise* ne sont pas assez forts pour exprimer ce que je ressens.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— A ton avis, pourquoi ai-je allumé ton téléphone en compagnie de Pierre ? Et comment savais-je que tu serais là, ce soir ?

— Mais...

J'aperçois une grande silhouette masculine derrière elle. *Pierre*. Il m'observe sans rien dire.

— Quand je t'ai téléphoné pour te dire que Pierre et moi savions tout, je voulais te mettre en garde et te donner une chance de t'en tirer, continue Nadine. Et ce soir, tu aurais dû m'écouter quand je t'ai dit de rester à la maison. Je suis désolée, mais je suis obligée de te dire adieu, à présent.

Je pose ma main sur mes yeux.

— *Non Nadine, non !*

La main de Pierre sort de l'obscurité et se pose sur le revolver de Nadine pour le baisser.

Elle le regarde en faisant une sorte de grimace.

— Allez, tirons-nous, dit-il en plongeant son regard ténébreux et sexy dans le mien.

Ils s'en vont comme des fantômes dans la nuit. La seule chose dont je me souviens, ce sont ces trois hommes Aborigènes venus à mon secours. Ils me demandent mon nom, mais je sais à peine où je suis. Je m'évanouis...

*

Je me réveille dans un lit d'hôpital. Cette fois, les souvenirs de ce qu'il s'est passé me reviennent immédiatement.

Je suis entraînée au combat, et ce n'est pas la première fois que je tue quelqu'un. Mais à chaque fois que je me retrouve dans un *gunfight*, c'est lorsque tout est terminé et que le niveau d'adrénaline dans mes veines a enfin diminué que je me rends compte de ce que j'ai fait.

J'ai ôté deux vies.

Ces deux mecs m'ont attaquée en premier. C'étaient certainement d'odieux personnages. Mais comme d'habitude, je me demande s'ils avaient une femme, et des enfants. Alors, je sens un immense sentiment de tristesse s'emparer de moi.

Bien entendu, ce sentiment de tristesse est pire que d'accoutumée.

Nadine.

— Vous êtes à l'hôpital Saint Vincent, me dit l'infirmière. Vous avez pris un mauvais coup, mais avec un peu de repos, ça devrait aller. Un agent de police est dans la pièce d'à côté. Il va vous poser quelques questions.

Je l'observe sans rien dire. C'est une jolie rousse aux yeux bleus. Elle a des tâches de rousseur sur le nez qui lui confèrent beaucoup de charme.

— Désolée, finis-je par lâcher avant de me lever pour courir vers la sortie.

— Attendez ! Non !

*

Je m'écroule dans le canapé de mon appartement Airbnb. J'ai pris un sale coup, et je me sens encore tout étourdie.

Mais le pire dans tout ça, c'est la trahison de Nadine.

Bien entendu, la première chose que je veux faire, c'est appeler monsieur Duval, mon boss. Je dois lui raconter tout ce qu'il s'est passé. Je cherche mon MacBook Pro dans son tiroir habituel, mais il n'est pas là. J'ouvre tous les tiroirs, armoires, placards dans l'appartement avant de me rendre à l'évidence : mon ordi a disparu.

Je me pince le bras pour être sûre que je n'ai pas rêvé. Est-ce que Nadine fait vraiment partie du gang de Pierre ? Cela me paraît totalement invraisemblable. Je commence à faire les cent pas, me demandant si Pierre a convaincu Nadine de l'aider après qu'ils se soient rencontrés au club, ou bien s'ils se connaissaient déjà depuis longtemps.

Comme quoi, je ne suis pas la seule à avoir une vie secrète...

Quelqu'un frappe soudain à la porte. Je saisis mon arme et m'approche tout doucement de l'entrée. Putain, pourquoi n'y a-t-il pas de judas sur les portes en Australie ?!

— Yes ?

— C'est moi. Derek.

Décidément, je vais de surprise en surprise. J'ouvre la porte sans réfléchir, et il entre avant que je ne l'y invite.

Il porte une chemise en flanelle rouge et un pantalon beige. Comme toujours, il est très, très beau.

— Ca va ? demande-t-il en faisant deux pas vers moi.

Je m'écroule dans ses bras et commence à pleurer. La trahison de Nadine me fait encore plus mal que celle de Luc.

Nous nous asseyons sur le canapé.

— Je suis au courant de tout, dit Derek.

— Qui t'a raconté ?

Il sort un insigne de la poche avant de sa chemise.

— Services spéciaux australiens.

Je ferme les yeux et soupire longuement. Tout cela commence à ressembler à une conspiration contre moi.

— C'est pas vrai, mais vous vous êtes donné le mot, ou quoi ?

— Ton chef est au courant. La DGSE travaille de concert avec la police australienne, depuis le début. Je suis chargé d'enquêter sur cette affaire, moi aussi, afin de vérifier que tout se passe correctement et qu'il n'y a aucune... irrégularité.

— En gros, tu surveilles mes faits et gestes, toi aussi. Thierry est au courant ?

— Nous bossons ensemble depuis le début.

— Génial. J'aurais bien aimé qu'on me dise tout ça avant que j'arrive ici. Je le regarde un instant en silence. Je me pose beaucoup de questions.

— D'accord, continué-je... Et... ce qu'il s'est passé entre nous ?

Il tourne la tête, comme pour ne plus croiser mon regard. J'ai l'impression qu'il se sent toujours blessé.

— C'est difficile pour moi d'avouer ça, mais... Tu m'attirais vraiment.

— *T'attirais ?* Ca veut dire que je te dégoûte, maintenant ?

Il me regarde à nouveau. Des flammes dansent dans ses yeux clairs. Il a l'air sincère. Je devrais m'estimer heureuse qu'un aussi beau garçon s'intéresse encore à moi alors que j'ai fricoté avec *la cible*.

Nos bouches se posent l'une sur l'autre. Il m'enlace, et sa langue s'enroule autour de la mienne. Tout doucement, je m'écroule sur le canapé, et il s'allonge sur moi.

— J'ai envie de toi, susurre-t-il dans mon oreille.

Je n'ai pas la force de résister, et de toute façon, je n'en ai pas envie. Ce qu'il s'est passé avec Pierre était une erreur de ma part. Et je vous arrête tout de suite : pourquoi un agent secret de sexe masculin aurait le droit d'avoir de nombreuses conquêtes, et pas une femme ? Il y en a assez de ce sexisme à deux balles !

Derek retire mon t-shirt, puis il plonge son visage dans le décolleté de mon soutien-gorge. Il hume le parfum féminin de mes seins, puis il les embrasse avec délicatesse. Chaque baiser est aussi doux qu'un battement d'ailes de papillon. En même temps, il caresse mon sexe frémissant à travers l'étoffe de mon string en dentelle.

— Je n'ai pas supporté que tu sortes avec Pierre, avoue-t-il enfin.

Il est jaloux de ce qu'il s'est passé entre Pierre et moi, et il n'a pas peur d'avouer ses sentiments. Je trouve cela courageux, et très excitant.

Il suce ma langue, puis ma lèvre inférieure, et je sens ses doigts s'enfoncer dans ma culotte. Il commence à doigter ma chatte humide... Cela me rend folle... L'adrénaline qui coule encore à flots dans mes veines chauffe mes sens. *J'ai besoin de sexe...*

Je porte ma main sur sa braguette et sens son pénis en érection.

— Tu n'as pas été très gentille avec moi, dit-il de sa voix rauque et virile. Je pense que je mérite des excuses.

— Comment puis-je me faire pardonner ?

— En m'offrant ton corps.

Il ouvre sa chemise, découvrant son torse musclé. Il est tellement beau, que j'approche mon visage de ses pectoraux d'acier pour les embrasser. Puis je fais glisser ma langue sur ses tétons, et ses abdominaux en tablette de chocolat. J'adore le léger goût salé de sa peau, et son odeur musquée de male sexy.

— Tes désirs sont des ordres, Derek.

Je retire doucement mon soutien-gorge, dévoilant à son regard mes seins gonflés par le désir. Il pince doucement mes tétons, ce qui me fait mouiller encore plus.

— Fais-toi pardonner.

— Oui, monsieur.

J'ouvre sa braguette, et immédiatement, son pénis en érection jaillit de son caleçon. Il est particulièrement gros et gonflé...

J'approche mes lèvres de son gland et commence à l'embrasser doucement. Pendant ce temps, il masse mes seins, profitant de mon corps selon son bon désir.

— J'aime ce que tu fais, Sophie.

J'ouvre la bouche et enfonce son pénis entre mes lèvres. J'adore son goût... Je commence à le sucer, comme si son sexe était une délicieuse crème glacée. Je l'entends gémir au-dessus de moi. J'aime savoir que je lui donne du plaisir...

— Attends, dit-il soudain. Si tu continues comme ça, je vais jouir tout de suite. Je veux d'abord te faire l'amour.

Il ouvre la braguette de mon jean et le fait glisser le long de mes jambes. Alors, il écarte le côté de ma petite culotte et souffle doucement sur ma chatte humide.

Je sens son haleine chaude sur ma vulve et gémis doucement... J'adore ce qu'il fait... Et j'ai très envie de me faire pardonner.

Je sens sa langue sur mon sexe. Il goûte à mon jus féminin, et se régale de ce nectar. Je me masse les seins tandis que sa langue explore le moindre centimètre de ma chatte. Sa langue forme les lettres de l'alphabet sur ma vulve en feu... C'est tellement bon...

— Oui... dis-je en gémissant. Continue...

Il enfonce soudain son index dans mon vagin, et il commence à me doigter doucement tout en léchant mon clitoris. Le plaisir qu'il me procure est absolument incroyable... Il est en train de m'envoyer au septième ciel.

— Plus vite, s'il te plaît. Plus vite...

Il fait aller et venir son index de plus en plus rapidement, et pile au moment où je sens que je vais jouir, il s'arrête.

— Non... Tu es si cruel avec moi...

— Tu le mérites, dit-il avec un grand sourire. Toi aussi, tu as été cruelle.

Il me saisit alors dans ses bras puissants pour me redresser sur le lit. Nous finissons de nous déshabiller.

— Chevauche-moi, ordonne-t-il en s'allongeant sur le lit.

— Bien, monsieur.

Je m'accroupis au-dessus de son sexe en érection et frotte ma chatte humide sur son pénis. J'aime sentir son gland sur mes lèvres et sur mon clitoris...

Je suis folle de désir, et nos corps en sueur tremblent intensément. Je descends lentement sur son pénis turgescent, et au début, il me fait mal tant il est énorme et gonflé.

— Tu es étroite, dit-il en pinçant doucement mes tétons. Et très humide...

Je continue à descendre, peu à peu, sentant son membre impressionnant écarter les parois de ma chatte en manque.

— J'ai besoin de ta queue, dis-je en me léchant les lèvres.

Il me fait tomber sur lui pour me pénétrer à fond, et il m'embrasse fougueusement. Puis il saisit mes fesses de ses grandes mains puissantes, et il commence à me faire rebondir sur son sexe.

Je gémiss comme une folle. Il est en train de s'amuser avec moi, de me baiser comme si j'étais sa poupée de sexe...

— Oui... *j'adore*... chuchoté-je dans son oreille.

Il est en train de me défoncer, et c'est tellement bon...

— Tu as été très vilaine, n'est-ce pas Sophie ? demande-t-il en tirant doucement mes cheveux pour attirer mon visage vers le sien.

— Oui monsieur, j'ai été très vilaine, et je mérite cette punition.

Il enfonce sa langue gourmande dans ma bouche et m'assène des fessées. Ses coups résonnent sur les murs de la pièce.

— Oui... Punis-moi... Continue...

Il ouvre la bouche, et lèche mes seins comme des fruits bien mûrs. Il se régale de ma chair offerte à son vice. Il se comporte comme un véritable porc avec moi, mais c'est tout ce que je mérite...

— Je veux que tu viennes en moi... lui dis-je... Je veux que tu explodes dans ma chatte...

Soudain, je sens qu'il jouit au plus profond de mon intimité. Je sens son orgasme d'une puissance inouïe, et son sperme brûlant se déversant dans mon vagin. Moi aussi, je jouis comme une folle, de toutes mes forces... Nos corps en sueur ne sont plus que sexe et volupté...

C'est le plus beau moment de toute ma vie.

Je retombe sur lui, ivre de plaisir, et il dépose de doux baisers sur mes lèvres.

— J'ai adoré, Sophie.

— Moi aussi.

*

Derek m'a préparé un verre de whiskey. D'habitude, je ne bois pas ce genre de truc, mais là, ça n'est pas de refus.

— A l'heure qu'il est, dis-je en sirotant mon Johnny Walker Red, ils doivent être à l'aéroport pour sauter dans le premier avion en direction de la Nouvelle-Calédonie.

Derek me regarde avec un mélange de pitié et de tristesse.

— Tu crois ?

— C'est chez lui, là-bas. Il peut se planquer facilement avec toutes les connaissances qu'il a.

— Et tu penses que Nadine est avec lui ?

— Plus rien ne m'étonnerait, tu sais...

Soudain, mon regard se pose sur la photo d'Ayers Rock collée au mur du salon.

L'Outback.

L'Outback tellement cher au cœur de Pierre.

*

Le lendemain matin, je me lève sans faire de bruit. Il ne faut surtout pas que je réveille Derek. Je m'habille en vitesse sans même me maquiller, réserve un billet d'avion pour Alice Springs, et prépare ma valise.

Je jette un dernier coup d'œil à mon beau flic australien avant de partir. Il dort paisiblement.

C'est un garçon bien, et j'aurais dû m'en rendre compte dès le début. Pourquoi les femmes craquent-elles toujours pour les bad boys ? C'est un garçon comme Derek, qu'il me faut.

J'ouvre doucement la porte, puis la referme. Un bout de tissu apparaît alors devant mes yeux et je ne vois plus rien. Je sens par contre une puissante odeur que j'ai à peine le temps de reconnaître avant de perdre connaissance.

Du chloroforme.

*

J'ouvre les yeux et découvre avec horreur que je suis sous l'eau. J'ouvre la bouche pour crier, mais je la referme aussitôt pour ne pas boire la tasse. Je regarde alors autour de moi. Des hommes en treillis sous sont l'eau, eux aussi. Leurs mains sont attachées dans leur dos, et ils s'agitent dans tous les sens pour se libérer.

J'essaye d'écarter mes poignets, mais ils sont solidement attachés dans mon dos. Impossible de défaire mes liens. Un sentiment de panique s'empare de moi. Je suis dans le grand bassin d'une piscine, et on a lesté mes pieds avec un sac à dos extrêmement lourd.

Les soldats autour de moi parviennent à retirer leurs liens, mais moi je ne sais pas comment faire. Je commence à manquer d'oxygène ; j'ai besoin de respirer, mais je ne peux pas remonter à la surface. Est-ce que je vais mourir ? Pourquoi m'a-t-on balancée sous l'eau sans m'apprendre à survivre à ce genre de situation ?

Mon regard se pose soudain sur le soldat juste à côté de moi. Il porte un masque de plongée, et on dirait qu'il est en train de couler à pic. Une fois que ses pieds touchent le fond de la piscine, il plie les jambes pour se recroqueviller, puis il se propulse de toutes ses forces, un peu comme une grenouille. Il s'est élancé avec tant de force, qu'il remonte à la surface et parvient à inspirer de l'air. Lorsqu'il retombe sous l'eau, il a assez d'oxygène pour survivre encore quelques minutes.

Je décide de l'imiter, mais il fonce sur moi et m'empêche de vider mes poumons. Il saisit alors mes épaules et passe dans mon dos. Puis je sens de violentes secousses sur les liens derrière moi. Je tourne la tête et voit qu'il les mord de toutes ses forces, un peu comme un grand fauve le ferait.

Ses gencives saignent sous l'eau, mais il parvient à détacher la cordelette de mes poignets avec ses dents. Une fois libre, je remonte à la surface pour respirer. Que c'est bon, d'être en vie...

Je redescends ensuite sous l'eau afin d'aider mon sauveur à retirer ses liens.

Son masque de plongée a mystérieusement disparu. Je reconnais Derek.

Ses yeux vitreux m'observent sans me voir, tandis que son corps inanimé descend vers le fond de la piscine.

Je veux hurler, mais je n'y arrive pas.

11.

Je n'ouvre pas tout de suite les yeux lorsque je me réveille. Je sais que j'ai fait un cauchemar. J'ai encore rêvé de ce fichu centre d'entraînement de la DGSE. L'épreuve de la piscine, la plus traumatisante de toutes pour l'esprit et le corps.

J'essaie de deviner où je me trouve, sans regarder.

Je suis assise dans un véhicule, sur une route cabossée.

Une odeur d'essence me chatouille les narines, et j'entends une chanson de Rihanna, *Same Ol' Mistakes*. Ca n'est pas sa chanson la plus connue, mais c'est ma préférée. Elle est très atmosphérique, et plutôt ambiguë. Elle parle d'une nana qui fait toujours les mêmes erreurs avec les hommes. On dirait l'histoire de ma vie.

Je suis fourbue. Toutes les péripéties que j'ai vécues m'ont épuisée mentalement. Je décide de garder les yeux fermés encore un court instant, pour mieux apprécier l'éphémère paix intérieure que je ressens.

Mais une grande main chaude se pose soudain sur mon épaule.

J'ouvre les yeux. Devant moi, la ligne ininterrompue d'une route de l'Outback, perdue en plein milieu du désert rouge. Le soleil couchant peint le ciel de couleurs multicolores. Jaune, rose, mauve... Ce spectacle magnifique capte toute mon attention, et pendant quelques secondes, je parviens à faire le vide dans mon esprit.

Finalement, je me décide à tourner la tête. Je suis assise dans le siège passager d'un 4x4, et son conducteur est en train de m'observer.

— Tu as bien dormi ? demande Pierre.

Les bras m'en tombent. Je m'attendais à beaucoup de scénarios, mais certainement pas à celui-là. Et puis soudain, je me souviens de ce qu'il s'est passé la veille au soir. Ma course-poursuite avec Pierre. Nadine pointant son flingue sur moi. Mes retrouvailles très chaudes avec Derek. Ma décision de traquer Pierre en Nouvelle-Calédonie, et puis ce chiffon recouvert de chloroforme.

— Tu en fais une de ces têtes, dit-il en riant doucement.

Il porte un marcel blanc et une paire de jeans. Sa barbe de trois jours et sa peau bronzée le font ressembler à un desperado sexy.

— Je... Qu'est-ce que je fais là ? Où sommes-nous ?

Il donne un coup de menton en direction du désert ocre et brûlant.

— Ca me semble évident, non ?

Le soleil forme à présent une boule de feu sur la ligne d'horizon, et le ciel a pris une teinte orange et bleu marine. J'essaie de bouger, mais il a attaché ses putains de menottes à mes poignets.

— Tu n'es pas parti pour la Nouvelle-Calédonie ? Et où est Nadine ? Pourquoi m'as-tu emmenée dans l'Outback avec toi ? Qu'est-ce que tu manigances encore ?

— Ca fait beaucoup de questions, dis-moi !

Je me demande combien de temps j'ai été inconsciente. L'Outback, ce n'est pas la porte à côté quand on habite à Sydney. Est-ce que j'ai dormi tout ce temps ? Je vois soudain un immense rocher rouge à ma gauche. Le fameux Ayers Rock. Ou plutôt Uluru, en langue Aborigène.

— Magnifique, n'est-ce pas ?

Uluru est encore plus beau que je ne l'avais imaginé. Ce monument gigantesque en plein milieu du désert est un véritable prodige de la nature. Je me demande si une civilisation extra-terrestre ou bien peut-être une divinité cosmique a placé cet immense rocher à cet endroit-là.

— Uluru est un monument sacré pour les Aborigènes, explique Pierre. Bien entendu, les touristes occidentaux passent leur temps à grimper dessus pour prendre des selfies, au mépris des traditions locales.

Je le regarde attentivement. Ses yeux verts s'illuminent quand il parle de tout cela. Ce sujet semble le passionner.

— J'adore ce pays, dit-il en allumant une cigarette. La culture Aborigène est tellement riche. Dommage que les blancs vivant ici les méprisent à ce point. Ils sont très racistes envers eux, alors que pourtant, c'est une civilisation remarquable. Savais-tu que les Aborigènes se sont installés en Australie il y a des milliers d'années, et qu'ils sont arrivés sur des pirogues ? A l'époque, il fallait avoir une technologie très avancée pour réaliser un tel exploit.

— Une belle civilisation détruite par les vices des européens. Dont l'alcool et la drogue.

Il me regarde avec un sourire un peu triste. Il a compris que je parlais de lui, et de son *business*.

— Comme je te l'ai dit, je sais que je ne me suis pas toujours bien comporté.

— Pas toujours bien comporté ? Tu trafiques de l'ecstasy, une drogue responsable de la mort de milliers de jeunes à travers le monde. Tu as du sang sur les mains. Et n'oublie pas que tes sbires m'ont tiré dessus pour essayer de m'éliminer, dans ton club. Comment as-tu pu me faire ça ?

Son regard se pose sur l'horizon. A présent, le soleil n'est plus qu'un minuscule point orange dans l'obscurité.

— Pour répondre à ta première question, je voulais faire un petit tour avec toi pour te montrer cette région chère à mon cœur. D'ici environ 5 heures, nous atteindrons l'aéroport régional d'Alice Springs, où nous attend un avion privé qui décollera pour la Nouvelle-Calédonie.

— Et tu comptes m'emmener avec toi ?

— Bien sûr.

Je ne sais pas si je dois me sentir flattée, ou insultée.

La température du désert est en train de chuter à une vitesse vertigineuse, et il commence à faire frisquet. Le froid et la peur que je ressens me font frissonner.

Pierre pose une couverture sur moi. Je me les caille un peu moins maintenant, mais je suis toujours très inquiète.

— Qu'est-ce que tu faisais avec Derek, hier soir, juste avant que je t'enlève ?

— Ca ne te regarde pas.

— Ah, vraiment ? Je pensais que nous avions une relation intime, toi et moi ?

— Tu plaisantes, ou quoi ? dis-je en lui balançant presque ma couverture sur la tête. Si on avait une relation intime, tu n'aurais pas essayé de me buter !

— Je suis désolé, Sophie. Dans le feu de l'action, mes hommes ont cru que tu voulais m'éliminer. Je ne leur ai jamais donné l'ordre de te tirer dessus.

Il m'énerve, et pourtant, je dois bien le confesser : je n'arrive pas à le détester. Ce garçon a beau être un criminel, il a un charme fou, et à chaque fois que je le croise, il me fait de l'effet.

Pierre se gare tout près d'Uluru, et nous descendons enfin du 4x4. Je trotte derrière lui, les menottes aux poignets. Il ne prend même pas la peine de me surveiller, car il sait que je ne risque pas d'aller bien loin.

Uluru est encore plus impressionnant vu de près. L'énorme rocher rouge fait plusieurs kilomètres de long, et la lumière dorée du soir fait danser des ombres millénaires sur sa paroi.

Certains monuments s'avèrent décevants quand on les découvre en vrai pour la première fois. Ce n'est pas le cas d'Uluru. A présent, je comprends mieux pourquoi le peuple Aborigène montre tant de respect pour cette merveille de la nature.

Pierre se tient à côté de moi, et nous admirons le monument en silence. Pendant l'espace d'un instant, j'oublie tout ce qu'il s'est passé entre nous, et je parviens à apprécier ce moment de communion.

— Voilà, Sophie. C'est ça que je voulais partager avec toi. C'est pour ça que j'ai conduit jusqu'ici.

Il tourne la tête vers moi, et mes yeux rencontrent les siens.

— Je rêve de ce moment depuis fort longtemps, dit-il.

Je veux répondre, mais les mots restent coincés au fond de ma gorge.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il tourne la tête vers Uluru avec un petit sourire. Il semble calme, apaisé.

— Malgré tout ce qu'il s'est passé, j'ai des sentiments très forts envers toi.

Telle une flèche acérée, ses mots déchirent ma poitrine et s'enfoncent dans mon cœur. Les papillons recommencent à faire des acrobaties dans mon estomac, et j'ai l'impression que je vais défaillir.

— Je...

Je ne sais que dire.

— Allez, on y va, dit-il en posant sa main sur mon bras.

Nous retournons dans le 4x4, puis il démarre.

*

Le Lonely Dog est le seul motel à des kilomètres à la ronde, c'est pourquoi je ne peux pas me permettre de faire la difficile. Le type de la réception est un Aussie d'environ 50 ans. Il porte une chemisette de garagiste, une casquette, et il a l'air d'aimer un peu trop la bouteille. Il me fait penser aux péquenauds consanguins qui essayent d'assassiner les jeunes touristes dans les films d'horreur australiens.

La chambre n'est pas mieux. Avec ses murs au papier peint marron, orange et blanc particulièrement seventies, sa télé hors d'état de marche et sa moquette trouée et sale, je n'ai pas spécialement envie d'y rester plus d'une nuit.

Pierre ferme le verrou et place une chaise devant la porte.

— Comme ça, je t'entendrai si tu essayes de t'enfuir pendant que je dors.

— Je prends le lit, dis-je avec autorité. Toi, tu dors sur le canapé.

Il rit jaune.

— On va dormir dans le même lit, Miss. Au point où on en est, je ne pense pas que ça va faire une grosse différence, n'est-ce pas ?

Je me retiens de le gifler.

— Comme tu voudras. Mais je prends le côté gauche.

Je m'installe sur le lit, et un cafard se barre des draps en courant.

Super..

Bien entendu, le matelas est trop dur. Qu'importe, je suis absolument épuisée. Je m'allonge dessus, et presque immédiatement, mes yeux se font lourds. Très lourds.

Pierre a retiré son marcel. J'entrouvre un œil pour admirer le dessin sexy de ses muscles. On dirait que son corps mince et robuste est gravé dans le marbre.

Il s'allonge à côté de moi et rabats la grande couverture sur nous, puis il éteint la lumière. Je sais que je dors avec l'ennemi, mais j'aime sentir son corps chaud près du mien. On dirait presque un petit couple marié parti faire du tourisme dans l'Outback.

Sans rien dire, il pose son bras sur le mien, et commence à me caresser.

— Non, Pierre... Arrête.

Il continue à me caresser, lentement, doucement. J'en ai des frissons. Il pose ensuite sa main sur mon sein gauche, et il le malaxe sensuellement tout en pinçant doucement mon téton à travers l'étoffe de mon t-shirt. Je tourne la tête vers lui, et même dans l'obscurité, je peux deviner la lueur de désir qui illumine son regard.

— Tu ne crois pas que tu m'as déjà fait assez souffrir, Pierre ?

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je te désire trop.

Il dépose des baisers sur mes lèvres, des baisers d'une douceur infinie. Je me tourne sur le dos et sa langue rencontre la mienne. Il m'embrasse doucement, érotiquement, tout en massant mes seins sous mon t-shirt. Mon corps excité se raidit ; comme toujours avec Pierre, mon désir est décuplé par l'aspect interdit de ce que nous sommes en train de faire.

— Je ne peux pas, Pierre. On m'a envoyée en Australie pour t'arrêter. Si mon chef me voyait, il m'enverrait en prison manu militari.

— Laisse-moi faire, répond-il dans un souffle. *S'il te plaît.*

Il s'allonge sur moi, et je sens la bosse de son érection à travers son pantalon. Il m'embrasse éperdument, puis il ouvre la fermeture éclair de mon jean et le retire. Je gémiss en fermant les yeux. Il embrasse mes

lèvres, mes seins, mon estomac, puis mon sexe frémissant à travers mon string. Il est en train de me chauffer à blanc.

— Tu es tellement belle. Il m'est impossible de te résister.

Je l'entends retirer son jean et son caleçon, puis il se glisse à nouveau sous la couverture, nu contre moi. Son sexe chaud et palpitant enfle contre ma chatte... Seule l'étoffe de mon string l'empêche de me pénétrer...

Il me rend folle de désir.

Il saisit mes poignets attachés avec les menottes, puis lève mes bras au-dessus de ma tête.

— Tu es à moi, ce soir. Et à personne d'autre.

Il mord doucement mon cou, puis mes seins, et ses dents pénètrent légèrement ma chair comme un vampire sexy. Sa langue s'enroule alors autour de la mienne, et il fait aller et venir son sexe en érection contre mon intimité. J'ai l'impression que son pénis dur comme de la pierre va transpercer mon string tant je l'excite.

Et puis soudain, son sexe pousse le bord de mon string, et il entre d'un seul coup dans ma chatte humide et offerte, comme dans du beurre.

— Oooh... fais-je en me mordant la lèvre. Pierre... Je ne peux pas...

— Ca sera notre secret.

Il me fait l'amour lentement, avec beaucoup de romantisme et de douceur. Son pénis énorme et gonflé par le désir remplit chaque centimètre de mon intimité et me procure un plaisir incomparable. Il va et vient en moi tout en embrassant mes lèvres et mes seins, et je le laisse faire, parce que je n'ai pas le choix, et parce que j'adore ça.

Je fais l'amour avec l'ennemi... C'est tellement bon... J'aime ce sentiment d'abandon exquis...

— Tu aimes ce que je fais ?

— J'adore, Pierre. Continue, ne t'arrête pas.

Il commence à aller plus vite, et j'enlasse son corps avec mes jambes afin qu'il me pénètre plus profondément.

— Baise-moi, dis-je dans un souffle. S'il te plaît... Prends-moi... Je suis à toi...

Soudain, il me saisit de ses grands bras et me retourne sur le lit. Allongée sur le ventre, je sens son grand corps musclé avancer vers mes fesses et écarter mes cuisses avec force. Il me pénètre par derrière tout en empoignant mes cheveux. Il commence alors à me baiser sauvagement tout en m'assénant des fessées délicieuses pour me punir.

— Continue, Pierre... Je suis ta servante sexuelle...

Mon vagin se contracte sur son pénis en une série d'orgasmes dévastateurs. Je jouis, et jouis, et jouis encore tout en criant mon plaisir. Il mord alors ma nuque comme un tigre en rut, et je sens son sperme se déverser en moi tel un torrent tumultueux. Mes orgasmes se démultiplient à l'infini. Ils sont tellement forts et merveilleux, que je n'ai pas de mot pour les décrire. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais joui aussi bien de toute ma vie.

Pierre s'est endormi, mais pas moi.

Je me sens beaucoup plus détendue, depuis que nous avons fait l'amour. Il m'a offert beaucoup de plaisir, plus que je ne pouvais en demander. Je l'observe dans le noir. J'aime son corps viril aux muscles puissants, et son beau visage d'aventurier. Je sais aussi qu'il a vraiment envie de changer.

Je masse mes poignets meurtris sous la couverture. Il a retiré mes menottes, mais j'ai l'impression de sentir encore leur morsure sur ma chair. Je m'approche de Pierre et passe ma main devant ses yeux fermés. Il semble dormir d'un sommeil profond.

Tout doucement, je me glisse en bas du lit. Je prends mes vêtements, et les enfile le plus discrètement possible. Je regarde la porte de la chambre. Il n'est pas question que j'essaie de l'ouvrir. J'essaie de réfléchir. La salle de bain ! J'y pénètre doucement, sans allumer la lumière. Tout au fond, j'aperçois une petite fenêtre assez grande pour que j'essaie de m'y glisser.

Je l'ouvre doucement. Elle grince un peu et je fais la grimace. Ca y est, elle est totalement ouverte. Un froid polaire pénètre dans la pièce et me glace jusqu'à la moëlle. Je fais mon possible pour ne pas claquer des dents, puis me faufile difficilement à travers l'ouverture. Pendant un instant, j'ai l'impression que je vais rester coincée dans le cadre de la fenêtre. Mais je fais un effort surhumain pour pousser, et encore pousser, jusqu'à ce que je tombe tête la première sur le béton.

— Putain... grommelé-je.

Je touche ma lèvre inférieure, et me rends compte que je saigne. Qu'importe, je dois m'enfuir ! Je cours vers la réception de l'hôtel. Il n'y a personne. Il n'y a pas de sonnette non plus, alors je tape discrètement sur le comptoir.

Aucune réponse. Je n'arrive pas à le croire.

Je cours vers le parking et n'y trouve pas non plus la voiture du réceptionniste. Il s'est barré, ce con !

Je suis seule avec Pierre.

Je n'ai pas le choix. Je dois courir.

Je fonce à toute vitesse en direction du désert. Le jour commence à pointer le bout de son nez, et un mince rayon de soleil illumine le sable rouge sous mes pieds. Je sprinte dans l'immensité sauvage de l'Outback, suivant le tracé de l'autoroute sans toutefois la coller de trop près, car je crains que Pierre n'arrive dans son 4x4 pour me rattraper.

Seul problème : il n'y a absolument rien, dans ce désert. Pas un animal, un rocher ou un arbuste derrière lequel se cacher. Il n'y a rien, à part une jeune nana vêtue d'un t-shirt recouvert de sang.

Il fait jour maintenant. Je me retourne une seconde et voit le motel au loin, et Uluru derrière, qui ressemble à un grand mirage dans le désert brûlant. Je reprends ma course. La peau de mes bras me démange méchamment, car des moustiques m'ont piquée pendant la nuit. Mais je ne peux pas me permettre de m'arrêter pour me gratter.

Je continue à courir pendant une bonne demi-heure, priant le ciel pour qu'il m'envoie un quelconque abri de fortune, ou bien la voiture d'un bon samaritain prêt à me secourir.

Mais je ne vois rien, ni personne.

J'ai soif. Mes lèvres sont sèches, et j'ai l'impression d'avoir des lames de rasoir dans la gorge. Bien entendu, je n'ai pas de chapeau et mes vêtements trop échancrés ne me protègent pas suffisamment des rayons mortels du soleil australien. Je marche à présent, car je suis épuisée, et la chaleur est suffocante. Je suis entraînée à survivre dans ce genre de conditions extrêmes, mais là, pour la première fois, je me demande si je vais m'en sortir.

Lorsqu'un nuage de poussière apparaît derrière moi et que j'aperçois le 4x4 de Pierre, je ne peux m'empêcher de me tenir soulagée.

12.

Allongée sur la banquette arrière, je suis menottée et j'ai un bâillon sur la bouche. Pierre ne me fait plus du tout confiance. Logique, après tout. Nous roulons pendant de longues heures, ce qui me laisse assez de temps pour méditer sur tout ce qu'il m'est arrivé. Mon boss doit être au courant de ma disparition, à présent. Va-t-il envoyer des agents à ma recherche ? Je n'en suis même pas sûre. Je l'ai forcément déçu, et il doit s'en vouloir de m'avoir envoyée en mission Down Under.

Je me suis comportée comme une vraie petite conne.

Au bout d'un trajet qui me paraît interminable, le 4x4 commence enfin à ralentir. Je pensais que nous n'arriverions jamais à destination... J'entends alors un bruit familier... Une sorte de bourdonnement qui me rappelle de bien mauvais souvenirs.

Le vrombissement de réacteurs d'avion. Le bruit le plus sinistre qui soit pour mes pauvres petites oreilles.

Derek retire mon bâillon, puis il me pousse sans ménagement hors de la voiture. Je titube, car j'ai des fourmis dans les jambes. Je lève alors la tête et aperçois deux silhouettes sur le tarmac, près du jet privé qui nous attend là.

Nadine est là, les bras croisés, à côté du pilote en uniforme.

— Qu'est-ce que... dis-je en avalant difficilement ma salive.

La belle allemande m'observe sans que son visage n'exprime la moindre émotion. On dirait la sœur jumelle de Nadine ; une sœur jumelle maléfique.

— Nadine... pourquoi ? dis-je tandis que Pierre me pousse devant elle pour me faire entrer dans le jet.

Il me force à m'asseoir et attache mes mains menottées à un anneau sur la paroi derrière moi. Puis il s'installe à ma droite, tandis que Nadine s'assied en face de moi.

— Réponds-moi !

Je hurle dans le vacarme assourdissant du décollage. Le pilote n'a pas attendu longtemps avant de mettre les gaz. Je jette un coup d'œil terrifié à l'extérieur du hublot tandis que le désert rapetisse à vue d'œil.

— Tu as toujours autant peur de l'avion, n'est-ce pas ?

Elle dit ça avec un mépris certain dans la voix. Et puis soudain, elle enfonce sa main dans sa veste en jean et en sort un document qui ressemble à un insigne. Elle le tend alors vers moi.

— Tu as entendu parler de la Division 39 ?

Je flippe terriblement depuis que nous avons décollé, mais j'essaie de lire ce qui est marqué sur le document. Les mots sont inscrits dans un alphabet asiatique. On dirait du coréen...

— Non, jamais entendu parler.

Nadine sourit enfin, mais ce sourire n'a rien d'aimable.

— La Division 39 est un bureau secret du régime Nord-Coréen. De nombreux espions travaillent en son sein.

Je fronce les sourcils et essaye de comprendre. Est-ce que par hasard...

— Ne me dis pas que...

— Eh oui. Finalement, nous exerçons le même métier.
— Mais nous ne servons pas la même cause. C'est bien la première fois que je vois une Nord-Coréenne blonde d'1m78.

Elle rit doucement.

— Le régime recrute beaucoup d'espions à l'étranger, pour mieux infiltrer les états qui souhaitent notre perte. L'Australie en fait partie.

— Je n'arrive pas à croire que tu as réussi à me berner comme ça.

— Je suis une bonne espionne, et un talent inné de comédienne.

Mon regard courroucé se pose sur Pierre. Il pianote sur son smartphone tout en nous écoutant distraitement.

— Mais comment se fait-il que tu connaisses Pierre ? Et qu'étais-tu censée accomplir à Sydney ?

Pierre éteint son téléphone en soupirant.

— Comme je te l'ai dit, explique-t-il, mon père est quelqu'un de très influent en Nouvelle-Calédonie. Et si tu as suivi l'actualité, tu as dû voir que notre île était en train de prendre ses distances avec la France. Notre position stratégique représente un atout non négligeable pour la Corée du Nord. Le régime de Pyongyang est prêt à déboursier une fortune pour que nous les laissions mener des tests nucléaires secrets dans nos eaux territoriales.

— Mais... et la classe politique de Nouvelle-Calédonie... que dit-elle de tout cela ?

Nadine continue leur petit exposé.

— Ils ne sont pas au courant. Nous comptons mener des tests nucléaires sous-marins dans la zone off-shore de la Nouvelle-Calédonie, là où le père de Pierre possède des plates-formes pétrolières. Notre but est d'installer une base militaire dans l'île et d'étendre la zone d'influence de la Corée du Nord dans le Pacifique.

J'émet un sifflement strident à la fin de son exposé.

— Impressionnée, ma louloute ?

— Alors écoute-moi bien ma vieille. Et d'un, tu as officiellement perdu le droit de m'appeler *louloute*. Et de deux, je n'arrive pas à croire que tu as trahi notre si belle amitié pour servir un régime fasciste et complètement taré.

— Un régime *communiste*.

— C'est du pareil au même. Moi aussi je t'ai menti, mais au moins, c'était pour la bonne cause. Quand je pense que tu m'as soutenue et consolée quand Luc m'a quittée... Mais alors, tout ça c'était du cinéma ?

Nadine se lève et me foudroie du regard.

— Ca n'était pas du chiqué, Sophie ! Tu as toujours été ma meilleure amie. Quand j'ai su que tu étais dans la villa de Pierre, je me suis dit que les choses allaient beaucoup trop loin et j'ai eu peur qu'il t'élimine. C'est pour ça que je t'ai appelée pour te dire que nous savions tout. Je pensais que tu t'enfuirais après qu'il t'ait attachée, mais tu t'es entêtée à le poursuivre. Bien entendu, je ne pouvais pas te dire que j'étais une espionne, moi aussi.

— Ben voyons. Et ça fait combien de temps que tu bosses pour les Nord-Coréens?

— Ca ne fait que deux ans que je travaille pour le régime. Depuis...
Je me souviens qu'il y a deux ans, Nadine est partie en Asie pour son voyage universitaire.

— Tu étais à Shanghai, à l'époque...

— Oui, et j'ai rencontré de vrais amis là-bas, des gens qui m'ont ouvert les yeux sur la réalité du capitalisme et ses ravages !

Je l'écoute en secouant la tête. J'ai l'impression que ma meilleure amie a subi une lobotomie. Lui ont-ils fait un lavage de cerveau, à Shanghai ? Comment peut-elle imaginer que soutenir la Corée du Nord, c'est aider l'humanité ?

— De toute façon, maintenant, c'est trop tard. Nous sommes grillés.

Pierre lève la tête vers Nadine.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? grommelle-t-il.

— Nous avons trahi nos identités respectives, murmure-t-elle en s'approchant du poste de pilotage.

Soudain, j'ai un très mauvais pressentiment, et je pense que Pierre le partage aussi.

— Nadine, qu'est-ce que tu fais ?

Comme au ralenti, elle sort un grand couteau acéré de sa poche arrière, puis elle fait deux pas vers le pilote.

— Ils vont nous capturer, et nous faire parler de force. Adieu.

— Nadine, non !!!

Au moment où le pilote lève les yeux vers elle, Nadine plonge la lame dans son cou, au niveau de l'artère carotide. Ses yeux deviennent exorbités et il émet un infâme gargouillement avant de s'écrouler sur le tableau de bord...

L'avion pique du nez.

*

J'ouvre les yeux. Je suis allongée au milieu d'une végétation luxuriante. Il fait très chaud, et l'air humide a une forte odeur d'eucalyptus. Je tourne la tête, mais mon cou me fait mal. Heureusement, je pense que je n'ai rien de cassé.

Le jet privé gît à environ 50 mètres de l'endroit où je me trouve. Une épaisse fumée noire s'en échappe, et la carlingue est dans un sale état. Autant dire qu'il ne reste plus grand chose de l'appareil...

Je me relève tant bien que mal. J'ai oublié ce qu'il s'est passé juste après que Nadine ait poignardé le pilote. Les dernières minutes semblent s'être évaporées dans mon esprit. Ca doit être dû au choc. C'est comme si un interrupteur s'était éteint dans mon cerveau lorsque nous avons commencé à chuter. C'était ça, ou bien mourir de terreur.

J'ausculte mon ventre, mes bras, mes jambes. Les menottes se sont volatilisées comme si elles avaient été pulvérisées. J'ai quelques égratignures, mais rien de bien méchant. Je n'arrive pas à croire que j'ai survécu à ce crash. Je remercie ma bonne étoile...

Nadine et Pierre.

Je dois vérifier s'ils ont survécu, ou bien si...

J'avance vers la carlingue fumante, me demandant si l'avion risque d'exploser à tout moment. Dans le cockpit cabossé, je découvre le corps sans vie du pilote. Ou plutôt, ce qu'il en reste. Je jette un coup d'œil à l'intérieur de la cabine, mais je ne peux y entrer, car elle est trop déglinguée. Je ne vois trace ni de Nadine, ni de Pierre.

Je vais me réfugier sous un grand arbre au look préhistorique, en prenant bien soin de rester à une centaine de mètres de l'avion au cas où il exploserait.

Allez, Sophie, réfléchis.

J'ai deux solutions. Soit je pars à leur recherche... soit je m'enfuis. Bien entendu, la bonne poire que je suis choisis la première solution.

Ma voix éraillée résonne dans la jungle tropicale tandis que je crie leurs noms. Personne ne me répond. Peut-être sont-ils morts, et leurs corps sont suspendus aux branches d'un arbre ? Je regarde la cime des arbres en formant une visière avec ma main pour protéger mes yeux du soleil, mais je ne vois que des morceaux de carlingue fumants dans les branches.

— *Sophie !*

Je reconnais immédiatement cette voix masculine au timbre chaud.

— Pierre !

Je cours dans la direction de ses cris ; j'espère qu'il n'est pas grièvement blessé. J'atteins un gros rocher ocre derrière lequel il s'est assis. Il a retiré l'une de ses tennnis et masse sa cheville.

— Content de te voir, Sophie.

— Moi aussi.

J'ai prononcé ces paroles sans même réfléchir. Malgré tout ce qu'il s'est passé entre nous, je suis véritablement heureuse de le voir et de le savoir vivant.

— Pas trop de bobos ? demande-t-il en grimaçant.

— Non, mais on dirait que toi, si ?

— Ma cheville. Je me la suis foulée, ou bien elle est cassée peut-être.

Des cendres brunes recouvrent son beau visage viril, et ses cheveux sont en bataille. Une fine goutte de sang glisse le long de sa tempe.

— Comment avons-nous fait pour survivre à cet accident ?

— Je me le demande. Laisse-moi t'aider.

Je saisis un Kleenex dans ma poche et nettoie sa tempe blessée. Nos visages blêmes sont à 10 centimètres l'un de l'autre. Il plonge son regard dans le mien, et me sourit.

Ca y est, je recommence à craquer...

Je saisis sa cheville pour l'ausculter... et pour éviter de l'embrasser.

— Aïe !

— Je ne crois pas que ta cheville soit fracturée. Tu peux te lever ?

— Je vais essayer.

Il se redresse lentement tout en s'appuyant sur mon épaule.

— Plus de peur que de mal, dit-il en me faisant un clin d'œil. Est-ce que tu as retrouvé Nadine ?

— Non. Je ne suis pas sûre qu'elle ait survécu.

Pierre observe la jungle luxuriante, où règne un silence inquiétant. Je n'entends même pas le son d'un criquet.

— Je suppose que nous nous sommes écrasés dans le parc national de Kakadu.

— Caca quoi ?

— Kakadu ! Un parc national au Nord de l'Australie, pas très loin de la ville de Darwin.

— Ca me fait une belle jambe. Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant que ton amie nous a mis dans ce pétrin ?

— Ce tour de grand huit n'était pas prévu. Et je te signale que Nadine est aussi ton amie.

— ETAIT. Maintenant, c'est mon ennemie. Quant à toi, je te coffre dès qu'on atteint la prochaine ville. J'arrive pas à croire que tu comptais me kidnapper dans ton coucou !

Quelque chose au loin attire soudain l'attention de Pierre.

— Tu vois cette cascade, là-bas ?

En effet, j'aperçois une grande chute d'eau un peu plus loin, vers le Nord.

— Si nous l'atteignons, nous pourrions remonter le cours de la rivière jusqu'à la côte, là où sont toutes les villes.

Pas bête, son idée.

— O.K., je suis partante. Mais d'abord, nous devons vérifier si Nadine est encore vivante.

— Tu viens de me dire que c'était ton ennemie !

Une vague de tristesse me submerge. Je n'arrive pas à détester Nadine. Je sais qu'au fond de son être, c'est une fille bien. Elle a subi un lavage de cerveau en Asie qui l'a transformée en une personne qui ne lui ressemble pas. Elle n'est pas dans son état normal.

— Vas-y si tu veux. Moi, je pars à sa recherche.

Il m'accompagne en bougonnant. Nous explorons la jungle centimètre par centimètre autour de la carlingue fumante, essayant de repérer un quelconque signe de vie. Mais au bout d'une heure, je dois me rendre à l'évidence.

— Désolé Sophie, mais je ne crois pas que Nadine s'en soit tirée.

Je mets ma main sur ma bouche et ne parviens pas à réprimer mes larmes. Pierre me serre dans ses bras.

— Je suis persuadé qu'elle n'a pas souffert, dit-il pour me reconforter. Tout s'est passé... tellement vite.

Je sèche mes larmes, pousse un cri pour me soulager, et puis nous nous remettons en route.

*

La chaleur suffocante rend ma respiration difficile. Des moustiques aussi gros que des moineaux me piquent inlassablement, et les mouches, ah les

mouches... J'ai beau les chasser de la main, elles n'arrêtent pas d'essayer d'entrer dans ma bouche et mes trous de nez.

— Putain de mouches australiennes !

Pierre éclate de rire.

— J'ai de la citronnelle dans mon sac à dos. Tu en veux ?

— T'aurais pu le dire plus tôt, non ?

Je m'asperge de citronnelle puante, mais cela ne sert à rien. Les moustiques continuent de me dévorer, et les mouches tentent toujours de pénétrer dans tous mes orifices.

— Qui aurait envie de vivre dans ce coin ? marmonné-je.

— Des peuples Aborigènes habitent ce parc depuis des milliers d'années. Et je suis sûr qu'ils sont heureux ici, loin de la ville et de son environnement toxique. Tiens, regarde.

Pierre indique du doigt une grande paroi rocheuse à notre droite. On y a peint une fresque représentant des hommes, des femmes et des animaux. Je reconnais immédiatement le style inimitable de l'art Aborigène.

— Cette fresque date de la préhistoire. C'est un récit du Temps du rêve.

— Le Temps du rêve ?

— Oui. Le moment de la création du monde, selon la tradition Aborigène.

J'approche mon nez de l'immense fresque. Ses formes et ses couleurs sont tellement belles et éclatantes que j'ai l'impression qu'on les a peint la veille.

— Je n'arrive pas à croire que cette œuvre est si ancienne.

— C'est pourtant vrai. Il y a de nombreuses fresques Aborigènes dans le parc de Kakadu, toutes plus splendides les unes que les autres. La civilisation Aborigène est d'une richesse incroyable. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en apercevoir.

Nous nous enfonçons dans la jungle, et le chemin devient subitement plus escarpé. Nous commençons à escalader une grande colline qui semble interminable.

Pierre boîte légèrement, mais il semble tenir le coup. Quant à moi, et malgré mon entraînement, je commence à être à bout de souffle. J'ai envie de faire une pause, mais nous ne pouvons nous permettre de perdre du temps. Chaque minute de gagnée augmente nos chances de survie, sachant que nous n'avons ni eau, ni provisions. Il faut absolument que nous gagnions la ville la plus proche.

Nous atteignons enfin le sommet de la colline, qui nous offre un spectacle prodigieux.

Une chute d'eau d'environ 200 mètres de haut coule le long d'une falaise vertigineuse. L'eau claire déferle au milieu de rochers et d'arbres millénaires et, au loin, nous apercevons une grande vallée sauvage.

— Quel beau pays, dis-je en ayant du mal à contenir mon émotion.

Pierre s'approche de moi.

— Je sais que tout n'a pas toujours été facile entre nous, Sophie. Mais on pourra dire que nous avons partagé de beaux moments.

Il me regarde dans les yeux, puis il approche sa bouche de la mienne, tout doucement. Il hésite un instant, et puis finalement, il dépose un tendre baiser sur mes lèvres.

Je sais que je ne devrais pas dire cela, mais j'adore quand il m'embrasse. L'attirance que je ressens pour Pierre ne suit aucune logique. C'est un criminel que je dois mettre hors d'état de nuire, et pourtant, je ne peux m'empêcher d'être folle de lui.

— Ce que je t'ai dit à Palm Beach tiens toujours, dit-il. J'espère que tu y réfléchiras.

Il me prend par la main, et nous longeons la cascade afin de suivre le cours de la rivière en direction du Nord.

*

Nous nous arrêtons pour camper près d'une étendue d'eau. Un billabong, comme l'explique Pierre. Nous avons tellement soif que nous buvons son eau sans nous demander si elle est potable. Puis nous nous installons sous un eucalyptus au feuillage dense et parfumé.

— Je vais essayer de trouver quelque chose à manger, annonce Pierre en sortant un revolver de sa poche.

— Je ne savais pas que tu étais armé... Et tu comptes chasser quoi avec ça ? Le kangourou ?

Il rit sans rien dire, puis disparaît dans la forêt.

Il doit être 17 heures, et la lumière du soleil commence à prendre une teinte mordorée. Je ne quitte pas le billabong des yeux. Je sais que d'énormes crocodiles australiens fréquentent ces cours d'eau afin de traquer leurs proies. Je pense au film *Crocodile Dundee*, à la scène où un crocodile gros comme un dinosaure manque de dévorer la jolie journaliste.

Brrr... Est-ce que s'installer près de ce billabong était une si bonne idée ?

Mais Pierre a choisi ce lieu parce qu'il y a de l'eau à boire, et certainement quelque chose à manger. Pas comme dans le reste de ce parc, où nous n'avons vu que des rochers, des arbres et du sable. Je me demande ce que Pierre peut bien être en train de faire. Est-ce qu'il compte dénicher des fruits ou des noix ? Ou bien va-t-il essayer de chasser un animal, puis de faire un feu pour le cuir ?

Avec lui, je ne suis jamais au bout de mes surprises... C'est peut-être ça qui me plaît le plus, en lui...

Soudain, j'entends un bruit dans les fourrés. Je tourne la tête et tends l'oreille pour voir d'où il provient. Mais je n'entends plus rien. Était-ce la brise du soir dans les feuilles d'arbre ? Ou bien... *un animal ?*

Comme toujours depuis que je suis arrivée en Australie, je pose machinalement ma main sur ma ceinture pour y saisir mon bon vieux flingue, mais je me rends compte que je suis désarmée.

Punaise... Je passe mentalement en revue la faune sauvage australienne pour essayer de deviner de quoi il peut s'agir.

Heureusement, il n'y a pas d'ours dans ce pays, on n'est pas au Canada. Mais il y a des crocodiles gros comme Godzilla. Et puis des serpents venimeux. Et aussi des dingos, ces espèces de gros chiens jaunes, féroces et avides de chair fraîche.

Je m'approche doucement des fourrés en priant qu'il ne s'agisse que d'un opossum, ou mieux encore, d'un mignon petit koala. Soudain, je vois une ombre bouger entre deux arbres. J'essaye de m'approcher pour en avoir le cœur net. Je vois alors avec horreur qu'il s'agit d'une jolie perruche au plumage vert, jaune, rouge et violet. Quelqu'un a attaché le petit oiseau mort entre deux arbres avec des ficelles, et la brise fait bouger son corps.

Pendant un instant, je me demande quel salaud a pu faire une chose pareille. Et puis soudain, j'obtiens ma réponse.

Les ficelles sont en fait une toile d'araignée gigantesque. Brusquement, l'oiseau tangué sur son piège comme s'il reprenait vie, car la propriétaire de la toile a décidé de descendre de son arbre pour faire son apparition.

La mygale poilue doit bien faire 20 centimètres de diamètre. Accrochée sur sa toile, elle avance vers sa proie en se déplaçant sur ses grosses pattes velues.

Mes cheveux se dressent sur ma tête.

Je recule en posant mes mains sur ma bouche pour ne pas hurler de terreur. J'ai vu des choses horribles au cours de ma carrière, mais rien ne m'avait préparé à une araignée tellement grosse qu'elle peut capturer un oiseau pour le dévorer. Les crocodiles, serpents et dingos sont des rigolos à côté de cette monstruosité. Je titube vers notre campement improvisé et mon pied bute sur une pierre, qui me fait chuter lourdement sur les fesses.

— Aïe !

Ca fait un mal de chien.

J'essaye de me redresser, mais la douleur intense me paralyse.

Mon Dieu... Cette araignée...

Finalement, une main se tend vers moi pour m'aider à me relever.

— Merci Pierre, dis-je en la saisissant. Je...

Je me retrouve nez à nez avec Nadine.

Elle m'assène un formidable coup de poing sur la joue, et je m'écroule comme un sac. Une douleur intense part de ma mâchoire et irradie vers mon cou et mon crâne.

— T'as un sacré punch, dis-je en massant ma joue douloureuse.

— Et toi, tu encaisses bien. Mais si j'avais visé ton nez, tu ne serais plus en état de parler.

Je l'observe attentivement. Elle a retiré sa veste en jean et porte un débardeur noir et un pantalon de treillis de la même couleur. Son visage est égratigné, et sa lèvre inférieure légèrement tuméfiée. Je ne reconnais pas du tout la jeune allemande très féminine avec qui je partageais mes joies et mes peines. Nadine s'est transformée en un mercenaire prêt à tout pour accomplir sa mission.

— J'espère que tu as apprécié le tour de manège, dans l'avion, dis-je en me relevant.

— Je ne pensais pas que nous survivrions tous à cet accident. Enfin, *presque* tous.

— Alors c'est comme ça que les choses doivent se terminer entre nous ? Je me demande bien ce qu'ils t'ont fait pour te transformer à ce point, tes nouveaux amis de Shanghai. Je n'aurais jamais imaginé que tu essaierais de me tuer un jour. Je pensais que tu étais... mon amie.

Pour la première fois depuis que nous sommes montées dans l'avion, je perçois un début d'émotion sur son beau visage germanique.

— J'ai toujours été ton amie, Sophie. N'en doute jamais. Mais j'ai compris beaucoup de choses à Shanghai. Je me suis rendu compte que j'étais aveugle, jusqu'à maintenant. La mission que je dois accomplir est plus importante que l'amitié qui nous lie.

— Quelle mission ? Instaurer le communisme partout dans le monde ? Aider le régime Nord-Coréen à s'étendre dans le Pacifique pour envahir l'Australie et la Nouvelle-Zélande et balancer une bombe nucléaire sur les Etats-Unis ? Non mais tu délirés, ou quoi ?

— Et toi, tu crois que tu aides l'humanité, en travaillant pour le gouvernement français ? Est-ce que tu sais ce que la France a fait à toutes ses colonies ? Est-ce que tu ignores que la France exploite toujours de nombreux pays du tiers-monde ?

— Tu ne peux pas comparer la France à la Corée du Nord. Nos concitoyens sont libres. Nous vivons dans une démocratie.

Nadine secoue la tête. Je ne pourrai rien tirer d'elle.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, dit-elle. Mais je ne vais pas perdre mon temps à essayer de te raisonner.

Sans crier gare, elle se précipite sur moi pour en finir. En une fraction de seconde, je passe en mode guerrière.

Elle m'envoie un coup de pied au visage, mais j'esquive le coup.

— Tu es rapide, dis donc, persifle-t-elle avec un sourire carnassier.

— Oui, et je sais cogner, moi aussi.

Mes cours de Krav Maga me reviennent en mémoire. Je suis capable de vaincre n'importe qui.

Je fais deux pas vers Nadine et lui envoie un crochet du droit fulgurant à la mâchoire. Elle l'encaisse sans broncher, mais je sens que ce coup de poing lui a fait mal.

— Joli, dit-elle en essuyant le filet de sang qui coule le long de sa lèvre.

Elle fonce à nouveau vers moi et me martèle de coups de poing que je parviens à bloquer. Elle est très puissante, bien plus que je ne l'aurais imaginé. Mes avant-bras, que j'utilise comme bouclier, me font atrocement mal. Il faut que je réagisse. Je saute en arrière, puis lui envoie un coup de pied retourné qu'elle parvient à bloquer avec son coude. J'enchaîne avec deux coups de poing au visage, qu'elle esquive sans difficulté. Elle me balance alors un coup de poing au menton qui manque de me mettre K.O.

Je tombe par terre. Etourdie, je vois des étoiles, et puis je suis à bout de souffle...

Elle s'approche de moi. Je sais qu'elle veut en finir. Elle aussi a subi un entraînement intensif. Mes rudiments de Krav Maga ne me servent pas à

grand chose ; elle est plus grande que moi, et en super forme. Il va falloir que je ruse...

Elle s'arrête au-dessus de moi, et met son pied sur ma tête pour me forcer à me coucher sur le sable rouge.

— Arrête ça, dis-je en crachant du sang par terre.

Je dois réfléchir. Trouver une solution. Je ne peux pas mourir ainsi.

Soudain, j'ai une idée. Lorsqu'elle retire son pied de ma tête, je me tourne sur le dos afin de la regarder droit dans les yeux. Elle semble très sûre de sa force. Trop, peut-être.

Elle s'agenouille à côté de moi pour serrer mon cou de ses mains puissantes.

— Adieu, dit-elle.

Je saisis une poignée de sable et la balance dans ses yeux. Elle relâche alors sa prise en hurlant et tombe le cul par terre. Je profite qu'elle essaye d'essuyer le sable pour reprendre mon souffle. Puis je fais un effort surhumain pour me relever et courir vers elle afin de lui balancer un formidable coup de pied sur la tempe.

Elle s'écroule par terre en gémissant.

— Je ne voulais pas en arriver là, mais tu l'as bien cherché, Nadine.

Elle ne me répond pas. Pendant un instant, j'ai l'impression qu'elle est morte. Je m'approche d'elle pour vérifier si elle respire. Ca va, je ne l'ai pas tuée. Je me demande alors ce que je vais bien pouvoir faire d'elle. Je regarde autour de moi, puis repère de grandes lianes dans les arbres autour de nous.

J'arrache la plus grande des lianes et fabrique une sorte de cordelette que je noue autour de ses poignets.

13.

Lorsque Pierre apprend que Nadine m'a attaquée, il n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles.

— Elle a dû suivre nos traces.

— Sûrement. Elle a suivi à la lettre le manuel du parfait petit assassin.

— Est-ce que ça va ? demande-t-il en posant sa main sur ma joue.

Je ferme un instant les yeux. J'aime le contact doux de sa main sur ma peau.

— Oui, ça va. Mais elle est coriace, la teutonne.

Nadine est assise au pied d'un eucalyptus. Elle ne s'est pas vraiment remise du coup de pied que je lui ai asséné, et semble dormir d'un sommeil agité devant le feu de camp que Pierre a allumé. La nuit est tombée, et il fait particulièrement noir dans la jungle australienne.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demande-t-il.

— Je ne peux pas la laisser ici, surtout dans cet état-là.

— Elle a voulu nous tuer, Sophie.

— Je te dis qu'on va l'emmener avec nous, un point c'est tout. Vu tes antécédents, je ne pense pas que tu sois en position de me dicter ma conduite.

Il s'approche de moi, mais une immense colère s'empare de moi. Je le repousse sans ménagement.

— Qu'est-ce que tu as ?

— N'oublie pas que tu étais de mèche avec elle, depuis le début. Si tu crois que je vais te tomber dans les bras après ça, tu rêves !

Je m'écarte de lui et vais m'asseoir en bas d'un eucalyptus pour m'isoler. J'en ai assez, des mensonges et des trahisons. A présent, je ne sais plus à qui je peux faire confiance. J'ai vraiment été conne de me laisser séduire par ce dealer à la noix.

Il pose sa main sur mon épaule, et je la saisis à la vitesse de l'éclair.

— Aïe ! crie-t-il en même temps que je lui tords le poignet. Tu es malade, ou quoi ?

Fou de douleur, il s'agenouille à côté de moi et essaye de se dégager de mon emprise. Je relâche la pression.

— Fais gaffe, lui dis-je. Je suis dangereuse, et de très mauvaise humeur.

— J'ai vu ça... répond-il en frottant son poignet endolori.

Il plonge son regard dans le mien. Je sens qu'il veut faire la paix.

— Je suis désolé, dit-il. Je comprends pourquoi tu n'as plus confiance en moi. J'aimerais... j'aimerais me faire pardonner.

Je le regarde un instant en silence, puis une idée me vient à l'esprit.

— Te faire pardonner ? Hmmm, pourquoi pas.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

D'habitude, dans les films d'actions, les femmes sont toujours au service des hommes. Pour une fois, j'ai envie de retourner ce stéréotype sur ses oreilles.

Je retire mon short en silence, puis mes sous-vêtements. A présent, j'offre mon sexe à son regard, ce qui m'intimide et m'excite en même temps.

— Retire ton marcel, dis-je avec autorité. C'est un ordre.

Il m'obéit sans rien dire. Dans l'obscurité, les flammes orange du feu de camp illuminent son torse musclé et font danser des ombres sur ses pectoraux et ses abdominaux. Je retire moi aussi mon t-shirt, et immédiatement, son regard gourmand se pose sur mes seins.

— Tu aimes le spectacle, Pierre ?

— J'adore...

Je pointe alors mon index en direction de mon sexe excité.

— Fais-toi pardonner.

Un petit sourire apparaît au coin de ses lèvres.

— Oui, madame.

Il avance à quatre pattes dans la lumière du feu de camp, et j'écarte les cuisses en fermant les yeux. Je m'allonge alors sur le sable, et il saisit mes cuisses de ses mains puissantes pour les écarter plus encore.

— Lèche, mon chien, dis-je en caressant mes seins.

Il dépose de doux baisers sensuels sur mes cuisses pour me titiller, et je commence à frissonner, puis à gémir de plaisir.

— Vous aimez ce que je fais ?

— Oui, tu es un bon chien. Continue comme ça.

Il dépose des baisers sur la peau près de mon sexe, là où la chair est la plus douce. Et puis ses lèvres se rapprochent de plus en plus de ma chatte brûlant de désir. Il est en train de me chauffer à blanc... Je n'en peux plus... J'ai hâte de sentir sa langue sur mon clitoris en feu.

— Prends mes seins.

Ses grandes mains chaudes saisissent mes nichons gonflés par l'excitation, et il les malaxe avec délice. Puis je sursaute lorsque ses lèvres se posent enfin sur mon sexe.

— Oui... continue comme ça... bon chien...

Tout en pinçant mes tétons, il dépose des baisers sur mon pubis, les lèvres de ma chatte, et enfin mon clitoris.

Le sexe est tellement bon, avec lui...

— Pince plus fort mes tétons.

Il s'exécute, et j'adore la douleur que cela fait naître dans ma chair.

— Tu as faim, n'est-ce pas ? dis-je en faisant glisser mes doigts dans ses beaux cheveux bruns.

— Oui maîtresse, j'ai besoin de manger votre chatte.

— Vas-y, régale-toi.

Il continue à embrasser mon intimité, et je soupire longuement lorsque sa langue torride se pose enfin sur ma chatte. Il la déguste comme un bonbon délicieux, se régaland de mon jus féminin tout en caressant mes seins. Je regarde alors Nadine, évanouie en bas de son arbre. Que dirait-elle si elle voyait son complice me lécher ainsi ? Serait-elle jalouse, peut-être ?

Je referme les yeux pour mieux apprécier le plaisir impossible que la langue de Pierre me procure. Elle explore le moindre centimètre de ma chatte, et déclenche une explosion de volupté dans tout mon corps.

— Tu fais ça très bien, dis-je avec un large sourire. Je vais peut-être finir par te pardonner si tu continues comme ça.

Il enfonce soudain sa langue dans mon vagin afin de goûter à sa saveur, et la fait aller et venir à l'intérieur comme pour me faire l'amour avec.

— Suce mon clitoris.

Il s'exécute, et je crois un instant mourir de plaisir...

— Vous aimez ce que je fais, maîtresse ?

— Oui, Pierre... J'adore... Tu es un très bon chien, très doué...

Je sens qu'un orgasme fantastique est en train de se préparer en moi, et qu'il a besoin d'être libéré. Lui aussi a senti que j'étais au bord de la délivrance.

Il enfonce son doigt dans mon vagin et me doigte tout en léchant mon clitoris de plus en plus rapidement.

— Oui... Oui...

J'ouvre les yeux et regarde les étoiles dans le ciel. Suis-je déjà au paradis ?

Je jouis en criant, et des spasmes de plaisir incontrôlables secouent tout mon corps. Comment Pierre parvient-il à m'offrir tant de jouissance ? C'est comme si nous étions nés pour nous donner du plaisir...

Je saisis ses cheveux et plaque son visage contre ma chatte. Il lèche mon jus jusqu'à la dernière goutte... Et puis mon corps en transe se calme soudain, et mon sourire s'agrandit.

Mes yeux plongent dans les siens. Lui aussi est en train de sourire.

— Est-ce que je suis pardonné ?

— Oui, tu as mérité mon pardon.

Il m'enlace, et je m'endors dans ses bras.

*

Lorsque je me réveille le lendemain matin, Pierre est déjà en train de se préparer pour une nouvelle journée de marche.

— Tu as dormi comme un loir, dis donc ! dit-il en chargeant son revolver.

Je le regarde en baillant, puis je jette un coup d'œil à Nadine. Toujours assise en bas de son arbre, les poignets liés dans son dos, elle m'observe en silence. On dirait une chatte attendant la moindre opportunité pour nous bondir dessus.

Le feu de camp s'est éteint, et pour la première fois, il fait plutôt gris ce matin-là.

Je bois un peu d'eau du billabong, puis j'en apporte à Nadine et lui offre aussi les baies que Pierre a ramenées. Elle accepte le tout sans rien dire. J'enfile mes chaussures et essaye de me refaire une beauté avec les moyens du bord, c'est-à-dire pas grand chose. Nous aidons Nadine à se relever. Elle semble s'être remise d'aplomb, je crois que ça ira pour elle.

Nous nous mettons en marche, direction le Nord.

Nous crapahutons en silence à travers la végétation dense et luxuriante. Parfois, nous atteignons des clairières où nous nous reposons quelques minutes ; d'autres fois, nous tombons sur des cascades grandioses, ou bien grimpons au sommet de collines offrant un panorama somptueux sur le parc national de Kakadu. Nous ne rencontrons toutefois pas âme qui vive, et c'est peut-être mieux ainsi.

Qui sait si les amis de Nadine ne sont pas sur nos traces ? Qui sait s'ils ne sont pas en train de nous rechercher pour nous empêcher de parler ?

Vers 14 heures, nous atteignons un grand lac aux eaux saumâtres qui nous bloque le passage. Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai l'impression que nous allons passer un mauvais quart d'heure.

— On n'a pas le choix, lance Pierre. Il va falloir qu'on traverse cette étendue d'eau.

— Il ne semble pas très profond, ce lac. On peut le traverser à pied, dis-je en fronçant les sourcils. Mais il doit y avoir des crocodiles dans le coin, non ?

Je regarde Pierre et Nadine à tour de rôle. Je pense que nous avons tous compris qu'il va falloir traverser ce lac inquiétant, qu'on le veuille ou non. C'est ça, ou bien mourir de faim et de soif.

— Nous atteindrons bientôt la côte, dit Pierre. Si nous parvenons à passer de l'autre côté, je pense que nous aurons fait le plus difficile.

Je ne peux m'empêcher de trembler en observant l'eau marécageuse. C'est vraiment le genre d'étendue d'eau où les crocodiles aiment guetter leurs proies pour les dévorer. Je repense à ce fichu Crocodile Dundee et soupire longuement.

— Ca va aller ? demandé-je à Nadine.

Elle hoche la tête tout en gardant le silence. Décidément, elle s'obstine à économiser sa salive, et je n'aime pas ça du tout.

— Allons-y.

Nous avançons dans le lac, et à mon grand étonnement, l'eau est très chaude. Si je ne stressais pas comme une malade, je dirais même qu'elle est agréable. Je ne quitte pas sa surface des yeux, mais elle est tellement saumâtre que je ne vois rien du tout. Nous sommes vraiment en train de jouer à la loterie, dans ce fichu lac.

Pierre est en tête du cortège, et Nadine au milieu. Je ferme la marche afin de garder un œil sur elle. Ses poignets sont toujours liés avec la liane que j'ai trouvée, mais maintenant que je sais de quoi elle est capable, je me méfie encore plus d'elle...

Un peu plus loin à droite, sur la rive opposée, nous apercevons un groupe de trois crocodiles. Oh purée... Leurs écailles verdâtres scintillent sous les rayons du soleil qui s'est enfin levé, et leurs yeux cruels semblent nous observer à distance. Ces animaux préhistoriques son véritablement gigantesques. A vue de nez, ils doivent bien mesurer 6 mètres de long, et leurs dents sont aussi longues que des poignards acérés.

La traversée semble durer une éternité, et je ne quitte jamais des yeux les trois crocodiles prenant un bain de soleil. Je crains qu'ils ne décident de s'élancer dans l'eau pour nager vers nous. Devant moi, Nadine ne

semble ressentir aucune peur. Son visage renfrogné n'exprime rien, aucune émotion. Elle est exactement telle qu'elle était dans l'Airbus a380, quand elle regardait d'un œil le Prince de Bel Air sans s'inquiéter de savoir si notre Airbus allait s'écraser.

Quelque chose bouge alors dans l'eau au niveau de mon genou droit, et je sursaute.

Fausse alerte, il s'agit d'un poisson.

— Petit con, va, lui dis-je tandis qu'il s'éloigne de moi.

Je pousse un long soupir de soulagement, et soudain, je ressens une douleur fulgurante au niveau du mollet. Un étau d'acier s'est resserré sur l'une de mes jambes et cherche à m'entraîner au fond du lac !

— *Nooon !*

Mon cerveau affolé n'arrive pas à accepter ce qui est en train de se passer. C'est trop horrible... Trop fou... Trop dément...

— Sophie !

Nadine et Pierre ont crié mon nom en même temps. Ils me regardent avec une expression affolée. Incrédules et paniqués, ils ne semblent pas savoir quoi faire.

Pierre saisit son arme, mais il tremble tellement qu'il la laisse tomber dans l'eau.

— Merde !

La tête monstrueuse du crocodile jaillit hors de la surface, et sa gueule gigantesque s'ouvre pendant une fraction de seconde pour mieux assurer sa prise sur ma jambe. J'essaye d'en profiter pour me dégager, mais rien à faire. La douleur horrible que je ressens me donne le vertige. Le monstre préhistorique est en train de m'attirer vers lui, et je me sens totalement impuissante...

Et puis soudain, l'impensable se produit. Nadine se précipite vers le crocodile et commence à lui donner des coups de poing frénétiques sur la tête. Elle le frappe de toutes ses forces, sans jamais hésiter. Elle fait preuve d'un courage héroïque, et moi je l'observe en silence, tant je suis traumatisée par ce qui est en train de m'arriver. Elle m'apporte son secours, comme elle l'a fait lorsque Luc est parti.

Est-ce que je vais mourir ?

Le reste des événements me semble très flou. Nadine frappe la bête, encore, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle relâche ma jambe. Et puis ma meilleure amie plonge ses yeux dans les miens, et je vois une larme couler sur sa joue.

Elle murmure *Je t'aime* lorsque le monstre l'emporte dans la vase.

Pierre me prend sur son épaule, plus morte que vive. Il traverse le lac à toute vitesse tandis que les trois crocodiles plongent dans l'eau pour participer à la curée...

*

Par miracle, la morsure est relativement bénigne. J'ai pas mal saigné, mais les dents du crocodile n'ont sectionné aucune artère. J'ai eu beaucoup de chance.

— Ca va ? demande Pierre.

— Oui, enfin... Non... Nadine... elle... elle m'a...

— Je sais...

Je m'écroule dans les bras de Pierre et pleure toutes les larmes de mon corps.

Merci Nadine, mon amie de toujours... J'espère que tu seras heureuse, là haut.

*

Pierre m'a fabriqué un pansement de fortune, et nous avons repris notre marche forcée. Nous boitions tous les deux, et nous sentons très affaiblis. La mort atroce de Nadine, son sacrifice pour me sauver la vie m'ont complètement bouleversée. Je ne cesse de me remémorer ce qui lui est arrivé : le crocodile qui l'a violemment saisie, son beau visage en pleurs, sa disparition dans la vase...

Je me sens traumatisée. Je ne crois pas que je m'en remettrai.

Il pleut à présent, et la terre humide rend notre marche plus difficile. Nous avons bu l'eau d'un billabong il y a trois heures, mais cela fait deux jours que nous n'avons pas mangé. Mon estomac crie famine, et je me demande si nous allons survivre à cette aventure.

La boue noire sous nos pieds rentre dans mes chaussures. J'ai l'impression de marcher dans de la mélasse. Je ne savais pas que j'avais les ressources physiques et psychologiques pour survivre dans des conditions aussi extrêmes. Si je n'avais pas un mental d'acier, je ne suis pas sûre que mon corps tiendrait le coup avec toutes ces épreuves.

Il pleut des cordes, et les grosses gouttes d'eau qui me tombent dans les yeux m'empêchent de voir où je vais. J'en ai plein le cul, de cette mission en Australie. Tout ce qui compte pour moi à présent, c'est de rentrer en France pour regarder des émissions de Cyril Hanouna. Oh, ne faites pas les snobs ! Si vous étiez à ma place, vous auriez envie vous aussi d'être bien au chaud dans votre canapé, à regarder Touche pas à mon poste !

Soudain, je sens la gadoue fondre comme neige sous mon pied. Je regarde le sol avec étonnement ; c'est comme si je me trouvais enlisée dans des sables mouvants. Le sol s'écroule sous mes pieds, et j'attrape un morceau de rocher in extremis pour ne pas tomber dans le vide.

Un frisson de terreur glacé fait trembler mon corps. Je baisse la tête et vois que mes pieds se balancent au-dessus d'un immense précipice !

— Sophie !

Pierre court dans ma direction. Il a l'air aussi surpris que moi. Enfin, je ne suis pas sûre que le mot *surpris* soit le bon. Je suis absolument terrifiée. Ma plus grande phobie, c'est le vide. Et mes jambes sont en train de tanguer à... à... Je jette un autre coup d'œil en bas. Le précipice doit bien faire 100 mètres de hauteur. La rivière et les arbres tout en bas semblent minuscules, et menaçants.

— Non, non, non, non, non !!!

Je cesse de regarder le vide et fais la grimace. Je me sens complètement paralysée. Pierre essaye de tendre le bras pour attraper ma main, mais il est trop haut par rapport à moi.

— Est-ce que tu peux escalader la roche pour remonter ? demande-t-il.

J'ai l'impression de ne plus pouvoir bouger. Mon corps et mon esprit sont tétanisés, comme si une araignée géante m'avait paralysée avec son venin.

— Non ! Je... je... je ne peux rien faire ! Je suis foutue !

— Sophie, il va falloir que tu remontes. Je ne suis pas sûr que le caillou auquel tu te tiens pourra tenir très longtemps.

Je commence à pleurer doucement. Je suis une dure à cuire, et j'en ai vu d'autres. Mais ma peur du vide est absolument indomptable.

— Je ne peux pas, Pierre. Je suis désolée... Tu devrais me laisser, et t'en aller...

— Jamais !

Je regarde en bas, et j'ai le tournis. Je suis convaincue que je vais mourir, mais en même temps, mon cerveau ne peut le concevoir. Soudain, le vent se lève et me fait tanguer au-dessus du vide. J'ai l'impression que je vais lâcher prise...

— Allez Sophie, fais un effort !

Le vent redouble, et la roche à laquelle je m'accroche commence à se détacher de sa paroi.

Je hurle.

— Remonte ! crie Pierre. Tu n'as pas le choix ! Allez, Sophie !

Je pense à mes parents et à ma sœur restés à Paris. Je pense à mes amis, et à toutes ces personnes que j'ai envie de revoir un jour.

Lentement, je tends ma main libre pour attraper un autre morceau de roche situé un peu plus haut.

— Oui, continue !

Je suis pétrifiée, mais j'accepte cette peur terrible que je ressens. Je continue d'escalader la paroi qui est au bord de la rupture. Je ne me suis jamais sentie aussi proche de la mort... et donc aussi vivante.

Je fais l'effort surhumain d'escalader les bouts de roche avec mes pieds et mes mains écorchées. Pierre parvient enfin à attraper ma main. Il me tire vers le haut de toutes ses forces, et je m'écroule sur lui.

Nous nous étreignons de toutes nos forces.

— Merci, dis-je en pleurant de bonheur. Merci...

*

Nous avons repris notre route tant bien que mal. Je ne sais même pas comment je fais pour continuer à marcher, après tout ce qu'il m'est arrivé. Je me sens vidée, épuisée, et j'ignore comment mes jambes parviennent encore à me porter.

Autour de nous, la jungle humide et boueuse ressemble à un enfer vert. Je me demande quand est-ce que nous allons en voir le bout. Pierre est dans un sale état, tout comme moi. Il boîte de plus en plus, et je commence à douter qu'il puisse marcher jusqu'à la côte.

C'est au moment précis où je me sens le plus déprimée, que l'hélicoptère décide de faire son apparition. Au début, je soupire de soulagement en entendant le bruit du rotor au-dessus des arbres. Mais Pierre m'adresse un regard inquiet qui ne me dit rien qui vaille.

L'hélicoptère descend près des arbres. Trop près, même. Ses occupants semblent essayer de nous localiser.

— Couche-toi ! hurle Pierre.

Le bruit des deux mitrailleuses me déchire les tympans. Les occupants de l'hélicoptère ne sont pas venus nous aider. *Non, ils sont venus nous tuer.*

Les balles déchiquettent les arbres et plongent la jungle dans le chaos le plus total. J'entends les cris d'animaux paniqués au milieu du vacarme infernal. J'essaye de me terrer dans la boue, et malgré mon entraînement, je suis paralysée de terreur. Désarmés que nous sommes, nous devons faire face à un hélicoptère de combat. Nous n'avons aucune chance...

Des hommes casqués vêtus de combinaisons noires descendent sur des cordes accrochées à l'oiseau de mort. Ils sont armés de mitraillettes M16. Ils courent vers nous et l'un d'entre eux assomme Pierre avec la crosse de son arme. Et puis c'est le trou noir.

14.

Je me réveille et reprends mes esprits. Décidément, je perds tout le temps connaissance, dans ce foutu pays. Je commence vraiment à en avoir marre. Depuis que nous avons atterri (si on peut dire) dans le parc de Kakadu, j'ai bien morflé physiquement. On m'a encore mis des menottes aux poignets, j'ai mal au crâne, et je m'aperçois que ma jambe a enflé et qu'elle commence à être infectée.

— Putain...

Déjà que j'ai tendance à être hypocondriaque, là, je commence à vraiment m'inquiéter pour ma santé.

Je regarde autour de moi et me rends compte que je suis seule dans ma geôle obscure. Je me demande où est Pierre, où je suis exactement, et qui sont ces soldats qui nous ont capturés. Des militaires Nord-Coréens peut-être? En même temps, cela ne tient pas debout. Comment des soldats du régime communiste pourraient-ils débarquer en hélicoptère dans un parc national australien pour tirer sur tout ce qui bouge?

Soudain, la porte de ma geôle s'ouvre et une lumière blafarde m'aveugle. Je mets ma main devant mes yeux endoloris et aperçois une silhouette que je reconnais immédiatement.

Non, c'est pas vrai...

Dans l'embrasure de la porte, Thierry m'observe avec son petit sourire mauvais.

*

La DGSE a établi un grand campement de fortune protégé par des fils de fer barbelés sur une plage de la côte Nord australienne. Au milieu des jeeps, des tonneaux et des tentes militaires, des agents secrets français travaillent de concert avec des mercenaires venus des quatre coins du monde.

Je suis assise sur une sorte de tabouret qui me fait mal aux fesses, en plein milieu du camp. Un peu plus loin, le sable blanc rayonne sous les rayons ardents du soleil, et l'eau turquoise de l'océan me donne envie d'y plonger pour vivre parmi les baleines et les dauphins.

Thierry porte un costume trois pièces à la Men in Black, mais il ressemble toujours à un adolescent attardé. Il me paraît encore plus répugnant que d'habitude.

— Désolé d'avoir interrompu ton escapade avec ton petit ami, dit-il cyniquement. Il fallait bien que quelqu'un arrête ce malfaiteur, vu que tu t'es avérée incapable de le faire...

J'ai envie de le gifler.

— Qui t'a donné le droit de me juger ? Tu n'étais pas là pour voir tout ce que j'ai fait au cours de ma mission.

— Ne t'inquiète pas, je suis au courant de tout. Je sais même que ton amie allemande bossait pour les Nord-Coréens, et qu'elle a servi de quatre heures aux crocos du coin.

C'en est trop. Je me relève péniblement et fait deux pas vers lui pour le cogner. Mais j'ai oublié que je portais des menottes, et faible comme je suis, je m'écroule lamentablement par terre.

— Tut-tut-tut, pas joli joli, comme comportement. Surtout de la part d'une charmante demoiselle comme toi.

— Tes compliments à la con, tu peux te les garder.

— Ca suffit, Thierry.

Cette voix rauque de fumeur, je la reconnaîtrai entre mille. C'est la voix de mon boss.

Il se penche vers moi pour m'aider à me relever, puis il m'assoit sur mon tabouret. Il porte un beau costume gris anthracite, et son eau de Cologne sent vraiment très bon.

— Je n'avais pas de mauvaises intentions, explique Thierry. C'est juste que...

— Ne vous inquiétez pas, Thierry. J'ai compris.

Monsieur Duval plonge ses yeux noirs dans les miens, et j'y devine une grande lassitude. J'ai l'impression d'avoir 14 ans à nouveau, et d'être devant mon prof de maths.

— Vous m'avez déçue, Mademoiselle Lasalle, dit-il en allumant une cigarette. J'ai investi beaucoup de temps et d'argent dans votre entraînement. Je vous ai fait confiance, mais il semble que j'ai eu tort. A cause de vous, nous avons dû faire appel aux grands moyens pour vous retrouver et coffrer Pierre Dulaurier.

— Monsieur, je...

— Il n'y a pas de monsieur qui tienne, dit-il en haussant le ton. Expliquez-moi donc ce qu'il s'est passé. J'ai hâte d'entendre votre version des faits.

Je garde le silence pendant quelques secondes. Je sais que ce que je vais dire à partir de maintenant pourra être retenu contre moi. Je vais devoir me montrer très diplomate.

— Comme je vous l'ai dit la dernière fois que nous avons discuté, mon but était de me rapprocher de Pierre Dulaurier pour le cueillir en flagrant délit.

— Te *rapprocher* de monsieur Dulaurier ? persifle Thierry. Ca veut dire coucher avec ce criminel ?

— Thierry, ça suffit maintenant ! vocifère mon boss. Vous êtes en train de dépasser les bornes !

Je n'ai jamais vu Monsieur Duval être aussi en colère depuis que nous travaillons ensemble. Cela ne lui ressemble pas. Thierry se renfonce dans sa chaise et se tait, mais il continue de m'observer avec son petit sourire maléfique. Je sens bien qu'il me déteste et ce, depuis le début de cette mission.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans ce parc national avec lui ? demande mon boss. Vous avez décidé de faire du tourisme ensemble ? C'est comme ça que vous comptiez l'arrêter ?

Je peux comprendre ses doutes et sa colère. Après tout, j'ignore moi-même ce que j'allais faire une fois que nous allions atteindre la ville.

— Je... Eh bien...

Un cri déchirant retentit soudain à ma droite et je tourne la tête. Dans une petite cage insalubre, deux brutes épaisses tiennent un homme au visage ensanglanté, tandis qu'un gros malabar le martèle de coups de poing.

Cet homme qu'ils sont en train de frapper sauvagement, c'est Pierre.

— Nooon !

— Vous voyez, chef, s'exclame Thierry d'un air triomphal. C'est ce que je vous disais. Elle est de mèche avec lui !

Je serre les poings, et une larme coule sur ma joue tandis que j'assiste au supplice de Pierre.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de lui faire ?? Vous n'avez pas le droit de le torturer ainsi !

— Nous avons tous les droits, rétorque mon boss. Et vous le savez mieux que moi. Monsieur Dulaurier n'est pas qu'un vulgaire trafiquant de drogue. Lui et son père sont de mèche avec le régime Nord-Coréen.

Je regarde Pierre, mon pauvre Pierre, et je pleure toutes les larmes de mon corps. Comme il l'a souvent dit lui-même, il ne s'est pas toujours bien comporté...

Mais je l'aime... Je n'y peux rien.

Mon boss pose sa main sur mon épaule.

— Je compte m'entretenir avec vous demain, quand vous serez en état de parler. Thierry, aidez-là à se débarbouiller, soignez-là et donnez-lui à manger.

— A vos ordres, chef.

Mon boss me laisse seule avec ce clown. Je ne suis pas sûre que ça soit une bonne idée.

Il m'emmène au fond du campement, là où se trouvent les douches. En chemin, nous passons près de la cage de Pierre. Mon boss a demandé à ses sbires de cesser de le frapper ; il m'adresse un petit sourire, et j'ai mal en voyant son visage tuméfié. Je dois faire un effort surhumain pour ne pas courir vers sa cage.

— Allez, à poils ! hurle Thierry avec un rire cruel.

Il m'indique une douche de plein air, puis il adresse un signe à des mercenaires patibulaires près de lui. Je sens que je vais avoir un public conquis...

— Qu'est-ce que tu attends ? demande l'un des mercenaires, un grand blond au physique de bodybuilder suédois.

Ils ont retiré leurs vestes de soldats. Ils portent des marcel's kaki et des pantalons de treillis militaires.

— On veut voir ton joli petit cul, dit un autre soldat, un homme noir très costaud qui fume un cigare.

J'ai envie de leur cracher dessus, de les insulter, de les cogner, mais je ne peux rien faire. Si je deviens trop agressive, je ne donne pas cher de ma peau. Avec ce genre de mercenaires, il suffirait d'un rien pour qu'un coup de fusil parte *par accident*. Je sais que mon boss n'a qu'une autorité très limitée sur ces salopards.

— S'il vous plaît, laissez-moi seule... dis-je d'une petite voix blanche pour essayer de les amadouer.

— Regarde ton petit copain, répond Thierry en faisant un signe vers l'épouvantable cage.

Je tourne la tête vers Pierre. Un soldat a sorti son revolver de son étui et le pointe sur sa tempe.

— Si tu n'obtempères pas, continue Thierry en se frottant les mains avec beaucoup de satisfaction, nous le butons.

Je ferme les yeux et pousse un long soupir. Je vais devoir faire ce qu'ils m'ordonnent.

Je retire mon t-shirt sale en tremblant, offrant ainsi mes seins luisants de transpiration au regard pervers de ces soudards.

— Yeah ! hurlent-ils comme des porcs. Allez, le bas, maintenant !

Je garde les yeux fermés. La brise marine caresse mes seins, et mes tétons sont devenus très durs. Je saisis mon short et le laisse glisser le long de mes jambes, puis je prends mon courage à deux mains et retire également mes sous-vêtements. nue devant ces soldats vicieux et excités, j'ai l'impression de faire quelque chose d'obscène, de pornographique.

— Elle est encore plus jolie que je ne l'imaginais, lance Thierry sous les sifflets sexistes de ses acolytes. Matez-moi ces nichons et ce beau petit cul !

Dans un dernier élan de pudeur inutile, je pose un bras sur mes seins, et l'autre sur mon sexe. Je me sens humiliée devant ces hommes assoiffés de sexe. Ils n'ont pas dû voir de femme nue depuis fort longtemps...

— Ah non ! Retire tes mains, ordonne le grand blond musclé.

— Fais ce qu'il dit, insiste Thierry. Sinon, on fait sa fête à ton néo-calédonien.

Je regarde Pierre. Il est tellement brisé, qu'il ne voit pas ce qui est en train de m'arriver. Je ne suis même pas sûre qu'il se soit rendu compte qu'il a un revolver collé contre sa tempe. Je sais que Thierry n'est pas en train de plaisanter. Je baisse les bras le long de mon corps et monte alors dans la douche. Les regards vicieux des mercenaires sont tellement insistants, que j'ai l'impression de les sentir sur ma chair meurtrie par mes blessures. Je tire sur la cordelette de la douche, et l'eau chaude tombe sur mon corps. Le contact de l'eau apaise un peu la douleur que je ressens, mais ma jambe me fait toujours très mal.

— Savonne-toi ! commande le soldat noir.

Je saisis la barre de savon, en mets sur mes mains, puis commence à masser mes seins. Leurs yeux s'illuminent et leurs sifflets et exclamations redoublent d'intensité. J'ai l'impression d'être une prostituée, un bout de viande, mais je suis bien obligée de faire ce qu'ils veulent, car je veux sauver la vie de Pierre. Bizarrement, je ressens aussi quelque chose d'étrange. Le fait de masser mes seins devant ces soudards, dans cette chaleur moite et torride, commence à me faire un certain effet. Je sens un léger chatouillement au niveau du sexe, qui monte en intensité et se répand dans tout mon corps.

Je n'arrive pas à le croire... mais je suis émoustillée.

J'ai honte de ressentir cette excitation, alors que je suis nue devant ces animaux et que l'homme que j'aime est entre la vie et la mort. Peut-être que cette émotion est causée par la peur que je ressens et l'adrénaline dans mes veines ?

Je commence à savonner mon estomac tout en mordant ma lèvre, presque pour me punir moi-même. Je me sens vraiment très coupable.

— Très bien, dit Thierry. Tu es une vraie pro, Sophie. Continue comme ça.

Je le foudroie du regard.

— Tourne-toi de l'autre côté, qu'on voit ton joli cul ! hurle le colosse blond.

J'obéis, offrant mes fesses au regard de ces soldats musclés. Je commence à les savonner, lentement, doucement. Je sais qu'ils adorent ça. Le désir qu'ils ressentent pour moi est presque palpable. Tout ce qu'ils veulent, c'est me prendre, me pénétrer et me faire subir les sévices les plus dégradants.

— Et maintenant, branle ta chatte ! hurlent-ils en cœur.

J'hésite un instant. Je redoutais que ces brutes me demandent cela. J'aimerais que monsieur Duval soit là, et qu'il leur ordonne d'arrêter. Mais il est parti je ne sais où... Je pousse un long soupir et frissonne. Puis je fais couler du savon sur mon pubis. Je masse alors ma douce toison pour leur plus grand plaisir, et puis je descends ma main afin de caresser les lèvres de mon sexe. J'ai tellement honte... J'ai l'impression d'être un objet aux yeux de ces mâles en rut, une catin, une traînée...

Je ferme les yeux et masse doucement mon clitoris. Je ne peux m'empêcher de ressentir du plaisir au contact de mes doigts sur mon intimité. Je sens un orgasme subtile monter en moi, et je le laisse exploser en mordant encore une fois ma lèvre inférieure. Je jouis en silence, car je ne veux pas leur donner le plaisir de savoir que je suis excitée.

— Bravo ! s'exclament-ils. Magnifique !

— Merci pour le spectacle, glisse Thierry dans mon oreille en me tendant une serviette. Tu devrais te reconverter comme strip-teaseuse quand tu perdras ton job, tu sais ?

Cet enfoiré essaye de profiter de mon état de faiblesse jusqu'au bout.

J'essuie mon corps humide et frémissant sous les regards pervers de ces mercenaires musclés et dangereux. Le spectacle de la douche n'a pas calmé leur ardeur, bien au contraire. Ils m'observent avec des yeux d'obsédés sexuels, et soudain, je comprends que je ne vais pas m'en tirer aussi facilement.

— Viens par là, ma cocote, dit le soldat noir en me soulevant de terre.

Je hurle, mais il plaque sa grosse main sur ma bouche. Et puis il m'allonge sur la grande table sur laquelle ils ont déjeuné peu de temps auparavant, et il arrache ma serviette. Je me retrouve à nouveau nue devant eux, offerte à leur vice. Immédiatement, je sens leurs grosses mains sur mon corps. Ils saisissent mes seins, mes fesses, mes cuisses,

mes chevilles, et profitent de ma chair offerte à leurs désirs. Je sens l'odeur de sueur et de sang qui émane de leurs vêtements, et j'entends les fermetures éclair de leurs pantalons. Et puis je sens soudain des lèvres et des langues avides glisser partout sur mon corps. Ils me dégustent comme des animaux, des porcs. Ils mordent la chair douce et sensible de mes seins et de mes fesses, et leurs langues chaudes et humides lèchent mes tétons.

— Non... pitié... dis-je en cabrant mon corps.

Je suis horrifiée par ce qu'ils sont en train de me faire, mais leurs lèvres, leurs langues et leurs dents m'offrent aussi un plaisir inavouable... Une langue brûlante se pose alors sur mon sexe. Le grand soldat blond et musclé commence à lécher mon intimité. Je vois ses gros muscles de barbare rouler sous son marcel empli de sueur, et sa langue de gros porc déguster le moindre centimètre de ma chatte. Pendant ce temps, le soldat noir masse mes seins de ses grosses mains, et d'autres soldats en rut frottent leurs pénis gros et durs sur mon corps nu... Je sens leurs bites chaudes et gorgées de sang souiller ma peau... Ils sont en train de m'utiliser, et je ne peux pas refuser, car je dois sauver Pierre...

A côté d'eux, Thierry nous observe avec son sourire goguenard. Je le déteste, ce salaud...

Le grand soldat blond et musclé sort sa queue de son treillis, et il saisit mes chevilles pour écarter mes cuisses. Il commence alors à frotter son énorme pénis en érection sur ma fente. Je cris, puis sens des gouttes de sueur tomber de son torse sur ma poitrine nue. Un autre soldat frotte son sexe sur ma bouche... Pendant ce temps, les autres continuent de me lécher, de me sucer, de me mordre et de masser leurs queues sur moi.

Les mercenaires souillent mon corps, me salissent, m'avalissent. Je me sens prise de vertige, et une jouissance sadomasochiste et coupable s'empare de tout mon être.

Pardon, Pierre... Je suis obligée de les laisser faire...

Au moment où le grand soldat blond va me pénétrer, un éclair éblouissant déchire le ciel et des balles de 9mm commencent à pleuvoir sur le campement. Les agents secrets et les soldats sortent de leur torpeur et courent dans tous les sens pour tirer sur cet ennemi invisible. C'est comme si la jungle australienne avait commencé à nous mitrailler.

Je vois de nombreux corps ensanglantés tomber autour de moi, comme des mouches ou du gibier. Thierry et ses soudards me soulèvent par les bras, et nous courons nous mettre à l'abri derrière une jeep.

Ratatatatatatatatatatata...

Le bruit assourdissant des mitraillettes résonne dans mes oreilles. Nos assaillants sont en train de dévaster le camp et de semer la mort parmi ses occupants. Partout, des corps de mercenaires jonchent le sol, fauchés sur place par les rafales de balles qui s'abattent sur nous.

Profitant de l'effet de surprise, nos assaillants donnent alors l'assaut. Je vois des hommes trapus, aux longs cheveux noirs et aux corps bruns sortir de la jungle. Ils portent des tenues civiles, jeans et t-shirts, mais leurs visages durs sont couverts de peinture rouge et blanche.

Les habitants de Kakadu...

Les Aborigènes découpent les barbelés, puis ils pénètrent dans le camp en tirant sur tout ce qui bouge. Affaiblis, décimés, les soldats tentent de réagir. Ils parviennent à abattre certains de leurs adversaires, mais ils sont à présent en infériorité numérique et la fureur de feu et d'acier des Aborigènes s'abat sur eux comme une punition divine.

Les habitants de Kakadu tirent sur leurs ennemis, les égorgent ou les calcinent avec leurs lance-flammes. Comment ont-ils pu s'équiper avec un armement aussi perfectionné ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais vu une scène de bataille aussi intense et violente. C'est comme si les mercenaires subissaient un châtiment à la hauteur de leur cruauté.

Le chaos le plus total règne sur le campement, et j'en profite pour fausser compagnie aux soudards qui m'ont molestée. Je cours comme une dératée vers la cage de Pierre, mais au moment où j'essaye de l'ouvrir, Thierry m'attrape par le bras.

— Pas si vite, ma jolie. J'en ai pas fini, avec toi.

Il est petit, mais il est d'une force incroyable... Il parvient à me plaquer au sol et sort un couteau de sa poche... Ca y est, c'est la fin...

Soudain, une balle tombée du ciel explose la tête de Thierry comme une pastèque, et son corps sans vie s'écroule sur moi.

Je repousse sa carcasse et me relève difficilement. Le sang de Thierry souille mon corps nu et coule dans mes yeux. C'est un vrai film d'horreur. J'arrive à peine à voir où je vais, mais je parviens à trouver la cage de Pierre et je l'aide à se mettre debout. Nous titubons vers la sortie du campement, sur la plage, tandis que les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Je regarde la forêt meurtrière et aperçois le sniper Aborigène qui m'a sauvé la vie.

Merci...

Ses yeux redoutables me dévisagent, puis il hoche la tête avant de repartir au combat.

De grandes mains robustes s'emparent alors de nous pour nous emmener loin du camp, dans la jungle. Après cela, tout devient flou et je ne me souviens plus de rien.

Suis-je morte ? Ou suis-je encore vivante ?

15.

Les Aborigènes nous ont emmenés dans leur village au bord de la mer pour s'occuper de nous. J'ignore depuis combien de temps nous sommes ici, Pierre et moi. Nous sommes en pleine convalescence, trop étourdis et choqués pour comprendre exactement ce qui nous est arrivé. Parfois, les Aborigènes nous font boire une sorte de mixture amère qui nous aide à nous sentir mieux. La plupart du temps, j'ai l'impression que mon esprit est dans du coton, et cette sensation d'abandon ne me déplaît pas après tout ce qu'il s'est passé.

Dans mon semi-coma délirant, je ne perçois que les vagues turquoise de la mer au loin, et puis le soleil australien, énorme et orange. Je ne sens plus mon corps ; c'est comme si je flottais dans le ciel.

J'ai l'impression de voler dans un Airbus a380, mais cette fois, je n'ai pas peur. En fait, *je suis* l'Airbus a380. Je suis un avion très sûr de lui, qui fonce à travers les nuages. A l'intérieur de ma carlingue, il y a deux jeunes femmes, une allemande et une française. Deux amies qui vont s'installer à Sydney.

Deux amies pour la vie.

Un beau jour, Pierre et moi nous sentons mieux. Nous commençons à mieux appréhender la réalité de notre situation. A présent, nous avons assez de force pour communiquer avec les Aborigènes. Ces hommes, femmes et enfants vivent dans des petits bungalows vétustes. Ils chassent et pêchent leur nourriture, et le soir, ils se racontent le Temps du Rêve au coin du feu. Ils n'ont pas besoin de télévision ni d'Internet pour rêver. Ils préfèrent discuter et échanger plutôt que de passer des heures à regarder un écran.

Tous les jours, quand je me réveille le matin, je me demande si tout ceci n'était qu'un rêve, ou bien si ces événements se sont vraiment déroulés. Ma mission en Australie, ma rencontre avec Pierre, la trahison de Nadine, nos péripéties dans le parc de Kakadu, la bataille dans le campement...

Allongée sur un transat face à l'océan, avec Pierre à mes côtés, je regarde une jeune habitante de Kakadu qui s'amuse sur le sable avec son petit garçon. Elle porte une jolie robe jaune, et son petit garçon est en maillot de bain. Ils ont l'air tellement innocents. Difficile d'imaginer que ce peuple d'apparence si paisible est parvenu à vaincre un adversaire aussi redoutable.

— Pourquoi nous avez-vous aidé ? demandé-je à la jeune mère.

Son petit garçon me regarde de ses grands yeux étonnés. Il a un beau sourire. Il n'est pas habitué à rencontrer des blancs de la ville.

— Parce que personne n'a le droit de détruire notre forêt. Elle appartient à nos ancêtres. Nous y tenons comme à la prunelle de nos yeux.

— Mais... Comment saviez-vous que nous étions... leurs prisonniers ?

La jeune femme Aborigène caresse ma joue. Son visage exprime une incroyable bonté.

— La forêt a des yeux. Elle sait tout.

16.

J'observe la Péninsule d'Otago, là où le ciel, la mer et les montagnes se rencontrent pour former l'un des tableaux les plus émouvants qui soient.

J'aime la Nouvelle-Zélande. Ici, il fait plus froid qu'en Australie. Le climat est imprévisible, on dirait un peu l'Irlande ou la Bretagne, mais à l'autre bout du monde.

J'aime aussi l'isolement de cette contrée, la gentillesse de ses habitants, et cette sensation d'espace qui manque tellement quand on vit dans une grande ville.

Pierre me rejoint au bord de la falaise. Il s'est remis de ses blessures, tout comme moi. Nous nous sommes bien occupés l'un de l'autre.

Il y a 6 mois de cela, les habitants de Kakadu nous ont conduits jusqu'à Darwin, à la pointe Nord de l'Australie. Puis des connaissances de Pierre nous ont aidés à monter sur un paquebot de croisière avec de faux papiers.

Pierre a refusé de rentrer chez lui, en Nouvelle-Calédonie.

Il a beaucoup changé, et moi aussi. Nos priorités ne sont plus les mêmes.

Parfois, je trouve qu'il a l'air pensif. Il doit sûrement réfléchir à son passé, et se demander ce que devient son père. Moi aussi, je pense à mes proches, et je profite de nos balades en forêt ou sur la plage pour faire le point.

Je n'ai plus envie de mener cette guerre. J'ai envie d'une vie simple, et saine. Le soir, nous regagnons notre petite cabane perdue dans la brume des montagnes, et nous nous asseyons au coin du feu pour boire du vin chaud. Nous faisons alors l'amour dans le silence et l'obscurité, et c'est merveilleux.

— *Je t'aime*, me dit Pierre.

Moi aussi, je t'aime, je t'aime, je t'aime...

*

L'hiver est exceptionnellement froid cette année. Le lac près de chez nous a gelé, et nous sommes allés nous promener sur la glace. C'est la première fois que nous pouvons marcher dessus, cela a quelque chose de magique. Le vent Antarctique agite les grands arbres autour de nous, mais nous sommes bien emmitouflés dans nos vestes chaudes.

Nous atteignons le centre du lac, et Pierre perce un trou dans la glace pour pêcher des petits poissons que nous cuisinerons ce soir. Il est très habile de ses mains, et il réussit à attraper une bonne dizaine de poissons avec sa canne à pêche improvisée. De quoi avoir assez à manger pour trois jours. Lorsque nous ramassons nos affaires pour rentrer à la maison, nous apercevons une grande silhouette sombre qui avance vers nous sur la glace. Il s'agit d'un homme dont l'apparence me semble familière. Lorsqu'il arrive juste devant nous, je serre très fort la main de Pierre et m'efforce de ne pas crier.

Monsieur Duval est encore en vie.

Il nous a retrouvés.

Et il tient un revolver dans sa main droite.

— Vous... vous avez survécu à l'attaque ? dis-je d'une voix tremblante.

— Oui, Sophie. J'ai eu de la chance, si on peut dire.

Je remarque la grande balafre à droite de son visage, et comprends qu'il porte à présent un œil de verre.

— Vous vous plaisez, ici ? demande-t-il. C'est très beau, je dois dire.

Il place deux balles dans son revolver. J'ai l'impression que je vais défaillir. Nous sommes totalement désarmés...

— Monsieur Duval, dit Pierre. Etes-vous vraiment obligé de faire ça ?

— Les services secrets ont retrouvé votre trace, et j'ai pour mission de vous éliminer. Si je ne le fais pas, c'est de moi qu'ils se débarrasseront.

Au moment où il lève son arme, je serre fort le bras de Pierre et ferme les yeux. Je peux déjà imaginer la sensation de la balle qui transperce mon cœur. Est-ce que je vais souffrir ? Ou vais-je mourir instantanément ?

Deux coups de feu assourdissants déchirent le silence de la forêt, et les oiseaux dans les arbres s'envolent dans un grand bruissement d'ailes. J'ouvre les yeux, et réalise que Monsieur Duval a tiré deux fois en l'air.

— Pou... pourquoi ? demandé-je avec incrédulité.

— Vous posez toujours beaucoup trop de questions, Sophie, répond-il avec un petit sourire mystérieux. A présent, le bureau verra que j'ai tiré deux fois. Une balle pour chacun d'entre vous. Bien entendu, je compte sur vous pour disparaître de ma vue et quitter la Nouvelle-Zélande d'ici ce soir.

Nous avons dû tout abandonner. Notre cabane dans les bois, Otago, notre nouvelle vie si douce et paisible. Nous sommes partis à l'autre bout de la planète afin d'échapper à nos poursuivants, pour une destination que nous tenons secrète.

A partir de maintenant, nous devrons toujours être sur le qui-vive, prêts à tout quitter en une fraction de seconde dès que cela s'avèrera nécessaire.

Mais Pierre et moi nous aimons plus que tout. Tant que nous vivrons ensemble, nous serons le couple le plus heureux du monde.

FIN